





VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DE LA CHINE,

ET EN TARTARIE.

T. V.

VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DE LA CHINE, ET EN TARTARIE,

FAIT DANS LES ANNÉES 1792, 1793 et 1794,

PAR LORD MACARTNEY,

Ambassadeur du Roi d'Angleterre auprès de l'Empereur de la Chine ;

Rédigé sur les Papiers de Lord MACARTNEY, sur ceux du Commodore ERASME GOWER, et des autres Personnes attachées à l'Ambassade ;

Par Sir GEORGES STAUNTON, de la Société royale de Londres, Secrétaire de l'Ambassade d'Angleterre, et Ministre plénipotentiaire auprès de l'Empereur de la Chine :

Traduit de l'anglais, avec des Notes,

PAR J. CASTÉRA.

SECONDE EDITION, augmentée d'un PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE LA CHINE, par le Traducteur, et du VOYAGE EN CHINE ET EN TARTARIE de J. C. HUTTNER, traduit de l'allemand par le même Traducteur.

Avec 35 Planches et 4 Cartes gravées en taille-douce par J. B. P. TARDIEU.

TOME CINQUIEME.

A PARIS,

Chez F. BUISSON, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, n° 2[illegible]

AN 7 DE LA RÉPUBLIQUE.



VOYAGE
DANS L'INTÉRIEUR
DE LA CHINE
ET EN TARTARIE.

CHAPITRE PREMIER.

DÉPART DE CANTON. SÉJOUR A MACAO.

L'AMBASSADEUR, sa suite, et tous les Européens et Chinois, qui étoient auprès d'eux, continuèrent à être défrayés de leurs dépenses par l'empereur, pendant tout le temps qu'ils furent à Canton.

Cette seule considération suffisoit pour engager lord Macartney à quitter cette ville, et à s'embarquer sur le *Lion* pour se rendre à Macao, où l'on pourroit supposer que n'étant plus sur le territoire chinois, il cesseroit conséquemment d'être à la charge de l'empereur. A son départ de Canton, on lui rendit les mêmes honneurs qu'il y avoit reçus

à son arrivée. L'attention du vice-roi ne se démentit pas un seul instant. A mesure qu'il connut davantage l'ambassadeur, son estime pour lui s'accrut, ainsi que son inclination décidée pour les Anglais. Dès-lors les ennemis de cette nation devinrent, en secret, ceux du vice-roi.

Les mandarins, amis de l'ambassadeur, Chow-ta-zhin et Van-ta-zhin, versèrent des larmes en se séparant de lui et des autres Anglais avec lesquels ils avoient été le plus intimement liés. Ils avoient demeuré ensemble plusieurs mois de suite, fait pendant ce temps-là un voyage de plus de quinze cents milles, et toujours vécu les uns et les autres avec familiarité et cordialité. Les deux mandarins prenoient autant d'intérêt que les Anglais mêmes, à tout ce qui arrivoit à l'ambassade. Après que ces Chinois eurent quitté leurs amis, sans espoir de les revoir jamais, ils envoyèrent à bord du *Lion* des présens de rafraîchissemens et quelques autres marques de souvenir et d'estime.

En voyant les forts qui défendent le passage de la rivière par où l'on se rend à Macao, l'ambassade s'apperçut qu'elle étoit presque dans la situation de ces aventuriers

anglais, dont nous avons parlé au commencement de cet Ouvrage. On voyoit, de plus, un camp nombreux sur la rive orientale du Kiang-Ho. En général, les garnisons sont beaucoup plus fortes dans la province frontière de Canton que dans l'intérieur de l'empire. C'est une mesure de précaution qu'exige la situation de cette province. On veut par-là inspirer de la crainte et du respect aux divers étrangers qui fréquentent son principal port.

L'ambassadeur anglais fut accueilli avec beaucoup de politesse par le gouverneur de Macao, qui s'empressa de lui donner des fêtes. L'établissement portugais de Macao est situé à l'extrémité méridionale d'une grande île, qui n'est séparée que par des rivières de la côte sud du continent de la Chine. Cette extrémité méridionale de l'île et le port qu'elle forme, ont été accordés par les Chinois au gouvernement portugais. Elle n'est liée avec le reste de l'île que par une langue de terre fort longue, qui n'a pas plus de cent pas de large, et a été probablement formée par le sable qu'ont accumulé les vagues dont elle est battue des deux côtés.

Sur cette langue de terre on a bâti une muraille qui, de chaque côté, s'avance dans la mer, et dans le milieu de laquelle il y a une porte et un corps-de-garde pour des soldats chinois. La muraille est construite d'écailles d'huîtres, qu'on trouve dans ces mers, et qui sont d'une prodigieuse grandeur. C'est avec ces mêmes écailles, divisées par lames, et polies, qu'on fait des carreaux pour les fenêtres de Macao et des parties méridionales de la Chine, comme on en fait avec du papier de Corée dans les provinces du nord, et avec du verre en Europe.

Il est rarement permis aux Portugais de passer la muraille servant de borne à leur territoire qui, à peine, a huit milles anglais de circuit. La plus grande longueur de ce territoire, du nord-est au sud-ouest, n'est pas de trois milles, et sa largeur est de moins d'un mille. Ce petit coin de terre fut concédé aux Portugais dans le temps de leur puissance et de leurs grandes entreprises, et ils y firent long-temps un commerce considérable, non-seulement avec la Chine, qu'ils fréquentoient presque seuls, mais avec d'autres contrées de l'Asie orientale, et particulièrement avec le Japon qui

est à l'est, et le Tunquin, la Cochinchine et le royaume de Siam, qui sont au sud-ouest de la Chine.

Ce commerce enrichit bientôt les Portugais; et l'on en voit encore des preuves dans plusieurs grands édifices publics et particuliers de Macao, dont quelques-uns sont maintenant fort négligés. La colonie de Macao étoit si commerçante, que son gouvernement faisoit souvent des avances d'argent aux négocians à un intérêt que les profits de leurs expéditions les mettoient aisément en état de payer. Mais enfin le luxe suivit l'opulence. L'esprit de la nation portugaise perdit de sa vigueur. Les colons de Macao étoient déjà énervés par les effets du climat. Quelques événemens leur firent perdre le commerce du Japon, l'une des principales sources de leurs richesses. Les révolutions de quelques autres pays, où ils trafiquoient, rendirent leurs spéculations incertaines et souvent malheureuses. La colonie perdit insensiblement sa splendeur première.

Les Portugais de Macao arment encore quelques navires, et envoient des cargaisons dans les contrées voisines. D'autres, pour obtenir une légère rétribution, prêtent leur

nom aux agens des factoreries de Canton, lesquels résident une partie de l'année à Macao. Ceux-ci, avec plus de capitaux, de crédit, de relations et de hardiesse, ont plus de succès : mais il faut qu'ils soient nommément associés avec un portugais, pour pouvoir faire des expéditions, de Macao. L'argent que dépensent, dans cette colonie, les factoreries de Canton, est aussi un avantage pour les habitans. Mais quelques-uns d'entr'eux pensent que cet avantage est plus que balancé par les grands profits qu'ont les factoreries à faire le commerce de Macao, profits qui, sans cela, resteroient aux Portugais.

Ces Portugais sont trop orgueilleux, trop insolens pour embrasser l'état de cultivateur ou d'artisan. Ils croiroient trop descendre. Il n'y a peut-être pas dans tout le territoire de Macao, un laboureur, un ouvrier, ou un marchand, qui soit portugais ou d'origine portugaise.

Le nombre des habitans de Macao s'élève à environ douze mille, dont beaucoup plus de la moitié sont chinois. La plus grande partie de cette petite péninsule se trouve au nord de la ville, et est entièrement cultivée par des chinois. Le tout est presque plane, et le

sol en est léger et sablonneux : mais par les soins et l'industrie des cultivateurs, il produit assez de légumes, des espèces européennes et asiatiques, pour la consommation de la colonie.

Tous les arts utiles sont exercés à Macao, par des chinois. Le marché est fourni de grain et de viande, qu'on porte de la partie chinoise de l'île, et quelquefois du continent. Les Portugais croient au-dessous d'eux tout autre genre d'industrie que le commerce et la navigation.

Indépendamment du gouverneur militaire, il y a à Macao un conseil administratif, composé de l'évêque, du juge, et de quelques-uns des principaux habitans.

Pour exercer la dévotion d'un peu plus de quatre mille portugais, il y a treize églises ou chapelles, et plus de cinquante prêtres. Il y a aussi un ecclésiastique français et un ecclésiastique italien, qui, l'un et l'autre, sont des modèles de vertu et de piété, et président aux missions de l'orient de l'Asie. L'on croit que dans les royaumes de Tunquin et de la Cochinchine, il y a environ cent missionnaires et deux cent mille néophytes. Cent soixante mille chrétiens, tout au plus, sont, dit-on,

répandus dans le vaste empire de la Chine, où les prêtres sont surveillés avec exactitude, et exposés à des persécutions continuelles.

Presque par-tout ailleurs qu'à Pékin, les missionnaires mènent une vie laborieuse, indigente, précaire, et sans aucune espérance, du moins quant à ce monde. Les secours qu'on leur fait passer d'Europe sont très-peu de chose ; et souvent ils les partagent avec leur troupeau, encore plus misérable qu'eux. La principale consolation des missionnaires, vient de la persuasion où ils sont que leurs disciples les révèrent et leur sont sincèrement attachés. Quelques-uns de ces prêtres peuvent d'ailleurs préférer cette vie indépendante, telle qu'elle est, aux cloîtres dans lesquels ils ont été d'abord renfermés : mais, en général, leur conduite annonce des sentimens et des maximes rares, dont l'existence est à peine soupçonnée par le reste du genre-humain.

Les Portugais ont, à Macao, une grande quantité d'officiers pour commander environ trois cents soldats, tous mulâtres ou nègres. Sans doute la garnison étoit autrefois plus considérable, pour pouvoir suffire au service de la citadelle, des forts et des remparts qui

défendent la ville. On y voit encore plusieurs pièces de canon de bronze et de fer.

L'évêque de Macao, prélat vertueux, mais bigot, a beaucoup d'influence dans le gouvernement ; et, par son exemple et par les mesures qu'il prend, il contribue à maintenir un ton de dévotion et des pratiques religieuses, qui sont la principale occupation d'une très-grande partie des habitans. Il y a, dans la ville, trois couvens d'hommes, et un couvent de religieuses, lesquelles sont au nombre d'environ quarante. On a aussi renfermé à Macao, un pareil nombre de filles libertines, et on ne les relâche que lorsqu'elles trouvent à se marier.

Macao offre un frappant contraste entre l'industrie sans cesse agissante des Chinois, et l'éternelle indolence des Portugais, qui se promènent gravement sur la place du conseil, pendant l'intervalle qu'il y a de matines à vêpres. Il n'est pas très-rare pour un anglais, qui se trouve à Macao, d'être accosté par un portugais portant un habit rapé, une bourse à cheveux, une épée, et demandant l'aumône.

Le palais du conseil de Macao est bâti à deux étages et en granit. On y voit plusieurs

colonnes de la même matière, sur lesquelles sont sculptés des caractères chinois, contenant la cession solemnelle que l'empereur de la Chine a faite de Macao aux Portugais. Cependant, ce monument solide est encore insuffisant contre les usurpations des Chinois qui, traitant les Portugais fort lestement, lèvent, de temps en temps, des droits dans le port de Macao, y punissent les individus pour des crimes commis contre les sujets de la Chine, sur-tout pour des meurtres, et ce qui n'est pas moins outrageant aux yeux d'un portugais, font, quelquefois dans la ville, des processions idolâtres. Toutes les fois que les Portugais veulent faire la moindre résistance, le mandarin qui commande dans le petit fort situé près de Macao, arrête aussitôt les provisions destinées pour cette ville, et ne les laisse passer que quand on s'est soumis tranquillement.

Les Chinois ont à Macao, deux temples consacrés à l'idolâtrie. L'un est dans une situation pittoresque, à l'extrémité méridionale de la ville, parmi plusieurs grandes masses de granit entassées confusément. La terre, dans laquelle ces masses ont été sans doute ensevelies, a cédé à l'effort des pluies



successives, et les rochers sont tombés au hasard, les uns sur les autres, et ont resté comme on les voit à présent. Le temple consiste en trois différens édifices, placés l'un au-dessus de l'autre, et accessibles par un seul escalier tournant, pratiqué dans le roc. Ces édifices sont ombragés par des arbres dont le feuillage est si épais, qu'on ne peut les découvrir à quelque distance.

D'autres rochers, arrangés de la même manière, sont un peu au dessous d'une des plus hautes éminences de la ville, et forment une grotte, appelée la *grotte du Camoens*, C'est-là que la tradition dit que le poëte de ce nom, a composé son fameux poëme de la *Lusiade.* Il est certain que le Camoens résida long-temps à Macao. L'intéressante grotte à laquelle il a donné son nom, est située dans le jardin d'une maison où l'ambassadeur et deux personnes de sa suite residèrent pendant leur séjour dans l'île. Ils avoient été invités à prendre ce logement par un des agens de la factorerie anglaise, lequel louoit la maison et l'occupoit lorsque ses affaires ne l'appeloient pas à Canton.

La maison et le jardin ont une très-belle vue. En faisant le jardin on n'a négligé

aucun des avantages du terrain. Sa surface n'a rien de monotone, et contient un grand nombre de beaux arbustes et d'arbres fruitiers qui y sont entremêlés avec une heureuse irrégularité, et semblent y croître spontanément. Les sentiers y suivent différentes pentes, traversent des bosquets, passent sous des rocs supendus, et se croisent l'un l'autre; de manière que, pour la variété et le plaisir de la promenade l'étendue du sol en est véritablement augmentée.

Vis-à-vis de ce jardin, et dans le milieu du port, est une petite île ronde qui appartenoit autrefois aux jésuites de Macao. On y a bâti une église, un collége et un observatoire. Cette île est naturellement romantique; et comme beaucoup d'autres des environs de Macao, elle est en partie couverte de rochers énormes, entassés les uns sur les autres. Parmi ces rochers on trouve un sentier ombragé, conduisant sur le sommet de la montagne qui occupe presque toute l'île, et forme un cône parfait. Tout autour de la base de cette montagne est une bande de terre plane d'environ trente ou quarante pas de large, dont on cultive la moitié en jardin botanique, et la moitié en jardin potager. Le

tout est arrosé par des ruisseaux qui sortent des rochers.

L'île est défendue contre la mer, par une muraille qui l'entoure. Tout ce qu'on y a fait jadis se ressent de la chute de la société à laquelle elle a appartenu, et ne conserve plus que quelques traces de sa première beauté. Le port dans lequel est cette petite île, s'appelle le port intérieur, par opposition au port extérieur qui est plus ouvert à la mer, et où les vaisseaux sont exposés au mauvais temps, sur-tout, durant la mousson du nord-est.

Tous les marins de Macao observent que la profondeur de ce port extérieur diminue sensiblement depuis plusieurs années. D'un côté, quatre îles forment un bassin dans lequel fut autrefois radoubé le vaisseau que commandoit l'amiral Anson. Mais à présent un pareil vaisseau ne pourroit pas y entrer.

Bientôt après que lord Macartney fut à Macao, il se détermina sur le parti qu'il devoit prendre, d'après les lettres qu'il reçut d'Angleterre et de Batavia. Les lettres d'Angleterre portoient que le gouvernement britannique n'ayant point appris que la France eût envoyé dans l'Inde une flotte capable de

mettre en danger les vaisseaux qui revenoient de la Chine sans convoi, et le service public exigeant d'ailleurs l'emploi de la marine anglaise, on n'avoit point donné des ordres pour que quelque force protégeât le retour de la flotte qui étoit à Canton.

Mais les dépêches de Batavia annonçoient — « Que dans le détroit de la Sonde, pas-
» sage direct des navires qui vont en Chine
» ou en reviennent, il étoit arrivé une es-
» cadre ennemie, consistant en un vaisseau
» de soixante-six canons, une frégate de
» quarante, et une autre de vingt; que
» cette escadre avoit pris le vaisseau de la
» compagnie, *la Princesse Royale*, qui
» avoit été aussitôt converti en vaisseau
» de guerre. On craignoit, en outre, que
» ces forces ne fussent bientôt suivies par
» d'autres. »

La nouvelle de la prise du vaisseau de la compagnie, *le Pigot*, ne tarda pas à suivre celle dont nous venons de rendre compte. Alors le danger qui menaçoit les quinze vaisseaux de la compagnie, prêts à partir de Canton pour retourner en Angleterre, et dont les cargaisons montoient à trois millions sterlings, décida l'ambassadeur à

abandonner toute idée de politique générale dans l'Archipel de la Chine, ainsi que les avantages qu'il pouvoit espérer d'un plus long séjour dans ces contrées. Il résolut donc de convoyer avec le vaisseau le *Lion* qui étoit à ses ordres, la flotte de Canton, afin d'assurer, par ce moyen, la protection d'une ligne de vaisseaux en état de combattre, à une partie considérable de la fortune publique.

Cette résolution étant bientôt annoncée dans différens ports de l'Asie orientale, deux vaisseaux richement chargés, l'un portugais, l'autre venant de Manille, se mirent sous le convoi du *Lion*. Aussitôt que tous les vaisseaux furent prêts et assemblés à Macao, l'ambassadeur s'embarqua avec toutes les principales personnes de l'ambassade, excepté M. Henri Baring, maintenant supercargue à Canton, et l'interprète chinois qui, sous un nom et sous un habit anglais, resta auprès de l'ambassade jusqu'au moment où elle quitta Macao. Cet homme estimable et pieux, après avoir dit un adieu plein d'affection aux compagnons de ses voyages, se sépara d'eux avec beaucoup de regret, et se retira aussitôt dans un

couvent, où il reprit ses vêtemens chinois, afin de suivre ses premières intentions, et se dévouer au service et à l'instruction des pauvres chrétiens des provinces occidentales de la Chine.

CHAPITRE II.

CHAPITRE II.

TRAVERSÉE DE MACAO A SAINTE-HÉLÈNE. NOTICE SUR CETTE ISLE. RETOUR EN ANGLETERRE.

Le 17 mars 1794, les vaisseaux chargés à Canton pour la compagnie des Indes anglaise joignirent le *Lion* sous la petite île de Samcock, près de Macao. Cette flotte fut augmentée du vaisseau espagnol et du vaisseau portugais, dont nous avons fait mention à la fin du dernier chapitre.

Presqu'aucun des vaisseaux de la flotte n'étoit sans force; et tous étant dans la disposition de seconder le *Lion*, ils pouvoient résister à l'escadre que les Français avoient dans les mers orientales.

Sir Erasme Gower assigna un poste, en cas d'action, à chacun des vaisseaux anglais auxquels il avoit droit de commander. Le capitaine espagnol, qui avoit servi sur les vaisseaux de guerre de son pays, alors allié de l'Angleterre, fut humilié de ce que son navire, aussi fort que quelques-uns de ceux de la compagnie, n'avoit pas été compris

dans la ligne destinée à combattre. Il s'imagina qu'on croyoit ne pas pouvoir compter sur lui. Mais sir Erasme Gower étant instruit des plaintes de cet homme brave et loyal, lui donna aussitôt des marques de confiance et d'estime, et le plaça d'une manière très-satisfaisante pour lui.

En gouvernant au sud, la flotte rencontra plus de jonques chinoises que d'autres vaisseaux. Ces jonques partent ordinairement de la Chine avec une mousson, et y retournent avec l'autre. Pendant la mousson du nord-est, elles se rendent à Manille, à Banca, à Batavia, et avec la mousson du sud-ouest, elles retournent à Emouy et à Canton.

Dans les latitudes voisines des tropiques, la hauteur à laquelle s'élève le mercure dans le baromètre varie très-peu, excepté aux approches des grandes commotions de l'atmosphère. Vers la fin de mars, le mercure descendant d'un peu plus d'un dixième de pouce, annonça un mauvais temps qui endommagea un des vaisseaux de la flotte. Au commencement d'avril, le mauvais temps revint encore.

Quand la flotte entra dans le détroit de Banca, sir Erasme Gower fut informé que

l'escadre ennemie avoit soutenu un combat partiel et indécisif, contre quelques vaisseaux de la compagnie anglaise armés au Bengale et envoyés au secours des Hollandais de Batavia. Il sut en même-temps que les ennemis avoient été renforcés, mais qu'apprenant que les vaisseaux anglais partis de la Chine étoient escortés par un vaisseau de guerre, et craignant que des forces supérieures ne se réunissent contre eux, ils avoient quitté la croisière où ils s'étoient d'abord attendus à n'avoir à combattre que quelques navires marchands.

Les Anglais rencontrèrent près du détroit de Banca un senau et dix bâtimens malais. Le premier étoit armé de quatorze canons de six livres de balle; et chacun des autres avoit depuis quatre jusqu'à huit canons de trois livres de balle. Le capitaine du senau étoit un mahométan, et sembloit né en Arabie; mais son équipage et tous ceux des autres bâtimens, étoient malais. Ces navires, remplis d'hommes armés de piques et de sabres, avoient leurs ponts parsemés d'une espèce de grappe destinée à charger les canons, et composée de cailloux renfermés dans de petits paniers faits exprès.

L'escadre malaise étoit sans doute armée contre quelqu'ennemi particulier, ou pour exercer la piraterie. Cependant, sir Erasme Gower, chargé d'une mission trop importante pour la perdre un instant de vue, ne voulut point s'exposer à des délais en cherchant à découvrir les motifs de l'armement de ces étrangers, et à les punir, s'ils le méritoient. L'un des avantages des mers d'Europe, c'est qu'au moins les sujets des grandes puissances peuvent y naviguer en sûreté, sans autre protection qu'un passe-port contre les corsaires de Barbarie. Dans les mers de la Chine, la force seule peut garantir la sûreté des navigateurs.

Dans le détroit de la Sonde, la flotte acheva de prendre ses provisions d'eau et de bois sur la côte de Java, qu'elle préféra à celle de Sumatra, pour les raisons que nous avons détaillées dans le second volume de cet Ouvrage.

Le brick le *Jackall*, ayant à bord l'arbre à thé, l'arbre à suif et celui qui produit le vernis de la Chine, joignit, dans le détroit de la Sonde, les vaisseaux armés de Calcutta, afin de se rendre avec eux au Bengale. Le docteur Dinwiddie fut chargé d'accompa-

gner, dans ces contrées, les végétaux précieux que portoit le *Jackall.*

Le 19 avril, le convoi remit à la voile avec un beau temps et une brise favorable. Bientôt il entra dans le vaste Océan indien, où l'on rencontre peu d'îles et de continens, et où les vents soufflant du sud-est, et obéissant aux causes générales qui les produisent restent constamment dans la même direction.

La flotte fit voile tantôt par les vingt, et tantôt par les vingt-cinq degrés au sud de l'équateur, et à plusieurs degrés au nord de la route que le *Lion* et l'*Indostan* avoient suivie en se rendant à la Chine. La navigation de la flotte et le temps qu'elle eut un mois entier, furent non moins agréables qu'uniformes. Pendant ce temps-là elle traversa le grand Océan indien, depuis les pointes occidentales de Java et de Sumatra, jusqu'auprès du méridien de la grande île de Madagascar et de la côte méridionale d'Afrique.

Lorsque la flotte fut dans ces parages, le ciel parut couvert de nuages, et le vent passa du nord-ouest au point directement opposé. La liqueur d'un baromètre fait pour la mer, et suspendu de manière à n'être pas affecté par le mouvement du vaisseau, des-

cendit tout-à-coup de plus d'un quart de pouce. En se rendant en Chine, nos voyageurs ne s'étoient point apperçus que la dépression de ce fluide eût excédé un dixième de pouce. Cependant, ce changement avoit toujours été suivi d'un changement de temps ; et le baromètre avoit été trouvé si juste, et sa réputation étoit si bien établie parmi les officiers du *Lion*, qu'ils le consultoient journellement. Aussi, dès qu'on vit que la liqueur étoit descendue bien plus bas qu'elle n'avoit jamais été, on fut très-inquiet, et on prit toutes les précautions possibles pour résister à la tempête qui sembloit s'approcher rapidement.

A peine tout étoit-il bien arrangé (1), comme disent les marins, que la tempête éclata par un des plus terribles coups de tonnerre qui aient été jamais entendus. Il fut suivi de plusieurs éclairs extrêmement perçans. L'air étoit en même-temps si épais, que d'un bout du vaisseau on ne voyoit pas l'autre. La pluie tomboit en torrens. Le vent ne se faisoit point sentir. Au bout de quelques minutes, l'atmo-

(1) Le mot anglais signifie littéralement *bien construit*. (*Note du Traducteur.*)

sphère s'étant un peu éclaircie, on découvrit à un quart de mille du *Lion*, le vaisseau de la compagnie, le *Glatton*, dont la hune du mât d'artimon, et celle du mât de perroquet, avoient été emportées par un coup de tonnerre, qui avoit en même-temps fracassé le mât d'artimon. Le tonnerre tomba sur le derrière du *Glatton*, au moment où le capitaine et les officiers étoient à dîner. Plusieurs d'entr'eux reçurent une violente commotion dans diverses parties du corps, et en restèrent un moment étourdis : mais aucun ne fut dangereusement frappé. On s'apperçut que le tonnerre avoit suivi le fil-d'archal d'une sonnette, qui descendoit dans la chambre du chirurgien, et que, trouvant-là une interruption, il avoit brisé la porte. — La liqueur remonta par degrés dans le tube du baromètre, et le temps s'éclaircit tout-à-fait.

Le 23 mai, le temps redevint sombre et nébuleux. La liqueur du baromètre descendit encore plus qu'auparavant. La nuit, le vent souffla par rafales, et fut quelquefois extrêmement violent. Le *Lion* perdit diverses voiles, et en eut d'autres déchirées. Il fut obligé de ne hisser que la misaine et une voile

d'étai. Le matin, on vit que la flotte avoit été dispersée. Le mauvais temps continuoit. La liqueur du baromètre descendit encore; et sa dépression fut suivie de la plus violente bourasque. L'*Indostan* eut son mât de misaine cassé. Plusieurs voiles du *Lion* furent encore déchirées; et il se soutint avec une voile d'artimon. On ne voyoit que cinq vaisseaux du convoi.

Tandis que la flotte doubla le cap de Bonne-Espérance, le mauvais temps ne cessa point. Elle dirigea sa route vers l'île de Sainte-Hélène, qui est un si petit point dans la partie méridionale de l'Océan atlantique, qu'à moins de suivre précisément la ligne sur laquelle elle se trouve, on peut manquer de la voir. Lorsqu'un vaisseau est une fois à l'occident de cette île, et qu'il veut y aborder, il faut qu'il fasse un circuit considérable au sud, afin de gagner le sud-est, d'où il est porté vers elle par les vents alizés qui soufflent ordinairement.

Le 18 juin, sir Erasme Gower fut joint, non-seulement par tous les navires qui étoient sous son convoi, mais par les vaisseaux de guerre anglais le *Samson* et l'*Argo*, qui venoient d'Europe. La flotte étoit alors

à la vue de Sainte-Hélène, dont les côtes élevées paroissent si affreuses et si inhabitables, que si elles se trouvoient dans le voisinage d'un groupe d'îles, comme par exemple, celles de Tristan d'Acunha, il est probable que cet apparent monceau de rochers auroit le nom d'inaccessible (1) et seroit le dernier qu'on tenteroit de visiter.

En doublant l'île, la flotte se tint toujours à une portée du pistolet de ces rochers escarpés, afin d'être sûre de pouvoir jeter l'ancre vis-à-vis d'une vallée, dont l'agréable perspective a fait justement dire à un ingénieux voyageur : que c'étoit un paysage charmant placé dans le sein de l'horreur.

L'île de Sainte-Hélène, située dans la partie méridionale de la mer Atlantique, est séparée par plusieurs degrés de latitude et de longitude, des continens et des autres îles. Elle peut être considérée comme le sommet d'une grande montagne, dont la base et les flancs sont ensevelis dans la mer. Les parties les plus élevées de l'île sont souvent cachées dans les nuages. Les cendres d'un volcan y couvrent encore quelques endroits ; et le

(1) On sait qu'on a donné ce nom d'*Inaccessible* à l'une des trois îles de *Tristan d'Acunha*. (*Note du Trad.*)

tout a, sans doute, été produit par l'immense pouvoir d'un feu caché sous les eaux. Cependant aucune des parties de l'île, qu'on a jusqu'à présent examinées, ne paroît avoir éprouvé le moindre degré de liquéfaction. On y a trouvé, en fouillant la terre, très-peu de pierre, et point de couches de minéraux.

Les hauteurs de l'île sont boisées, mais si froides, que les fruits ont de la peine à y mûrir. Des ruisseaux, dont l'eau est très-claire, prennent leur source dans ces hauteurs, et courent rapidement à travers les vallées, qu'ils fertilisent. Il y a peu de tempêtes tout près de Sainte-Hélène. Rarement on y entend le tonnerre et on y voit des éclairs; d'où l'on peut conjecturer qu'il y a peu de matière électrique dans l'atmosphère.

L'île de Sainte-Hélène a un peu moins de vingt-huit milles de circonférence. Le long de la côte sous le vent, c'est-à-dire au nord, les vaisseaux peuvent mouiller en sûreté, dans toutes les saisons. Plus loin, la côte s'incline si rapidement que la profondeur de la mer fait que le mouillage y est peu sûr. La marée y monte rarement de plus de trois pieds et demi. Mais la houle y est quelquefois terrible, et plusieurs accidens y sont arrivés

à des canots qui vouloient aborder ou qui partoient. Depuis peu, on y a construit un quai, qui rend l'arrivée et le départ très-commodes.

Cette petite île fut découverte par les Portugais, il y a plus de deux siècles. Les Anglais la leur prirent. Les Hollandais l'enlevèrent depuis par surprise ; et il n'y a pas bien long-temps qu'une autre surprise l'a rendue aux Anglais.

C'est dans les vallées que se trouvent les principaux établissemens. Les hauteurs escarpées qui les séparent, rendent lente et difficile la communication d'une partie de l'île à l'autre. Quand les planteurs qui sont au vent de l'île, ont besoin de se rendre sous le vent où est le siége du gouvernement, ils regardent ce voyage comme une entreprise sérieuse. Plusieurs d'entr'eux profitent de cette occasion pour présenter leur respect au gouverneur; ce qu'ils appellent quelquefois *aller à la cour.* Il est quelques-uns de ces planteurs qui ne sont jamais sortis de leur vallée.

Le gouverneur a fait nouvellement placer des signaux sur toutes les hauteurs de l'île, de sorte que si des vaisseaux paroissent, de quelque côté que ce soit, on en est instruit sur-le-champ.

Sainte-Hélène se trouve sur le passage des vaisseaux qui reviennent de l'Inde ou de la Chine en Europe. Cette situation a engagé les directeurs de la compagnie des Indes à s'efforcer de faire de cette île un lieu qui pût fournir des provisions fraîches aux vaisseaux, et particulièrement à ceux qui retournent en Angleterre. On a fait pour cela des dépenses considérables; et l'on a réussi.

Avant que l'île fût habitée, les productions spontanées du sol ne pouvoient point servir à nourrir l'homme. Il n'y avoit guère que du pourpier et du céleri. Depuis, il y a des fruits, des végétaux qu'on y a portés d'Europe, d'Afrique et même de l'Inde. On y a mis aussi beaucoup de bétail. L'humaine industrie a rendu, en peu de temps, cette île capable de fournir plusieurs espèces de provisions, non-seulement à ceux qui y demeurent, mais aux divers voyageurs qui y abordent, et qui ont besoin d'une nourriture fraîche après avoir été long-temps en mer. Les équipages et les passagers des vaisseaux qui se trouvent à Sainte-Hélène sont quelquefois aussi nombreux que les habitans de cette île.

A Sainte-Hélène, les principaux officiers,

les passagers et les malades résident ordinairement à terre durant la relâche de leurs vaisseaux. Il n'y a point d'auberge : mais chaque maison est ouverte aux étrangers, qui, pendant le temps qu'ils y demeurent, sont considérés comme faisant partie de la famille. Le maître de la maison ne reçoit qu'une compensation fixe et modérée, pour les secours et les agrémens qu'il procure à ses hôtes.

Ceux qui restent à bord ont, à un prix réglé, de la viande fraîche et des végétaux, qui sont si agréables et si sains après un long usage de salaisons ! Les vaisseaux prennent aussi, à Sainte-Hélène, une provision d'eau et de bois pour le reste de leur voyage.

En 1794, il n'y avoit pas long-temps que l'île avoit cessé de se ressentir d'une grande calamité. Les causes générales qui occasionnèrent la sécheresse de San-Yago, que nous avons décrite dans le premier volume de cet Ouvrage, étendirent sans doute leur funeste influence sur toute la mer Atlantique, et désolèrent Sainte-Hélène. On estime que le défaut d'eau et de nourriture y fit périr au moins trois mille bêtes à cornes. La sécheresse y dura aussi long-temps que dans les parages plus rapprochés de la côte d'Afrique, c'est-

à-dire, pendant trois ans : mais grâce aux ressources du pays et aux soins du gouvernement, elle y eut des effets beaucoup moins funestes, et quand l'ambassade y relâcha, on n'en appercevoit presque plus de traces.

Les vallées de cette île étoient couvertes de verdure. On voyoit aussi la végétation se manifester dans les endroits plus élevés, mais non pas trop hauts pour pouvoir conserver de la fraîcheur. Les terres cultivées en jardins étoient améliorées d'une manière très-avantageuse pour les propriétaires. Les jardins de la garnison suffisoient pour fournir abondamment des légumes sains, non-seulement aux soldats malades, mais à ceux qui étoient en santé. Le sage gouverneur désirant de faire résulter un avantage public des torts particuliers, commuoit les peines auxquelles étoient condamnés les soldats fautifs, en un travail au jardin.

Parmi les arbres fruitiers, qu'on a portés à Sainte-Hélène, il en est plusieurs espèces, qu'un insecte particulier a fait périr : mais il y en a d'autres qu'il épargne, et dont on encourage la culture. Parmi ces dernières, sont les pommiers, avec toutes leurs variétés.

La banane et la figue banane (1) y réussissent parfaitement bien. Le sol y est fertile ; et avec un temps favorable, il produit quelquefois deux récoltes par an. Cependant la culture de l'indigo, des cotonniers et des cannes à sucre n'y a pas prospéré. On y a recueilli un peu de café d'une bonne qualité.

Il y a, à Sainte-Hélène, un jardin botanique, situé auprès de la maison de campagne du gouverneur. La compagnie des Indes a envoyé un jardinier très-intelligent pour prendre soin de ce jardin ; et on y a déjà rassemblé une grande quantité d'arbres, de plantes et de fleurs de différens climats. Quelques-uns de ces végétaux sortent même des climats les plus opposés.

La mer qui baigne les côtes de Sainte-Hélène, abonde en excellent poisson. On y en a pris jusqu'à soixante-dix espèces différentes, en comptant les tortues. On voit un grand nombre de baleines bondir autour de l'île ; et l'on croit que la pêche de ces monstrueux poissons pourroit s'y faire avec un grand avantage pour la nation anglaise.

L'île de Sainte-Hélène n'est presque cultivée que par des nègres. Ils y ont été trans-

(1) Ce sont deux espèces de *musa*.

portés comme esclaves par les premiers colons; et il est rare que des hommes blancs veuillent se soumettre à travailler à un ouvrage commun, dans les endroits où il y a des esclaves nègres par qui on peut le faire faire. Les esclaves de Sainte-Hélène furent long-temps sous la domination illimitée de leurs maîtres. Mais sur les représentations qu'on fit des abus de pouvoir que se permettoient ces maîtres, la compagnie plaça les esclaves sous la protection immédiate du magistrat, et fit, en leur faveur, divers règlemens qui ont contribué à rendre leur état plus supportable et plus tranquille. Ces règlemens blessèrent d'abord l'amour-propre des maitres : mais ils ne nuisirent pas à leurs intérêts; car, auparavant, sur cent esclaves on en perdoit tous les ans au moins dix, qu'il falloit remplacer à grands frais; et sous le régime actuel, la population des esclaves augmente sans qu'on en achète de nouveaux. L'importation en est désormais prohibée.

Indépendamment des nègres esclaves, qui sont à Sainte-Hélène, il y en a quelques-uns libres. Le travail de ces derniers tendant à diminuer le prix de celui des autres, les nègres libres déplurent à quelques colons blancs

blancs qui eurent assez d'influence, dans un grand jury, pour les représenter comme n'ayant aucun moyen visible de gagner leur vie, et étant à charge à la communauté. Mais après un mûr examen, on trouva que tous les nègres libres, en âge de travailler, étoient employés, et que, depuis plusieurs années, il n'y en avoit eu aucun, ni accusé de crime ni à la charge de la paroisse. Aujourd'hui, la bienveillante interposition de la compagnie les a fait placer sous la protection immédiate du gouvernement; et ils sont à-peu-près sur le même pied des autres habitans libres qui, dans les affaires criminelles comme dans les affaires civiles, ont le privilége d'être jugés par un jury.

Lorsqu'il y a des vaisseaux en rade à Sainte-Hélène, les habitans sont occupés de fournir aux besoins de ces vaisseaux, de bien traiter leurs hôtes, et des nouvelles étrangères que ces hôtes leur apprennent. Alors, toutes les dissentions qui subsistoient entre les individus sont suspendues pour quelque temps. Mais quand les vaisseaux sont partis, qu'il n'y a point d'affaires dans la colonie, et que les sujets de discussion et les incidens éloignés sont oubliés, les divisions intestines

renaissent quelquefois. Cependant, pour distraire les habitans de leurs discordes, le gouvernement leur fait faire des exercices militaires et leur procure des amusemens et des spectacles.

Le principal établissement de Sainte-Hélène a l'avantage particulier de réunir à une situation abritée sous le vent, la fraîcheur qu'on a au vent de l'île. La brise du sud-est qui souffle constamment le long de la vallée, en rend le séjour aussi agréable que salubre. Le pays est si fertile et le climat si analogue à la nature de l'homme, qu'il seroit peut-être difficile de trouver un lieu où des personnes qui n'auroient point le goût des jouissances du monde, et qui, déjà avancées en âge, en seroient fatiguées, pussent prolonger plus agréablement leurs jours dans l'aisance, la santé et le repos.

Les montagnes qui s'élèvent des deux côtés de l'heureuse vallée de Sainte-Hélène sont comme celles qui se présentent vers la mer, très-hautes et très-escarpées. Il a fallu faire un chemin rempli de détours pour en rendre la montée praticable. Quand on est sur les hauteurs, la vue de la mer qu'on voit en bas est véritablement effrayante. On ra-

conte sur les lieux qu'un infortuné marin voulant, dans un accès de gaieté, jeter de là un caillou jusque sur le tillac de son navire qui étoit en rade, le lança avec tant de force, que son corps fut entraîné par le mouvement du bras, et tomba du haut des rochers dans le fond de la mer.

Tandis que le *Lion* mouilloit par vingt brasses, ou cent vingt pieds d'eau, un homme qui étoit à bord fit plusieurs essais très-hardis, mais heureux. Cet homme, né aux îles Sandwich (1), plongea plusieurs fois du haut du plat-bord du vaisseau pour attraper des piastres qu'on jetoit dans la mer. Il les atteignoit toujours avant qu'elles fussent au fond, parce que le mouvement vibratoire occasionné par les deux côtés applatis rallentissoit leur descente. Il attrapa aussi deux piastres jetées à-la-fois, l'une vers la proue, l'autre vers la poupe du vaisseau. Son adresse étoit vraiment surprenante dans tout ce qu'il faisoit. Il vouloit que deux européens lui jetassent en même-temps une lance chacun, afin

(1) Les îles Sandwich ont été découvertes par le capitaine Cook, et c'est-là que ce célèbre marin a été massacré par les naturels. (*Note du Traducteur.*)

de les détourner ou de les saisir lorsqu'elles approcheroient de lui.

Cet homme, si extraordinairement agile, avoit été trouvé dans le brick français l'*Amélie*, pris par sir Erasme Gower. Il passa d'un air de bonne volonté à bord du *Lion*, peut-être parce que le vaisseau étoit plus grand que le brick français. Il avoit été déjà quelques mois dans ce brick; mais il n'entendoit pas un seul mot de français, ni d'anglais; et sans doute il ne savoit ni quelle étoit la puissance qu'il avoit servie, ni s'il cessoit de lui être fidèle. Il avoit l'air ouvert, des traits assez agréables, et un fort bon naturel. Si son ame avoit été exercée comme son corps, il est possible qu'elle eût fait autant de progrès que ce dernier. Il n'est pas douteux que l'homme, d'après sa nature et son organisation, ne soit fait pour surpasser les autres animaux, et par ses facultés intellectuelles, et par ses facultés physiques.

Quoique la dernière sécheresse eût rendu les provisions plus rares et plus chères à Sainte-Hélène, la flotte en trouva assez pour continuer son voyage; et après s'être pourvue de tout ce qui lui étoit nécessaire, elle mit à la voile le premier juillet 1794. Le con-

voi, renforcé par les vaisseaux de guerre le *Samson* et l'*Argo*, fut joint par cinq vaisseaux de la compagnie, dont trois sortoient du Bengale et deux de Bombay, et par un navire qui revenoit de la pêche de la baleine dans la mer du Sud.

La variation de la boussole à Sainte-Hélène, étoit de seize degrés seize minutes ouest. Elle avoit augmenté de deux degrés dans l'espace des dix dernières années.

La flotte gouverna au nord-ouest de la ligne, qu'elle passa par le vingt-quatrième degré de longitude à l'ouest de Greenwich. Les vents du sud-est ou vents alizés, continuèrent à favoriser la flotte, non-seulement depuis Sainte-Hélène jusqu'à la ligne, mais jusqu'au onzième degré de latitude nord. Là, le calme arrêta la marche des vaisseaux pendant environ dix jours. Enfin, le vent commença à souffler du nord, et passant à l'est, il fit le tour du compas et se tint ensuite presque continuellement au sud et à l'ouest.

Durant le voyage, quelques personnes de l'ambassade se rendirent à bord du vaisseau de la compagnie la *Cérès*, afin de voir l'effet d'une chaise marine, faite d'après le modèle qu'a présenté au bureau des longi-

tudes sir Joseph Senhouse. Le roulis du vaisseau étoit très-fort : malgré cela, la chaise conservoit sa position horizontale, et les objets restoient dans le champ du télescope.

On peut, cependant, douter que cette chaise soit jamais portée à un point de perfection qui permette, dans toute sorte de temps, d'observer assez bien les satellites de Jupiter, pour pouvoir calculer la longitude d'après leurs immersions et leurs émersions. Ce qui s'oppose le plus à ce qu'on porte la chaise jusqu'au point de perfection nécessaire, est l'effet produit par le mouvement soudain et compliqué du vaisseau dans les mers où les lames se croisent dans tous les sens. On n'a point encore trouvé le moyen de faire agir cette machine avec assez de promptitude pour conserver constamment sa position horizontale. Malgré cela, elle peut être d'un grand secours pour les observations dans un temps ordinaire ; et on peut s'en servir dans les grosses mers, pour prendre, avec un sextant, les distances angulaires des corps célestes ; opération qui, dès que la mer est mauvaise, exige beaucoup de pratique et de dextérité.

Le 21 juillet, on découvrit une escadre

au nord-est, et bientôt on y compta onze vaisseaux, cinq desquels paroissoient très-gros. On vit en même-temps que ces derniers formoient une ligne et s'avançoient au vent du convoi, tandis que les autres avoient mis en panne.

Le *Lion*, le *Samson* et l'*Argo* formèrent une ligne en avant, et les vaisseaux marchands eurent ordre de se tenir sous le vent. L'escadre ne répondit point aux signaux particuliers ; et l'on en conclut qu'elle étoit ennemie. L'air étoit très-épais; un nuage accompagné de pluie descendit entre les deux flottes, et les déroba entièrement l'une à l'autre pendant plusieurs minutes. Il n'y avoit auparavant que peu de distance entr'elles; et comme elles s'avançoient l'une vers l'autre, on s'attendoit à tout instant que l'action s'engageroit au milieu des brouillards et de la pluie.

Le *Lion* s'étoit préparé au combat. Plusieurs choses embarrassantes avoient été jetées par-dessus bord. Il ne restoit plus sur le pont que de la poudre, des balles et des canons. Les canons de l'entre-pont furent avancés dans leurs sabords. On battit la caisse; et chacun eut ordre de se mettre à

son poste. Les chirurgiens descendirent au-dessous de l'entre-pont, où ils sont ordinairement à l'abri du canon, et peuvent donner des secours aux blessés.

Les passagers s'apprêtèrent à combattre comme volontaires. Il y avoit là un enfant que son père crut trop jeune pour combattre, et qu'il voulut envoyer dans l'appartement des chirurgiens. Mais le jeune homme, sans affecter de méconnoître le danger, fut révolté de l'idée de s'y soustraire pendant que son père y restoit exposé, et le pressa vivement de permettre qu'il restât avec lui sur le pont (1).

Cependant, ce combat de sentiment et d'affection fut terminé par la disparution du nuage qui cachoit l'escadre. Les vaisseaux qui étoient très-près les uns des autres se reconnurent tous pour anglais. L'escadre étoit composée de vaisseaux de la compagnie des Indes, qui partoient d'Angleterre, sous le convoi du vaisseau de guerre l'*Assistance*, dont les nouveaux signaux n'ayant point encore été communiqués à sir Erasme Gower, ne pouvoient être entendus par lui.

(1) C'étoit le jeune George Staunton, dont il a été déjà parlé.

La flotte qui se rendoit en Angleterre, continua sa route avec des vents variables, et sans faire beaucoup de progrès. Elle passa vers la mi-août près des îles occidentales. Là, le vaisseau espagnol et le vaisseau portugais se séparèrent de la flotte pour cingler directement vers les côtes de leur pays.

Le 2 septembre, la flotte se trouva à la vue de l'extrémité méridionale de l'Irlande. Elle parla à un vaisseau danois qui avoit été visité, le 29 août, par une escadre de sept vaisseaux de guerre français. D'après le calcul que fit faire le rapport du Danois, il parut que sir Erasme Gower, dont les vaisseaux étoient beaucoup plus foibles que ceux de l'escadre française, avoit passé auprès d'elle peu de jours auparavant.

En gouvernant, pour entrer dans le canal anglais, sir Erasme eut quelque difficulté à se tenir assez au sud des îles Scilly, et de naviguer contre le courant qui porte les vaisseaux au nord, ainsi que l'a observé et expliqué le major Rennel.

Dans la nuit du 5 septembre, le convoi fut alarmé de rencontrer tout-à-coup dans le canal, un nombre considérable de gros vais-

seaux voguant à pleines voiles dans différentes directions. C'étoit la grande flotte de l'amiral Howe. Le temps étoit obscur et très-orageux. L'effet de ces vaisseaux heurtant dans leur course ceux qui étoient moins gros, pouvoit être plus fatal à ceux-ci, que le canon d'un ennemi. Cependant il n'y eut de brisé que quelques mâts et quelques vergues.

Le lendemain, le *Lion* jeta l'ancre dans le port de Portsmouth, où lord Macartney et les autres passagers débarquèrent après une absence de près de deux ans. Durant ce temps-là, le premier jouit de la satisfaction de servir sa patrie, dans une situation tout-à-la-fois nouvelle et délicate. Les pays et les divers objets que les autres eurent occasion de voir, laissèrent dans l'ame de plusieurs d'entr'eux une impression plus flatteuse et plus durable que celle de tout ce qu'ils avoient éprouvé jusqu'alors.

APPENDICE.

N°. Ier.

***Tableau** de la Population et de l'Étendue de la Chine propre, séparée de la Tartarie chinoise par la Grande Muraille* (1).

Provinces.	Population.	Mil. carrés.	Acres.
Pé-Ché-Lée...	38,000,000	58,949	37,727,360
Kiang-Nan, 2 provinces..	32,000,000	92,961	59,495,040
Kiang-Si......	19,000,000	72,176	46,192,640
Tché-Kiang...	21,000,000	39,150	25,056,000
Fo-Kien......	15,000,000	53,480	34,227,200
Hou-Pé (2)....	14,000,000	144,770	92,652,800
Hou-Nan.....	13,000,000		
Ho-Nan......	25,000,000	65,104	41,666,560
Schan-Tong...	24,000,000	65,104	41,666,560
Schan-Si......	27,000,000	55,268	35,371,520
Schen-Si......	18,000,000	154,008	98,565,120
Kan-Sou......	12,000,000		
Sé-Chuen.....	27,000,000	166,800	106,752,000
Quang-Tong (3)	21,000,000	79,456	50,851,840
Quang-Si.....	10,006,000	78,250	50,080,000
Yu-Nan......	8,000,000	107,969	69,100,160
Koei-Cheou...	9,000,000	64,554	41,314,560
	333,000,000	1,297,999	830,719,360

(1) Ce tableau a été pris en nombres ronds dans les documens fournis par le mandarin Chow-ta-zhin.

(2) Les provinces de Hou-Pé et de Hou-Nan portent ensemble le nom de Hou-Quang.

(3) Canton.

N°. II.

TABLEAU des Revenus entrés dans le trésor impérial de Pékin, et provenant des différentes provinces de la Chine propre.

Provinces.		Tahels, ou onces d'argent.	Total des tahels.	Mesures de riz et d'autres grains.
Pé-Ché-Lée..	sur les terres.	2,520,000	3,036,000	»
	sur le sel....	437,000		
	autres taxes..	79,000		
Kiang-Nan....	terres.	5,200,000	8,210,000	1,440,000
	sel....	2,100,000		
	taxes..	910,000		
Kiang Si	terres.	1,900,000	2,120,000	795,000
	taxes .	220,000		
Tché-Kiang..	terres .	3,100,000	3,810,000	780,000
	sel....	520,000		
	taxes..	190,000		
Fo-Kien......	terres .	1,110,000	1,277,000	»
	sel....	87,000		
	taxes..	80,000		
Hou-Pé	terres .	1,300,000	1,310,000	100,000
	taxes..	10,000		
Hou-Nan....	terres .	1,310,000	1,345,000	100,000
	taxes..	35,000		
Ho-Nan.....	terres .	3,200,000	3,213,000	230,000
	taxes..	13,000		
			24,321,000	3,445,000

Provinces.		Tahels, ou onces d'argent.	Total des tahels.	Mesures de riz et d'autres grains.
Ci-contre...		....	24,321,000	3,445,000
Schan-Tong..	terres.	3,440,000	3,600,000	360,000
	sel....	130,000		
	taxes..	30,000		
Schan-Si	terres.	3,100,000	3,722,000	»
	sel....	510,000		
	taxes..	112,000		
Schen-Si....	terres.	1,660,000	1,700,000	»
	taxes..	40,000		
Kan-Sou....	terres.	300,000	340,000	220,000
	taxes..	40,000		
Sé-Chuen....	terres.	640,000	670,000	»
	taxes..	30,000		
Quang-Tong..	terres.	1,280,000	1,340,000	»
	sel....	50,000		
	taxes..	10,000		
Quang Si....	terres.	420,000	500,000	»
	sel....	50,000		
	taxes..	30,000		
Yu-Nan.....	terres.	210,000	210,000	220,000
Koei-Cheou..	terres.	120,000	145,000	»
	sel....	10,000		
	taxes..	15,000		
Total...........			36,548,000	4,245,000

N°. III.

LISTE des Officiers civils de la Chine.

Nombre.	Titres.	Salaires par an.	Total.
		Tahels d'argent	
11	Tsong-tous, ou vice-rois d'une ou plusieurs provinces..............	20,000	220,000
15	Fou-yens, ou gouverneurs sous les vice-rois.....	16,000	240,000
19	Hou-pous, ou administrateurs des revenus......	9,000	171,000
18	An-za-tzés, ou présidens des tribunaux criminels	6,000	108,000
86	Tao-quens, ou présidens de plus d'une cité du premier ordre et des districts adjacens........	3,000	258,000
184	Fou-quens, ou gouverneurs d'une cité du premier ordre et de ses dépendances...........	2,000	368,000
149	Kiou-quens, ou gouverneurs d'une cité du second ordre..........	1,000	149,000
1305	Sien-quens, ou gouverneurs d'une cité du troisième ordre..........	800	1,044,000
17	Siou-jous, ou présidens des sciences et des examens.	3,000	402,000
117	Cho-taos, ou inspecteurs généraux............		
			2,960,000

N°. I V.

LISTE des principaux Officiers militaires de la Chine, avec leur nombre, leur rang et leurs appointemens.

Nombre des officiers.	Rangs.	Tahels que chacun a par an.	Total.
18	Tou-tous.............	4,000	72,000
62	Zun-pings............	2,400	148,800
121	Fou-ziens.............	1,300	157,300
165	Tchou-ziens..........	800	132,000
373	Giou-zis..............	600	223,800
425	Tou-tzés.............	400	170,000
825	Sciou-fous............	320	264,000
1680	Zien-zuns.............	160	268,800
3622	Pa-zuns..............	130	470,870
44	Commissaires du premier rang, pour les grains et autres provisions.....	320	14,080
330	Commissaires du second rang, pour les mêmes objets.............	160	52,800
			1,974,450

		Tahels.
De l'autre part..........		1,974,450
ÉTAT approximatif des établissemens militaires de la Chine.		
	Tahels.	
1,000,000 de fantassins, à deux onces ou tahels d'argent par mois, y compris les provisions, font par an........	24,000,000	
800,000 hommes de cavalerie, à quatre tahels par mois, les provisions comprises, font par an..................	38,400,000	
Si 800,000 chevaux coûtent 20 tahels chacun, 16,000,000 tahels, il y a de déficit par an.....................	1,600,000	73,000,000
L'uniforme, pour un million 800,000 hommes, à 4 tahels par an chacun..........	7,200,000	
Le déficit annuel des armes, du fourniment, etc., à un tahel par an............	74,974,450	
L'armée coûte à-peu-près........		74,974,450

N°. V.

N°. V.

Commerce que les Anglais et les autres Européens font en Chine.

Il n'y a que peu d'années que ce que la compagnie des Indes anglaise portoit à la Chine, en marchandises anglaises, et dans des vaisseaux anglais, montoit à peine à cent mille livres sterlings par an. Le commerce particulier s'élevoit aussi à-peu-près à cela. La balance, pour le thé et autres marchandises, étoit payée en argent.

Depuis l'acte de commutation, l'exportation a augmenté par degrés : mais elle est encore loin d'avoir atteint son plus haut point. En 1792, on a porté d'Angleterre à Canton, dans seize vaisseaux appartenans à la compagnie, pour la valeur de près de 1,000,000 sterlings, en plomb, en étain, en étoffes de laine, en fourrures et autres articles. Il y a eu, l'année suivante, une augmentation de 250,000 livres sterlings, en étoffes de laine seulement.

Les marchandises que la compagnie anglaise a tirées de la Chine en 1794, coûtoient, de premier achat, plus de 1,500,000 livres sterlings, indépendamment du fret et des frais. Elles ont dû produire plus de 3,000,000 sterlings.

En 1792, le commerce légal des colonies anglaises de l'Inde, à Canton, montoit à près de 700,000 livres sterlings, sans y comprendre l'opium qui est introduit clandestinement en Chine, et monte à environ 250,000 livres sterlings. Les articles légalement importés, consistent en coton, en étain, en poivre, en bois de sandal, en dents d'éléphant et en cire (1).

(1) C'est de la cire d'abeille. On a vu dans le cours de cet Ouvrage, qu'il y a, à la Chine et dans la Cochinchine, un autre insecte qui produit aussi de la cire. (*Note du Traducteur*).

En 1792, l'Inde n'a tiré de Canton que 330,000 livres sterlings de marchandises, ce qui fait, en sa faveur une balance considérable payée en argent. Les marchandises achetées pour l'Inde étoient des étoffes de soie et de la soie écrue, du sucre ordinaire, du sucre candi, du tutenag (1), de l'alun, de la porcelaine, du camphre, du nankin, du vif-argent et du turmeric (2).

Le total des marchandises portées à Canton, en 1792, par toutes les autres nations européennes, s'élevoit à 200,000 livres sterlings; et l'exportation de ces mêmes nations, a été de plus de 600,000 livres sterlings. — La plupart des objets importés par elles, sortoient des manufactures d'Angleterre.

(1) Tutenag est le nom que les Chinois donnent au zinck.

(2) C'est une racine jaune.

Thé acheté en Chine, et chargé pour l'Europe dans des bâtimens étrangers et dans des bâtimens Anglais (1).

Sorti de la Chine vers la fin de mars	Vaisseaux étrangers.	Livres pesant de thé.	Vaisseaux anglais.	Livres pesant de thé.	Nombre des vais.	Poids total.
1772............	8....	9,407,564..	20.....	12,712,283..	28....	22,119,847
1773............	11....	13,652,738..	13.....	8,733,176..	24....	22,335,914
1774............	12....	13,838,267..	8.....	3,762,594..	20....	17,600,861
1775............	15....	15,652,934..	4.....	2,095,424..	19....	17,748,358
1776............	12....	12,841,596..	5.....	3,334,416..	17....	16,176,012
1777............	13....	16,112,000..	8.....	5,549,087..	21....	21,661,087
1778............	15....	13,302,665..	9.....	6 19[illegible],283..	24....	19,501,948
1779............	11....	11,302,266..	7.....	4,311,358..	18....	15,613,624
1780............	10....	12,673,781..	5.....	4 061,830..	15....	16,735,611
	107	118,783,811	79	50,759,451	186	169,543,262
Pendant neuf ans, il y a eu chaque année l'une dans l'autre.........	12......	13,198,201..	9.....	5,639,939..	21....	18,838,140

(1) Les vaisseaux étrangers sont portés d'après les journaux des supercargues anglais; les vaisseaux anglais d'après les factures des vaisseaux arrivés en Angleterre.

D'après les meilleurs renseignemens, on estime que l'on consomme chaque année, en Europe, sans y comprendre l'Angleterre........... 5,500,000 liv. ps.

On peut en avoir fait entrer en contrebande, en Angleterre..... 7,698,201

On en consomme en Angleterre et dans ses dépendances, au moins.... 13,338,140 liv. ps.

A 700,000 livres pesant par vaisseau, le transport de ce qu'on consomme en Angleterre et dans l'étranger, doit employer trente-huit gros vaisseaux au commerce de la Chine, au lieu de dix-huit qu'il employoit autrefois, et dont la plupart étoient petits. L'on expédie ordinairement une flotte dans la saison où l'autre arrive.

L'estimation ci-dessus ne comprend point le thé qu'on porte en pacotille, légalement ou illégalement. Des renseignemens confidentiels attestent que les vaisseaux anglais ont souvent fait entrer en contrebande, dans les ports d'Angleterre, de mille à trois mille caisses de thé. Ils disent aussi que les capitaines étrangers apportent une grande quantité de thé, dont ils font la contrebande en mer, ou qu'ils jettent dans la mer, parce que, quand on est surpris, la punition est très-sévère. La perte, pour le public, de mille caisses de thé hyson entré en contrebande, est de plus de 20,000 livres sterlings.

L'estimation du thé vendu par la compagnie des Indes chaque année, depuis le mois de mars 1773, jusqu'en septembre 1782, s'élève comme il suit, indépendamment du commerce particulier qui est peu de chose.

Thé bou....................	3,075,307 liv. ps.
Congou....................	523,272
Souchong et peko...........	92,572
Singlo.....................	1,832,474
Hyson......................	218,839
	5,742,464 liv. ps.

PLAN, présenté en 1783 au gouvernement d'Angleterre, pour empêcher la Contrebande du Thé, en ôtant tous les droits de douane et d'accise sur le Thé, et mettant une légère taxe sur les maisons, qui paient déjà l'impôt sur les fenêtres, opération qui doit être d'un très-grand avantage pour le royaume, ainsi qu'on le démontre ci-après.

LA totalité du thé consommé en Angleterre et dans les pays qui en dépendent, est de 13,300,000 livres pesant, par année; ce qui doit constamment employer trente-huit vaisseaux et quatre mille cinq cent soixante marins au commerce de la Chine, au lieu de dix-huit vaisseaux et deux mille marins.

Le montant des droits de douane et d'accise sur le thé s'élève, par an, sans déduire les frais considérables de perception et d'administration, à environ............................... 700 liv. ster.

On propose que chaque maison soumise à l'impôt sur les fenêtres, soit taxée de la manière suivante :

Les maisons qui ont			
7 Fenêtres....	286,296 à 10^s 6^d..		150,000 liv. ster.
7 à 10.......	211,483 à 16		169,186
11...........	38,324 à 21		40,240
12 à 13.......	25,919 à 31	6..	40,822
14 à 19.......	67,652 42		142,069
Quelques-unes de ces maisons peuvent être portees plus haut et produire 100,000 liv. ster. de plus.			
20 et au-dessus.	52,403 70		183,410
L'Angleterre et le pays de Galles..	682,077		726,032 liv. ster.
L'Ecosse, à-peu-près.........	17,734 à 10^s 6^d..		9,310
Total des maisons.........	699,811		735,342 l. st. (1).

Le public ayant droit aux trois quarts des profits de la compagnie des Indes, qui sont de plus de huit pour cent sur ses capitaux, suivant l'accord fait en 1781, il doit, d'après ce plan, gagner chaque année, au moins........................ 200,000 liv. ster.

On épargne les frais de perception par an, de la taxe sur les jardins, les tavernes, les cafés, les cabarets et les autres endroits où l'on vend du thé.

(1) Le chancelier de l'échiquier, William Pitt, a changé la proposition d'une taxe sur les fenêtres, et a laissé un droit de 12 livres 10 sols sterlings pour 100, sur le thé, par lequel il se proposoit de lever 169,000 livres sterlings par an, et par la taxe sur les fenêtres, 600,000 livres sterlings.

La taxe en Angleterre et dans les Indes occidentales.

La taxe sur les marchands de thé.

Le nombre des maisons porté ci-dessus est conforme à celui des maisons qui paient déjà la taxe sur les fenêtres, ainsi qu'on le voit dans la liste publiée par l'échiquier.

Suivant le docteur Price, il y a cinq personnes par maison, et conséquemment 5,000,000 d'habitans en Angleterre et dans le pays de Galles.

682,077	Maisons à taxer en Angleterre et dans le pays de Galles, contenant cinq personnes chacune......	3,410,385
317,923	Maisons et chaumières non taxées, environ.........	1,589,615
1,000,000	Maisons et chaumières contenant................	5,000,000 d'hab.

Ainsi, 5,000,000 de personnes peu fortunées, sans compter les domestiques, en Angleterre et dans le pays de Galles, suivant le juste calcul du docteur Howlett, boiroient du thé franc d'impôt.

682,000	Maisons taxées, à $5\frac{2}{5}$ personnes chacune.........	3,682,000 person.
927,000	*Idem*, non taxées......	5,005,000
1,609,000	Maisons en Angleterre et dans le pays de Galles, contenant..............	8,687,000

Indépendamment des soldats qui sont casernés, des pauvres dans les maisons de travail, à la campagne, des gens qui vivent dans les vaisseaux et dans les bateaux, etc.

L'état qui suit montrera les avantages qu'il y a à taxer les maisons au lieu de percevoir des droits de douane et d'accise sur le thé.

Prix du Thé dans les ventes de la Compagnie pendant dix années, prises les unes dans les autres, depuis le mois de mars 1773 jusqu'au mois de septembre 1782 inclusivement, et compte déduit de ce que la Compagnie paie de droits.

	Thé bou.	Thé congou.	Thé souchong.	Thé singlo.	Thé hyson.
	ʃ ᵭ	ʃ ᵭ	ʃ ᵭ	ʃ ᵭ	ʃ ᵭ
	2 4^{29} par l.	4 3^{88} par l.	5 2^{55} par l.	4 2^{81} par l.	8 5^{39} par l.
Droit d'accise payé par les acheteurs............	1 11^{39}	2 6^{93}	2 10^{34}	2 6^{59}	3 10^{78}
Prix qu'a coûté le thé aux acheteurs en 1782.....	4 3^{68}	6 10^{81}	8 »^{89}	6 9^{40}	12 4^{17}
Il leur auroit coûté d'après le plan proposé.......	1 8^{57}	2 5^{92}	3 3^{27}	3 3^{27}	5 7^{32}
Épargné par le consommateur.............	2 7^{11} par l.	4 4^{81}	4 9^{62}	3 6^{13}	6 6^{85}

Une famille ordinaire consomme, par an, au moins 15 l. pesant de thé bou, à 2ʃ 7ᵭ par liv.	1# 18ʃ 9ᵭ st.
Il faut déduire la taxe sur la maison..	10
La famille épargne par an..	1 8 3
Une famille ordinaire consomme, par an, au moins 15 l. pesant de thé bou, à 2ʃ 7ᵭ par liv.	1 18 9
Il faut déduire la taxe sur la maison..	16
La famille épargne par an..	1 2 9

Une famille des classes mitoyennes consomme, par an, 12 liv. de thé congou et de singlo,			
et elle épargne sur 1 liv. de congou.. 4^s 4^{89} } 12 liv. pesant, 3^s 11^d par livre, ou...	2^{l}	7^s st.	
et sur 1 liv. de singlo.............. 3 6^{13} }			
7 11^2			
L'une dans l'autre........ 3 11^{51}			
3 liv. de thé hyson..............................6^s 8^d................	1	»	
15..	3	7	
Déduit la taxe sur la maison..	1	1	
La famille épargne par an, suivant le plan................................	2	6	
Si elle consomme 8 livres de congou et de singlo, à 3^s 11^d par livre.......	1	11	4
et 8 livres de thé hyson........... 6 8................	2	13	4
	4	4	8
Déduit la taxe sur la maison..	1	11	6
Suivant le plan, la famille épargne par an................................	2	13	2
Une famille d'une classe plus relevée consomme, par an, 16 liv. de thé hyson, à 6^s 8^d....	5	6	8
Déduit pour la taxe de la maison..	2	2	
La famille épargne par an...	3	4	8

Une famille riche consomme 24 liv. de thé hyson, à 6ſ 8ᵈ par liv.		8#	ſ
Déduit la taxe sur la maison		3	10
La famille épargne par an		4	10

Les habitans de	286,296	maisons taxées à	10ſ 6ᵈ	épargnent	28ſ 3ᵈ	chacune	404,393# st.
Idem	211,483	*Idem*	16		22 9		240,561
Idem	38,324	*Idem*	21		46		88,145
Idem	25,919	*Idem*	31 6		53 2		68,901
Idem	67,652	*Idem*	42		64 8		218,741
Idem	52,403	*Idem*	70		90		235,813
Epargné par les habitans de	682,077	maisons taxées en Angleterre et dans le pays de Galles					1,256,554# st.
Idem	317,923	maisons non taxées dans les mêmes pays					
Idem		maisons en Ecosse, en Irlande, etc.					

Quoique le plan qu'on vient de présenter ne soit fondé que sur la consommation de 13,000,000 de livres pesant de thé par an, il y a de grandes raisons de croire qu'il en sera réellement consommé de 18 à 20,000,000 de livres à un prix modéré, parce qu'il est bien connu que malgré trois actes du parlement, de 1724, 1730 et 1776, on fait sécher et on vend tous les ans pour du thé, plusieurs millions pesant de feuilles de frêne, de prunier sauvage et d'autres arbres.

Les personnes qui occupent la plupart des maisons du royaume consomment un peu de thé. Celles qui n'en consomment pas, retireront, des avantages dont nous avons déjà fait mention, un bénéfice plus considérable que le montant de la taxe sur les maisons. Elles participeront aux trois quarts des profits sur le surplus du thé vendu par la compagnie des Indes, et à la conservation dans leur pays de sommes considérables qui en sortent à présent tous les ans pour payer aux étrangers le thé qui entre en contrebande. Il y aura, en outre, un avantage national procuré par la construction et la réparation d'un plus grand nombre de vaisseaux : la façon des mâts, des voiles, des agrès ; l'achat de tout ce qui leur sera nécessaire, et l'emploi de 2,400 matelots de plus. — Comme la navigation, le commerce et les profits des Anglais augmenteront par l'adoption de ce plan, il est certain qu'ils diminueront chez les autres nations.

Observations nécessaires sur le plan d'ôter les droits de douane et d'accise sur le Thé porté en Angleterre par les vaisseaux de la compagnie des Indes.

Les souscripteurs du café de Lloyd ne se rappellent pas qu'il ait péri, depuis 1772 jusqu'en 1793, un seul navire étranger venant de la Chine en Europe ; conséquemment la quantité de thé présentée dans ce plan, comme partie de la Chine, est arrivée dans les ports européens.

Preuves présomptives de la quantité de Thé réel *ou* factice *qu'on consomme en Angleterre et en Irlande.*

Presque tous les habitans pauvres des bords de la mer, et des villes où il y a des manufactures, prennent constamment du thé. La plus grande partie de beaucoup d'autres villes et villages en fait de même. Les classes aisées dans tout le royaume prennent du thé. Les personnes les plus pauvres en consomment une once et demie à deux onces par semaine, ou 5 à 6 livres et demie par an (1).

Suivant le docteur Price, il y a 5,000,000 d'habitans en Angleterre et dans le pays de Galles.

Le docteur Howlett soutient qu'il y en a 9,000,000.

M. Edmont Burke pense qu'il y en a 6,000,000, et même davantage.

Supposons-en seulement 6,000,000, dont la moitié

(1) Sur les côtes des comtés de Dorset, de Devon et de Cornouailles, etc. les pauvres ne peuvent se procurer de la bière. Leur seule boisson est du thé, entré en contrebande. Ils le prennent sans sucre, et mêlé avec du lait écrémé. Ces gens, déjà fort malheureux, le seroient encore davantage si l'on leur ôtoit cette boisson saine et peu chère.

est composée d'enfans ou d'autres personnes qui ne prennent pas de thé ; ce qui est sûrement beaucoup : il restera 3,000,000 de personnes qui en consommeront 5 livres et demie au moins chacune.

Or,	16,500,000	de livres consommées en Angleterre et dans le pays de Galles.
	1,500,000	exportées annuellement en Irlande et ailleurs.
	18,000,000	

Plusieurs millions de livres pesant de thé sont consommées tous les ans en Irlande, en Ecosse, et dans les Indes occidentales.

L'état suivant est, je crois, vrai et presque d'accord avec ce que nous avons dit précédemment.

Le thé sorti tous les ans des magasins de la compagnie pour la consommation intérieure s'élève à	4,500,000	liv. pes.
Exporté annuellement, et sur-tout pour l'Irlande...............	1,500,000	
Entré en contrebande et manufacturé dans les comtés de Dorset, de Devon et de Cornouailles	4,000,000	
Idem, dans le Hampshire et dans le Sussex..................	3,000,000	
Idem, dans le comté de Kent...	2,000,000	
Idem, dans les comtés d'Essex, de Suffolk et de Norfolk, environ	3,000,000	
	18,000,000	

Indépendamment des 1,500,000 livres pesant ci-dessus mentionnées, on en consomme plusieurs millions en Irlande, en Ecosse, dans le nord de l'Angleterre et dans les Indes occidentales. Ainsi, tout ce qui excède les 13,300,000 livres portées ci-dessus, paroît être du thé factice.

Trois actes du parlement, promulgués en 1724, 1730 et 1776, condamnent à des peines graves toutes les personnes qui seront convaincues de teindre ou d'altérer le thé, ou de préparer des feuilles de frêne, de prunier sauvage, d'astragale, etc. pour les vendre en guise de thé.

Je présume que le parlement a eu de fortes preuves de ce qui se pratiquoit en ce temps-là; sinon, il auroit pu en avoir, et il le pourroit encore.

En 1745, la chambre des communes forma un comité de quelques-uns de ses membres pour prendre des renseignemens sur les pernicieux effets de la contrebande. Sir Stephen Théodore Jansen publia le rapport de ce comité avec des observations. Des maux semblables à ceux de ce temps-là existent encore. — Les lords de la trésorerie peuvent donner ordre aux employés aux douanes et à l'accise, de leur fournir une évaluation de la quantité de thé réel ou factice qui se consomme annuellement dans leurs districts, ainsi qu'une estimation du nombre de personnes de chaque district, lesquelles prennent du thé. Les lords peuvent aussi demander aux employés les observations qu'ils seront dans le cas de faire sur la consommation du thé. Les états fournis par ces employés seront probablement à l'appui de mes calculs.

Si les Anglais importent 13,000,000 de livres de thé ou plus, et le vendent à bas prix, comme cela doit

être d'après mon plan, les étrangers en importeront moins à proportion, et l'argent qui leur est prêté sera payé aux Anglais en lettres-de-change sur l'Angleterre, et à un change bien moins fort qu'il n'est à présent.

Les dépenses énormes qu'on fait dans l'Inde doivent bientôt cesser, et on peut espérer qu'avec une administration sage, les revenus de l'Inde accrus par l'exportation des marchandises d'Angleterre, revenus dont une partie aura servi à l'achat des cargaisons et aux frais de divers autres établissemens, suffiroit encore à l'acquittement d'une partie des dettes contractées dans l'Inde, et à l'envoi annuel de 500,000 sterlings en Chine.

Tandis que le prix des lingots d'argent continuera à être cher en Angleterre, et l'argent monnoyé (1) et propre à faire des remises, rare en Chine, la compagnie pourroit avoir pour des billets une partie des cargaisons qu'elle prend à Canton. Cependant, la rareté de l'argent monnoyé en Chine ne passera probablement pas la saison de 1783.

Si le bill qu'on demande ici passe, il faut aussitôt expédier, en secret, un vaisseau pour la Chine, avec des instructions pour les supercargues de la compagnie.

Il faut aussi envoyer, par terre, un messager au Bengale, à Madras et à Bombay, pour y porter l'ordre de faire passer à la Chine autant d'argent monnoyé et de marchandises qu'il sera possible, sans tirer des lettres-de-change; et même tenir une certaine somme prête pour faire face aux mandats que les agens de la factorerie de Canton peuvent tirer sur les établissemens anglais de l'Inde.

(1) Non la mauvaise monnoie courante des Chinois, mais les piastres d'Espagne.

Les

Les objets portés en Angleterre, coûtent depuis l'année 1773 jusqu'à l'année 1782 inclusivement, à 5^{s} 3^{d} sterling par piastre forte, et à 7^{s} 3^{d} par tale.

6,000,000 l. ps..	de thé bou.
3,000,000	de thé congou.
300,000.......	de thé souchong.
3,000,000	de thé singlo.
700,000.......	de thé hyson.

13,000,000 liv. pes................	722,245 liv. ster.
2,000 Peculs de soie écrue, à 275 tales par pecul............	200,000
20,000 Pièces de nankin...........	3,100
Porcelaine et sagou dans vingt vaisseaux.	20,000
Frais des marchandises à Canton et à Sainte-Hélène..................	54,655
Payé pour une année...............	1,000,000 liv. ster.

(1) Exporté annuellement d'Europe pour la Chine, environ..........	100,000 liv. ster.
Poivre de Bencoulen, envoyé aussi en Chine.........................	20,000
Coton, bois de sandal, etc. envoyé de Bombay, *Idem*.............	30,000
	150,000 liv. ster.
Supposons qu'en temps de paix, le Bengale puisse envoyer...........	500,000
Lettres-de-change et mandats à tirer..	350,000
	1,000,000 liv. ster.

(1) Ces objets peuvent être augmentés et donner du profit.

Sur la quantité de thé attendue en 1783 et 1784, si tout le thé ordonné arrive, il restera, après une petite vente, en mars 1784, ce qui suit :

Thé bou.......	12,340,000	pour 2 ans de consom.		à 13,000,000 par an.
Congou...	6,640,000	2 années.		
Souchong	380,000	1 an $\frac{1}{2}$.		
Singlo....	5,260,000	1 an $\frac{1}{2}$.		
Hyson....	880,000	1 an $\frac{1}{2}$.		

25,500,000 liv. pes. de thé attendu pour rester invendu en Angleterre, jusqu'en septembre 1784, ce qui, à 13 millions par an, doit fournir aux ventes jusqu'en septembre 1786, exclusivement. Ainsi, quand une partie considérable ne seroit pas arrivée en 1785, elle arriveroit toujours à temps.

VENTE PROPOSÉE.

	Quantité.	Prix.	Montant.	Prix, escompte déduit.	Revendu au détail.
Thé bou.........	6,000,000# pes.	à 1^s 10^d la livre..	550,000# st.	1^s 8 $\frac{57}{100}$....	2^s » la livre.
Congou......	3,000,000	2 8	400,000	2 5 $\frac{92}{100}$....	3 »
Souchong....	300,000	3 6	52,500	3 3 $\frac{27}{100}$....	4 »
Singlo.......	3,000,000	3 6	525,000	3 3 $\frac{27}{100}$....	3 à 4
Hyson.......	700,000	6 »	210,000	5 7 $\frac{32}{100}$....	5 à 7
	13,000,000# ster.		1,737,500		
		Escompte à $6\frac{1}{2}$ p. 100..	112,937		
			1,624,563# st. à 2^s 6^d par livre l'un dans l'autre		

Estimation de la vente du thé pendant les dix années, qui finissent en septembre 1782. Escompte déduit...............		976,366$^{\#}$ st.

Prix d'achat du thé porté en Angleterre, pendant dix ans consécutifs, finissant en 1782.

A 5^{s} 3^{d} par piastre et 7^{s} 3^{d} par tale.................	308,590$^{\#}$ st.	
Droits perçus en 1783, $27^{\#}$ 10^{s} pour cent..........	293,670	
Fret, etc. 28^{s} par tonneau.	194,100	
Frais sur les marchandises, cinq pour cent..........	48,800	
	845,160$^{\#}$ st.	
Profit de quatre et demi pour cent sur le capital........	131,206	
	976,366$^{\#}$ st.	

Vente de 13,000,000 de livres pesant de thé, aux prix proposés. Escompte déduit.....		1,624,563$^{\#}$ st.
Prix de 13,000,000 de livres aux mêmes prix que ci-dessus.................	722,240$^{\#}$ st.	
Franc de droits...........	«	
Fret, etc. 28^{s} par tonneau.	425,400	
Frais à cinq pour cent......	81,200	
	1,228,840$^{\#}$ st.	
Profit de douze et demi pour cent sur le capital........	395,723	
	1,624.563$^{\#}$ st.	

Si les droits et le commerce exclusif du thé produisent huit pour cent, les profits sur le thé doivent être ainsi divisés :

			La compagnie.	Le public.
Profit sur les ventes d'une année, à présent	131,200 l. st.	égale à 4½ p. % sur le capital..	32,800 l. st.	98,400 l. st.
Idem. De plus qu'à présent, sur 13,000,000 liv. pes.	264,500	8¼ pour %. *Idem*....	66,125	198,375
Profit sur 13,000,000 livres de thé . . .	395,700 l. st.	à 12¼ p. %.	98,925 l. st.	296,775

Si tout le profit provenant du commerce et des revenus est nécessaire pour un dividende de huit pour cent aux propriétaires, pour réduire la dette à 1,500,000 liv. sterlings, pour payer les dettes contractées simplement par la compagnie, et que le public consente à renoncer à toute participation aux profits, jusqu'à ce que les objets ci-dessus soient remplis, la compagnie recevra, en surcroît de secours, le profit sur la quantité de thé qui doit être vendu entre le premier septembre 1784 et le premier mars 1788, et qu'on estime monter à.. 925,000# st.

Si les différentes qualités de thé, excepté le thé bou sont vendues six deniers par livre de plus que ne le présente le plan, le profit sera accru de 175,000 liv. st. par an, et pour le temps fixé, de. 525,000

} 1,450,000# st.

On peut probablement recevoir pour le thé qui sera vendu au premier mars

1788, ainsi qu'on l'estime dans le plan... 5,690,000# st.

Ou peut probablement recevoir pour le thé, qui sera vendu comme de coutume, *Idem*.................. 3,420,000#

Déduit les droits de douane............... 1,030,000

2,390,000

Le produit peut s'élever de plus qu'à l'ordinaire, au premier mars 1788, à... 3,300,000

Probablement il peut être payé au premier mars 1788, de plus qu'on n'a estimé :

Pour fret, etc. de 32 vaisseaux, qui peuvent arriver en 1787 avec le surplus du thé...............	700,000# st.	740,000 # st.
Droits sur 20 vaisseaux qui sortiront en 1786 et 1787................	40,000	
Pour les lettres-de-change qui aideront à payer le thé de surplus pour 1785, lesquelles seront échues en 1786..	350,000 # st.	800,000 # st.
Idem pour l'année suiv.	450,000	
Frais sur ledit thé....		100,000
		1,640,000 # st.
Probablement il restera, le premier mars 1788, de plus que les ventes ordinaires	1,660,000# st.	2,185,000 # st.
Si toutes les autres qualités de thé, à l'exception du thé bou, sont vendues six deniers par livre, de plus que le plan proposé, il restera aussi.	525,000	

Maison de la compagnie des Indes, le 14 septembre 1785.

W. Richardson.

N°. VII.

État du Thé exporté de la Chine par les vaisseaux Anglais et autres européens, depuis l'année 1776 jusqu'en 1795.

	Vais.	1776.	Vais.	1777.	Vais.	1778.	Vais.	1779.	Vais.	1780.
Suédois (1).	2	2,562,500	2	3,049,100	2	2,851,200	2	3,258,000	2	2,626,400
Danois.....	2	2,833,700	2	2,487,300	2	2,098,300	1	1,388,400	3	3,983,600
Hollandais..	5	4,923,700	4	4,856,500	4	4,695,700	4	4,553,100	4	4,687,800
Français....	3	2,521,600	5	5,719,100	7	3,657,500	4	2,102,800	....	....
Impériaux..	....	....	....	....	....	....	....	....	1	1,375,900
Hongrois....	....	....	....	....	....	....	....	....	....	....
Toscans....	....	....	....	....	....	....	....	....	....	....
Portugais...	....	....	....	....	....	....	....	....	....	....
Américains.	....	....	....	....	....	....	....	....	....	....
Prussiens...	....	....	....	....	....	....	....	....	....	....
Espagnols..	....	....	....	....	....	....	....	....	....	....
	12	12,841,500	13	16,112,000	15	13,302,700	11	11,302,300	10	12,673,700
Anglais, y compris les Armateurs particul...	5	3,402,415	8	5.673,434	9	6,392,788	7	4,372,021	....	....
	17	16,243,915	21	21,785,434	24	19,695,488	18	15,674,321	10	12,673,700

(1) Une partie des vaisseaux étrangers allèrent en Chine avant l'acte de commutation promulgué en septembre 1784.

Suite du N°. VII.

	Vais.	1781.	Vais.	1782.	Vais.	1783.	Vais.	1784.	Vais.	1785.
Suédois.....	3	4,108,900	2	3,267,300	3	4,265,600	3	4,878,900	....	....
Danois.....	2	2,341,400	3	4,118,500	4	3,477,200	3	3,204,000	4	3,158,000
Hollandais..	4	4,957,600	....	....	....	....	....	....	4	5,334,000
Français....	....	....	....	....	....	....	8	4,231,200	4	4,960,000
Impériaux ..	....	....	....	....	....	....	5	3,428,400	....	....
Hongrois...	1	317,700	....	....	....	....	....	....	....	....
Toscans.....	....	....	....	....	1	933,300	....	....	....	....
Portugais...	....	....	....	....	8	3,954,100	....	....	4	....
Américains .	....	....	....	....	....	....	....	....	2	3,199,000
Prussiens ...	....	....	....	....	....	....	2	3,829,800	....	880,100
Espagnols ..	....	....	....	....	....	....	....	....	....	....
	10	11,725,600	5	7,385,800	16	14,630,200	21	19,072,300	18	17,531,100
Anglais, y compris les Armateurs particul..	17	11,592,819	9	6,857,731	6	4,138,295	13	9,916,760	14	10,583,628
	27	23,318,419	14	14,243,531	22	18,768,495	34	28,989,060	32	28,114,728

Suite du N°. VII.

	Vais.	1786.	Vais.	1787.	Vais	1788.	Vais.	1789.	Vais.	1790.
Suédois	4	6,212,400	1	1,747,700	2	2,890,900	2	2,589,000	....	....
Danois.....	3	4,578,100	2	2,092,060	2	2,664,000	2	2,496,800	1	1,773,000
Hollandais..	4	4,458,800	5	5,943,200	5	5,794,900	4	4,179,600	5	5,106,900
Français....	1	466,600	1	382,200	3	1,728,900	1	292,100	1	294,300
Impériaux ..	....	....	....	....	....	....	....	....	....	....
Hongrois ...	....	....	....	....	....	....	....	....	....	....
Toscans....	....	....	....	....	....	....	....	....	....	....
Portugais...	....	....	....	....	....	....	....	....	....	....
Américains .	1	695,000	5	1,181,850	2	750,900	4	1,188,800	14	3,093,200
Prussiens ...	....	....	....	....	1	499,300	....	....	....	....
Espagnols...	....	....	....	....	....	....	2	318,400	....	....
	13	16,410,900	14	11,347,020	15	14,328,900	15	11,064,700	21	10,267,400
Anglais	18	13,480,691	27	20,610,919	29	22,096,703	27	20,141,745	21	17,991,032
	31	29,891,591	41	31,957,939	44	36,425,603	42	31,206,445	42	28,258,432

Suite du N°. VII.

	Vais.	1791.	Vais.	1792.	Vais.	1793.	Vais.	1794.	Vais.	1795.
Suédois.....	....	....	1	1,591,330	1	1,559,730	1	756,130	....	....
Danois.....	1	520,700	....	....	1	852,670	....	....	1	24,670
Hollandais..	3	1,328,500	2	2,051,330	3	2 938,530	2	2,417,200	4	4,096,800
Français....	2	442,100	4	784,000	2	1,540,670	....	....	....	....
Impériaux...	....	....	....	....	....	....	....	....	....	....
Hongrois...	....	....	....	....	....	....	....	....	....	....
Toscans....	....	....	....	....	1	393,870	....	....	....	....
Portugais...	....	....	....	....	....	....	....	....	....	....
Américains .	....	....	3	1,863,200	6	1,538,400	7	1,974,130	7	1,438,270
Prussiens ...	3	743,100	1	5,070	....	....	....	....	....	....
Espagnols...	....	....	1	....	3	400	....	....	1	....
Génois.....	1	260	....	....	2	578,930	2	289,470	1	17,460
	10	3,034,660	12	6,294,930	19	9,403,200	12	5,436,930	14	5,577,200
Anglais	25	22,369,620	11	13,185,467	16	16,005,414	18	20,728,705	21	23,733,810
	35	25,404,280	23	19,480,397	35	25,408,614	30	26,165,635	35	29,311,010

N°. VIII.

NOTE du montant des Marchandises et de l'Argent envoyés en Chine par la compagnie des Indes anglaise, depuis 1775 *jusqu'en* 1795 *inclusivement.*

Années.	Marchandises angl. la plupart étoffes de laine.	Argent.	Totaux.
	l. st.	l. st.	l. st.
1775..	99,113	....	99,113
1776..	107,848	88,574	196,422
1777..	116,281	....	116.281
1778..	102,694	....	102,694
1779..	104,846	....	104,846
1780..	107,482	....	107,482
1781..	141,734	....	141,734
1782..	106,125	....	106,125
1783..	120,085	....	120,085
1784..	177,479	....	177,479
1785..	270,110	704,253	974,363
1786..	245,529	694,961	940,490
1787..	368,442	626,896	995,338
1788..	401,199	469,408	870,607
1789..	470,480	714,233	1,184,713
1790..	541,172	....	541,172
1791..	574,001	377,685	951,686
1792..	680,219	....	680,219
1793..	760,030	....	760,030
1794..	744,140	....	744,140
1795..	670,459	....	670,459
	6,909,463	3,676,010	10,585,478

N°. IX.

***Note** du nombre des Vaisseaux arrivés de la Chine en Angleterre, depuis 1776 jusqu'en 1795, avec le nombre des tonneaux de ces Vaisseaux, d'après le jaugeage des constructeurs.*

Années.	Nombre des vaisseaux.	Tonneaux	
1776	5	3,951	
1777	8	6,310	
1778	9	7,211	
1779	7	5,429	
1780	.....	....	8 années 48,476 tonneaux.
1781	17	13,557.	6,059 ton. par an.
1782	9	7,090	Une partie doit être arrivée
1783	6	4,928	en 1780.
1784	13	10,347	On a acheté en Europe durant
1785	14	11,103	ces trois ans 17,312,484 toun.
1786	18	14,465	pesant de thé.
1787	28	20,954	
1788	29	21,775	Le *Mars* de 697 tonn. s'est
1789	27	20,662	perdu en-dehors de Margate. Il n'est point compris ici.
1790	21	18,091	
1791	25	19,954	9 années 164,774 tonneaux.
1792	11	11,454	
1793	16	14.171	18,308 ton. par an.
1794	18	17,459	On a acheté cette année en
1795*	21	20,244	Europe 3,212,225 l. p. de thé.

Dans les dernières années, plusieurs vaisseaux étoient plus grands, et portoient plus que les premiers.

N°. X.

Note du Thé vendu par la compagnie des Indes, depuis la promulgation de l'acte de commutation, y compris le commerce particulier, depuis le premier septembre 1784 jusqu'au premier mars 1797, avec la comparaison de ce que ce Thé auroit été payé avant l'acte, et le montant des droits payés au roi.

				Prix des ventes avant l'acte de commutation.	
Thé bou............	47,861,460# pes..	vendu....	3,878,940# st.	4s 3d 3/4.....	10,320,127# st.
Congou.........	83,701,233		13,357,902	6 10 1/4.....	28,685,110
Souchong......	13,633,013		2,809,727	8 » 7/8.....	5,502,908
Singlo.........	51,212,761		7,199,751	6 8 1/2.....	17,177,614
Hyson.........	19,865,218		5,568,721	11 10	11,805,320
	216,273,685# pes.		32,815,041# st.		73,491,079# st.
		Droits.....	4,832,189		
		Payé par les acheteurs..	37,647,230# st.		
		Balance en faveur du public..	35,843,849	en 14 ans et demi, ce qui fait 2,471,988# st. par an (1).	
			73,491,079# st.		

(1) Cette somme, à-peu-près, auroit été payée aux étrangers pour du véritable thé, et à ceux qui fabriquoient du thé au x, car les demandes de thé n'ont point augmenté.

Droits payés sur le Thé depuis le premier septembre 1784 (1) jusqu'au premier mars 1797.

Du 1er. sept. 1784 au 1er. mars 1785...	180,174# st.
Du 1er. mars 1785 au 1er. mars 1786...	292,193
Idem........1786. *Idem*.......1787...	314,945
Idem........1787. *Idem*.......1788...	316,646
Idem........1788. *Idem*......1789...	307,317
Idem........1789. *Idem*......1790...	326,817
Idem........1790. *Idem*......1791...	340,170
Idem........1791. *Idem*......1792...	344,239
Idem........1792. *Idem*......1793...	351,710
Idem........1793. *Idem*......1794...	334,576
Idem........1794. *Idem*......1795...	380,805
Idem........1795. *Idem*......1796...	636,971
Idem........1796. *Idem*......1797...	705,572
	4,832,135# st.

Depuis le premier septembre 1784, les droits ont été réduits à 12# 10s pour cent.

De mars 1795 à mars 1796, ils ont été à 20 pour cent.

En mars 1797, ils ont été portés à 30 pour cent sur tout le thé qu'on pouvoit vendre à 2s 6d st. la livre et au-dessus.

(1) C'est l'époque où l'acte de commutation a été mis en vigueur.

Fin du Voyage de lord Macartney.

VOYAGE
DE J. C. HÜTTNER,
EN CHINE
ET EN TARTARIE.

PRÉFACE

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR ALLEMAND.

AVANT que l'Auteur de cet Ouvrage partît pour la Chine (1), plusieurs de ses amis le prièrent de ne pas se borner à leur donner quelques notions incohérentes sur un Pays où il est si rare de voyager. Ils lui observèrent qu'une simple Relation qu'il leur adresseroit en commun, et dans laquelle il rendroit compte de ce qu'il auroit vu, lui coûteroit beaucoup moins de peine que plusieurs lettres particulières qui répéteroient nécessairement les mêmes faits. Il leur promit alors un court récit de son Voyage, à condition qu'ils ne le communiqueroient pas à d'autres,

(1) Le lecteur se rappelle que M. Hüttner, instituteur du jeune Staunton, a fait ce Voyage avec lord Macartney.

et sur - tout qu'ils ne le livreroient point à l'impression. Cet accord resta gravé dans le cœur des amis de l'Auteur : aussi en fut-il bien plus affligé, quand il apprit qu'il étoit annoncé dans l'une des Gazettes de Hambourg (1). Résolu de rester sourd au conseil qu'on lui donnoit de publier ses Observations, M. Hüttner fut cependant exact à tenir parole à ses amis, en les leur faisant passer de Canton.

Son retour en Europe suivit de très-près l'arrivée de cet Écrit, qui n'étoit encore connu que de peu de personnes, quand l'Auteur leur manda qu'elles ne devoient pas le communiquer à d'autres, parce que le Journal

(1) Voici ce qu'il écrivit à ce sujet : — « Ne croyez » pas que je sois assez imprudent pour avoir publié » un pareil projet. Je sais très-bien quel est le Jour- » naliste anglais, qui, sans y être invité, en a enrichi » ses feuilles. Il n'étoit point mon ennemi ; mais » quand il l'eût été, il n'auroit pas pu trouver de » meilleur moyen de me nuire qu'une pareille indiscré- » tion. »

de l'Ambassadeur étoit déjà entre les mains du Roi d'Angleterre, et alloit être imprimé par l'ordre de ce Monarque.

Bientôt les Papiers de toutes les Personnes qui avoient été attachées à l'Ambassade, furent remis à Sir George Staunton, chargé de publier la Relation authentique du Voyage. M. Hüttner pria de nouveau, et avec encore plus d'instance, ses amis de tenir la sienne secrète, de peur que quelqu'un ne la fît imprimer avant que celle du Ministre Anglais parût. Ceux à qui M. Hüttner avoit fait passer son Manuscrit, surent se taire sur ce qu'il contenoit, et résolurent de le lui renvoyer, ainsi qu'il le leur avoit demandé. L'affaire parut alors terminée, et l'on cessa d'autant plus aisément d'y penser, qu'Anderson publia, sur ces entrefaites, une espèce de Relation de l'Ambassade Anglaise.

Quelque temps après la foire de Pâques qui se tient à Leipzic, celui qui écrit ceci apprit qu'on y avoit voulu vendre le Voyage d'un Allemand, en Chine; que le premier Libraire, auquel on l'avoit offert, n'avoit pas osé y mettre le prix excessif qu'on en demandoit, mais qu'un second s'étoit trouvé moins difficile. On ne pouvoit pas douter que l'Auteur de cet Ouvrage ne fût M. Hüttner, puisqu'il étoit le seul allemand qui eût suivi l'Ambassade Anglaise; et il étoit pourtant bien certain que le Manuscrit n'avoit pas été vendu par lui. Il falloit donc que ce Manuscrit fût supposé ou dérobé; et on n'eut pas beaucoup de peine à s'assurer qu'un vol l'avoit, en effet, mis dans la possession du vendeur.

Un homme, peu délicat, mais dont le nom reste encore inconnu, avoit secrètement copié la Relation de M. Hüttner; et ce dernier fut, contre son attente et ses intentions,

exposé à la voir paroître sans en retirer aucun avantage. Ses amis jugèrent alors que la publication en étoit inévitable, et qu'il falloit, le plutôt possible, faire imprimer le Manuscrit original.

Ces détails paroîtront peut-être de peu d'importance : mais ils sont nécessaires pour faire connoître le droit qu'a l'Ouvrage de M. Hüttner à l'indulgence des Lecteurs.

S'il eût été écrit pour le Public, l'Auteur y auroit, sans doute, ajouté et corrigé beaucoup de choses, et il en auroit supprimé d'autres. Mais quoiqu'il en soit autrement, on remarquera avec quelle circonspection il parle de ce qui a excité toute la mauvaise humeur d'Anderson.

L'Éditeur de cette Relation succincte espère qu'on ne la lira pas sans plaisir, même après celle de Sir Georges Staunton. M. Hüttner, homme sans

prévention et rempli de talens, a vu beaucoup de choses sous un point de vue qui lui est propre. Il a, en outre, comme Allemand, écrit les noms Chinois d'une manière plus exacte que ne pouvoient le faire les Anglais.

C. B.

VOYAGE DE J. C. HÜTTNER, EN CHINE ET EN TARTARIE.

CHAPITRE PREMIER.

RELACHE DE L'AMBASSADE ANGLAISE A CHU-SAN. NAVIGATION DANS LA MER JAUNE ET SUR LE PEI-HO. ARRIVÉE A PÉKING, ET SÉJOUR DANS CETTE CAPITALE.

AUSSITÔT que l'empereur de la Chine a appris qu'une ambassade anglaise étoit en route pour se rendre auprès de lui, il a fait publier à Canton, et dans tous les autres ports de ses états, un édit qui ordonne aux mandarins de rendre à cette ambassade tous les honneurs qui dépendront d'eux, et de ne rien négliger pour accélérer

son arrivée à Péking. Les Anglais qui, comme on sait, sont très-instruits dans l'art de la navigation, ont, suivant leurs désirs, la permission de parcourir la mer Jaune. Aussi, le vaisseau de guerre le *Lion* (1), et le vaisseau de la compagnie l'*Indostan*, à bord desquels sont l'ambassade et les présens du roi d'Angleterre pour l'empereur chinois, ont fait le tour des îles d'Haynan et de Macao, et cinglé, sans perte de temps, vers le détroit de Formose.

Le premier juillet 1793, nous arrivâmes à Chu-san, dans la province de Ché-kian. Jusques-là, nous avions navigué avec assez de sécurité; car nous étions pourvus des journaux des vaisseaux qui avoient fait la route de Chu-san, où les Anglais avoient une factorerie, lorsque le commerce, que les Européens faisoient en Chine, n'étoit pas encore borné au seul port de Canton. Mais, suivant ce que j'ai appris, aucun navire européen n'étoit encore allé au-delà de Chu-san : or, il nous étoit nécessaire de prendre des pilotes du pays. Nous nous en procurâmes à Chu-san, mais non pas sans difficulté.

(1) De 64 canons.

L'art de la navigation, encore dans son enfance parmi les Chinois, ne diffère pas moins de celui des Anglais, que la première de ces nations ne diffère de l'autre. Les Chinois longent la terre, et ne se hasardent jamais au milieu de la mer Jaune. Aussi, les pilotes de Chu-san cessèrent de nous être utiles, dès que nous perdîmes de vue la côte, dont ils connoissoient les différens points. Cependant, quoique dépourvus même d'une carte, qui pût nous indiquer les rochers et les bancs de sable que nous avions à redouter, nous ne balançâmes pas à gagner la haute mer. Nous eûmes, il est vrai, la précaution de faire marcher en avant les deux brigantins, qui nous avoient jusqu'alors suivis, et de n'aller jamais la nuit qu'avec peu de voiles, ou bien de mettre en panne, ou de jeter l'ancre.

Nous eûmes, pendant quelques jours, un vent très-fort et d'épaisses brumes; de sorte que le *Lion*, à bord duquel j'étois, ne pouvoit appercevoir ni l'*Indostan*, ni les bricks, et tiroit en vain des coups de canon pour se faire entendre d'eux; ce qui devoit, sans doute, inspirer beaucoup de crainte à ceux

qui manquoient d'expérience. Mais les brumes se dissipèrent, le vent continua à être favorable, et le 16 juillet, nous découvrîmes, sur les côtes de la Chine, des promontoires et des îles que sir Erasme Gower, capitaine du *Lion*, désigna de la manière suivante :

	Lat. nord.		Long. est.	
Le Cap Macartney	36°	50'	102°	30'
Le Cap Gower...	36	55	102	36
L'île Staunton.....	36	46	102	25

Le 20 juillet, nous jetâmes l'ancre près de Mi-a-tau, petites îles dépendantes de la province de Schang-tong.

Quoique nos pilotes, qui avoient jusqu'alors différé dans toutes leurs assertions, se réunissent pour nous assurer que le peu de profondeur des eaux, ne permettoit pas à nos grands vaisseaux de se rendre jusqu'à Ta-cou, on crut qu'il étoit convenable de s'en éclaircir par soi-même, parce qu'on craignoit que si, pour se rendre à Péking, on faisoit par terre le long trajet que proposoient les mandarins, les présens destinés à l'empereur ne fussent endommagés. L'ambassadeur fit donc partir un des bricks pour sonder les eaux à l'entrée du Pei-ho,

et prendre tous les renseignemens nécessaires.

Nous ne tardâmes pas à être assurés que, dans le vaste golphe qu'entourent la Corée, le Leao-tong, et les provinces chinoises de Schang-tong et de Pé-ché-lée, la partie où se trouve Ta-cou, étoit trop peu profonde pour que nos grands vaisseaux pussent s'y hasarder. Le brick même, qui ne tiroit que quelques pieds d'eau, avoit plus d'une fois touché le fond. On envoya alors à Tacou le plus petit navire de notre escadre, afin de se concerter avec les mandarins, sur le débarquement de l'ambassade et des présens.

J'avois été à bord du premier brick envoyé pour sonder, et je fus à bord du second: mais il m'est impossible d'exprimer à quel point je fus frappé de tout ce que je vis dans ce singulier pays. Les jonques (1), que nous rencontrions par centaines, les nombreux équipages qu'elles avoient, l'habillement, l'attirail de ces marins, le chant dont ils accompagnoient le mouvement de leurs rames, la construction, la commodité,

(1) *Jonque* vient probablement du mot chinois *Tschouang*, qui signifie *vaisseau*.

la propreté de leurs bâtimens; ensuite, à terre, les maisons, les soldats, les cérémonies, et une foule d'autres objets, excitoient autant mon attention, que nos vaisseaux, notre costume, notre langue et nos mœurs pouvoient exciter celle des Chinois. Ces derniers paroissoient sur-tout étonnés de ce que nos cous étoient enveloppés d'une cravatte, nos cheveux chargés d'une poudre blanche, nos corps pressés dans des habillemens étroits, qui, suivant eux, blessoient la pudeur, en laissant trop appercevoir le contour des membres. Dans le fait, nous n'avions pas grand'chose à répondre à ces observations. L'étoffe de nos habits, notre linge, nos épées, nos montres, nos chaînes de montre, nos boucles, plaisoient beaucoup aux Chinois. Il admiroient sur-tout nos souliers et nos bottes, car ils n'ont aucune idée de l'art avec lequel les Anglais préparent le cuir.

Trois mandarins (1) attendoient l'ambassade à Ta-cou, que les Chinois nomment

(1) *Mandarin* est un mot portugais, qui vient de *mandare*, et qui désigne un officier chinois, soit civil, soit militaire, quel que soit son rang. Le titre qu'ont les Chinois que nous appelons mandarins, est *Kouang*,

Tong-ta-cou-pei-ho. Le premier, nommé Tsching-ta-zhin (1), étoit un tartare d'un rang très-élevé, et inspecteur-général des gabelles de l'empire. L'empereur l'avoit principalement chargé de veiller à tout ce qui avoit rapport à l'ambassade anglaise. Le second s'appeloit Chow-ta-zhin. C'étoit un mandarin de l'ordre civil, homme très-savant, et intendant de la grande ville de Tien-sing, dans la province de Pé-chélée. Enfin, le troisième étoit un mandarin militaire, nommé Van-ta-zhin, dont le grade répondoit à celui d'un de nos colonels.

Ces trois Chinois nous dirent avoir reçu de l'empereur l'ordre exprès de conduire avec sûreté, au lieu de leur destination, les présens qui étoient toujours les premiers objets dont ils faisoient mention, l'ambas-

ou Kouang-fou. Le mandarinat a autant de grades (*) que l'exige un empire aussi grand que celui de la Chine; et on distingue chaque grade à la couleur du bouton que les mandarins portent au haut de leur chapeau. Le rouge est le premier, ensuite le bleu, le blanc et le jaune. Le rouge et le bleu se distinguent en transparent et en opaque.

(1) Ta-zhin est un titre qu'on donne à tous les hommes d'un rang élevé.

(*) Il y en a neuf.

sade et tout le bagage qu'elle avoit. Ils firent préparer pour cela une grande quantité de grosses jonques, qui, deux jours après, se rendirent à bord de nos vaisseaux, éloignés de Ta-cou d'environ quatre heures de marche.

Nous craignions que les grandes pièces de mécanique, comprises parmi les présens, ne pussent passer des vaisseaux anglais dans les jonques chinoises sans être endommagées : mais ces craintes étoient vaines. Les Chinois suppléoient à ce qui leur manquoit d'adresse, par la quantité de bras qu'ils employoient, par une extrême attention, et même par la force de corps, qui, quoiqu'elle ne puisse pas chez eux être comparée à celle des Européens, et sur-tout à l'étonnante vigueur des matelots anglais, est pourtant plus considérable qu'on ne devroit l'attendre d'un peuple dont presque la seule nourriture est du riz et de l'eau. On sait qu'au contraire nos matelots ont chaque jour de la viande et des boissons fortes.

En peu de jours tout fut mis à bord des jonques. Le 5 août (1) nous quittâmes

(1) 1793.

les vaisseaux qui nous avoient portés d'Europe, après une traversée de dix mois, et nous descendîmes sur la côte de la province de Pé-ché-lée. L'ambassade étoit composée de cent personnes. Lorsque l'ambassadeur quitta son vaisseau, il fut, ainsi que l'exigeoit son rang, salué de dix-neuf coups de canon et de trois huzzas.

En quelques heures la marée nous porta à Ta-cou, qui se trouve à l'embouchure du Pei-ho. Toute la campagne des environs a l'air d'une terre que la mer n'a abandonnée que depuis peu. Les eaux du port deviennent chaque jour moins profondes, et le rivage s'étend de plus en plus.

Des milliers de grandes jonques passent chaque jour en cet endroit, pour remonter le Pei-ho. Elles viennent de Canton, de Fou-kien, de Che-kian, de Schian-nan, de Schang-tong, sur-tout de Nan-king, chargées des productions des provinces du Midi, et prennent en retour les denrées de celles du Nord, principalement du sel. La proximité de la capitale et l'accroissement continuel de sa population, font que ce commerce augmente sans cesse.

A Ta-cou, les Chinois mirent les pré-

sens destinés à l'empereur et notre bagage, sur des jonques plus petites que celles qui les avoient pris à bord des vaisseaux anglais. nous nous embarquâmes sur des yachts très-commodes, et nous poursuivîmes notre route à travers la province de Pé-ché-lée. L'ambassadeur avoit été informé qu'on pouvoit se rendre par eau, non pas tout-à-fait jusqu'à Péking, mais très-près de cette ville ; de sorte qu'il préféra cette manière de voyager à celle d'aller par terre, où l'incommodité des voitures, la chaleur, la poussière et les insectes nous auroient fait horriblement souffrir.

Les yachts, à bord desquels nous étions, avoient une anti-chambre pour les domestiques, une grand'chambre dans le centre avec des tables, des chaises, et ordinairement quatre lits. Il y avoit en outre une cuisine sur le derrière. Les fenêtres étoient mouvantes et garnies en partie de lames d'écaille d'huître, et en partie de papier de Corée. Dans la cale, recouverte d'un plancher épais, qu'on pouvoit lever avec des arganeaux, il y avoit assez de place pour nos malles et le reste de nos effets. Les cloisons, les siéges, les tables et la plus

plus grande partie du bâtiment, étoient couverts d'un très-beau vernis jaune, que les Chinois tirent d'un arbre appelé *Tsi-chou* (1), et dont l'éclat et la finesse surpassent de beaucoup les vernis d'Europe.

La longueur des yachts étoit d'environ trente pieds, et leur largeur de huit. Leur pont étoit absolument plat et sans balustrade. Leur équipage étoit composé à-peu-près comme dans nos vaisseaux. Les matelots dormoient sur une estrade très-étroite, qui s'étendoit au-dessous du pont, et n'avoit qu'environ deux pieds et demi de hauteur. Nous avions, dans ces yachts, toute sorte de commodités, à l'exception d'une, que les Européens regardent comme la plus nécessaire. Les voiles de ces bâtimens sont, pour la plupart, faites avec des nattes.

Comme nous allions contre le courant de la rivière, et que le vent ne nous étoit pas toujours favorable, une corde, attachée au haut du mât, servoit à haler les yachts. Ce ne sont point des chevaux qu'on emploie à ce pénible travail, ainsi qu'en Hollande et en Angleterre, mais bien des hommes fort mal-payés et exposés à toute l'incommodité

(1) *Rhus vernix*. Linn.

de la chaleur. Les cordes, qui traînent les yachts, sont faites d'écorce de bambou, et paroissent très-bonnes pour le halage ; quoique cependant, pour toute autre chose, elles ne pourroient pas remplacer les cordes de chanvre et de lin, qui sont d'une excellente qualité en Chine.

Dans la cuisine ou dans l'anti-chambre de chaque yacht, on voit une petite idole, dont l'autel est paré suivant les moyens du capitaine. On place chaque jour devant l'idole une offrande de viande et de fruits, et on brûle de petits bâtons enduits d'une pâte parfumée. Indépendamment de ce service régulier, le capitaine du yacht offre des sacrifices plus solemnels, soit lorsqu'il passe d'une rivière dans l'autre, soit lorsque le temps est orageux ou trop calme. Il pose, sur le devant du tillac, des plats de viande et divers autres mets, et met des deux côtés de petits bâtons odoriférans ; il se prosterne trois fois jusqu'à terre, et allume ensuite une grande quantité de serpenteaux, pour que leur bruit puisse réveiller la divinité endormie. Il brûle, de plus, des morceaux de papier découpés à plusieurs coins, et couverts d'une légère feuille d'argent ou d'é-

tain. On trouve, dans toutes les parties de la Chine, de ces papiers à acheter, parce qu'ils servent à tous les sacrifices. Quand ceux du capitaine sont entièrement brûlés, il s'incline de nouveau et termine son sacrifice en jetant dans l'eau quelques grains de sel, et une petite partie de la sauce des mets offerts. Après quoi lui et ses gens se régalent de ce qui reste. Pendant tout le temps que dure le sacrifice, l'équipage se tient debout, derrière le capitaine, et ne prononce pas une seule parole.

Les Chinois regardent le devant du vaisseau comme sacré, soit parce que c'est dans cette partie qu'ils font leurs sacrifices, soit parce qu'elle est dédiée aux divinités des fleuves. Personne ne peut s'y asseoir, et encore bien moins y commettre quelqu' indécence.

L'agrément que nous avions à voyager par eau, fut souvent interrompu par le bruit du loo chinois, grand bassin de bronze, sur lequel on frappe avec un maillet de bois, pour avertir les haleurs qu'ils vont trop lentement ou trop vîte, ou bien qu'ils doivent s'arrêter. Il y avoit des nuits entières durant lesquelles ce bruit ne nous permettoit pas de fermer l'œil; et il nous échappoit des ma-

lédictions qui, pour le faire cesser, n'étoient pas moins inutiles que nos prières. Si nous passions une nuit sans être troublés par le loo, la chaleur qui, au mois d'août, est insupportable dans ces climats, et de gros maringouins très-piquans, nous enlevoient également le repos. Les gens du pays, accoutumés à cette double incommodité, en souffrent moins que nous n'en souffrions. Aussi s'embarquent-ils sur les premiers bâtimens qu'ils rencontrent. Il est très-peu de grandes villes chinoises qui ne puissent immédiatement communiquer avec le reste de l'empire, par une rivière ou par un canal; la capitale seule est privée de cet avantage.

Les Chinois devoient être très-flattés de voir une ambassade venir d'un pays aussi éloigné que le nôtre, et avoir besoin d'un aussi grand nombre de bâtimens que ceux qui nous servoient, car sur les pavillons de ces bâtimens, on lisoit en gros caractères chinois : — « Ce sont les gens qui portent » des présens au grand empereur (1). »

(1) Sur la liste des présens qui furent conduits à Zhéhol, les mandarins mirent, ainsi que sur les pavillons, le mot *kung*, au lieu du mot *ly*, ce qui déplut à l'ambassadeur. Mais ils déclarèrent que kung ne signi-

A chaque instant nous rencontrions des bateaux de transport et des yachts, où les marins et les passagers, tantôt avec des lunettes, tantôt seulement avec leurs yeux, nous regardoient d'un air fort curieux. La plupart sembloient très-étonnés de nous voir, d'autres rioient à gorge déployée, et montroient du doigt les choses qui les frappoient le plus dans notre personne ou dans nos vêtemens.

La campagne que nous traversâmes est très-plate; la rivière y fait plusieurs sinuosités, et tout y montre avec quel soin et quelle diligence les Chinois cultivent la terre. Les villes et les villages, qui quelquefois offroient un aspect très-agréable, la foule immense des curieux qui se rassembloient sur le rivage pour nous voir passer, la timidité un peu farouche des femmes qui nous regardoient par les portes entr'ouvertes ou par-dessus les murailles de leurs maisons, et enfin les

fioit que présent; et ils ne firent aucune difficulté de remplacer ce mot par un autre. Kung est plus imposant, et est ordinairement employé pour les présens qu'on offre à l'empereur. Ainsi, on dit en Europe, qu'on sert quelqu'un, au lieu de dire qu'on l'oblige. L'idée qu'on avoit sur l'inscription des pavillons de l'ambassade, étoit donc mal fondée, et on avoit eu tort de traduire le mot *kung* par *tribut*.

usages des Chinois qui étoient auprès de nous, captivoient suffisamment notre attention.

Dès l'instant que l'ambassade entra en Chine, toutes les dépenses furent aux frais de l'empereur. Tous les jours on apportoit à bord de nos yachts des provisions de la meilleure qualité et en abondance. L'ambassadeur témoigna le désir de payer pour lui et pour sa suite ; mais on lui répondit poliment que l'empereur ne le souffriroit point, parce que l'usage de défrayer les envoyés étrangers, étoit l'un des plus anciens et des plus sacrés de la Chine.

Le 11 août (1), nous arrivâmes à Tien-sing, la seconde ville de la province de Pé-chélée. C'est-là que réside le Song-tou, c'est-à-dire le vice-roi de la province. C'étoit un homme âgé et très-estimable, que nous revîmes dans la suite en Tartarie, et qui nous accueillit de la manière la plus amicale. Il nous donna un superbe déjeûné, fit jouer sa troupe de comédiens, pendant toute une matinée, vis-à-vis de l'endroit où nos yachts étoient à l'ancre, nous envoya en présent des fruits, d'autres provisions, des étoffes de soie et des éventails, et il nous auroit retenus beau-

(1) 1793.

coup plus long-temps à Tien-sing, si l'ambassadeur n'avoit pas désiré de se rendre le plutôt possible au lieu de sa destination.

Avant d'approcher de la capitale, nous vîmes dans une étendue d'environ deux milles anglais, une quantité considérable de sel. Il étoit dans des sacs mis en tas et couverts de nattes. Il avoit été fabriqué en partie sur le bord de la mer dans la province de Pé-ché-lée, et en partie dans les provinces méridionales.

Le Pei-ho, que nous remontions, traverse la ville de Tien-sing, où nous eûmes, pour la première fois, occasion de former une juste idée de la navigation intérieure de la Chine. Indépendamment des Yachts, destinés aux voyageurs et mouillés en très-grande quantité dans toute l'étendue du port, nous vîmes plus de six cents barques de transport, grandes ou petites, sur la poupe desquelles on lisoit en gros caractère d'où elles venoient et de quoi elles étoient chargées. Je n'exagère point ici le nombre de ces bâtimens; car je l'ai entendu élever beaucoup plus haut que je ne le rapporte. Tous ceux qui étoient à l'ancre, ainsi que les endroits de la rivière, où il y avoit peu

d'eau, étoient remplis de gens, qui vouloient contempler les étrangers, auxquels le Song-tou rendoit de si grands honneurs. Quand le peuple n'eût pas pensé que ces honneurs appartinssent à un ambassadeur, il auroit au moins cru qu'ils étoient dus à notre pavillon jaune; car le jaune est la couleur impériale.

Nous eûmes quelque temps assez bon vent; et le 16 août, qui étoit l'onzième jour de notre voyage sur le Pei-ho, nous arrivâmes à Tong-schou-fou. Là il fallut débarquer les présens destinés à l'empereur ainsi que notre bagage, afin de les transporter par terre jusqu'à Péking. Cette opération exigea quelques jours de retard. Pendant ce temps là nous fûmes loger dans un couvent de bonzes, situé à peu de distance de la ville. Nous étions libres d'entrer, quand nous voulions, dans les deux temples, attenants à ce couvent. On y adore une divinité femelle, qui est la Lucine des Chinois. Les jeunes filles l'implorent pour en obtenir des époux, et les femmes stériles la prient de leur accorder des enfans.

Tandis que nous restâmes en cet endroit, nous y fûmes beaucoup moins exposés à la

curiosité du peuple que sur nos yachts, et nous y jouîmes de plus de repos, que nous n'en avions eu jusqu'alors. Nous y fûmes pourtant d'abord inquiétés par la crainte des gros scorpions et des bêtes à cent pieds, que nous trouvâmes dans nos chambres à coucher : mais ces animaux, auxquels les Européens de nos climats froids ne sont point accoutumés, nous rendirent attentifs et ne nous firent aucun mal.

On construisit sur le rivage deux grands magasins, dont les parois étoient de simples nattes, et on y déposa les présens et le bagage. Tout fut débarqué avec célérité et sans le moindre accident. Mais comment pouvoir le transporter de même à Péking ? rien n'étoit plus aisé. Il y avoit un très-grand nombre d'hommes prêts à porter sur leurs épaules, ce qui ne pouvoit être charié dans des voitures, c'est-à-dire, presque tout ce que nous avions. M. Barrow chargé de surveiller le transport de nos effets, dit qu'il y avoit trois mille hommes (1) employés à les charier. Les mandarins mirent le plus grand ordre dans ce charroi, et par la ma-

(1) Les manouvriers s'appellent en Chine, *coulis*.

nière dont ils s'y prirent, nos caisses les plus pesantes furent transportées avec facilité. En deux jours tout fut prêt à partir, et le 21 août nous nous remîmes en route pour Péking. Cette ville n'est éloignée de Tong-schou-fou que d'environ deux milles ou deux milles et demi allemand (1); et on s'y rend par un chemin large et pavé avec de grands carreaux de pierre.

Les principales personnes de l'ambassade et l'interprète, firent la route dans des chaises à porteurs : mais les autres, ainsi que les artistes, les musiciens, les soldats et les domestiques, eurent des voitures à deux roues, très-dures, très-secouantes, qui me rappelèrent les doux cahots des chariots de poste de ma chère patrie. Nous fûmes, en outre, exposés à toute la chaleur du soleil, et à des nuages de poussière, que des voyageurs nombreux faisoient élever des deux côtés du chemin; ce qui ne rendit point ce jour-là le plus agréable de notre voyage.

Je viens de faire mention de l'interprète; et cela me rappelle qu'il est bien temps que je dise quelque chose d'un homme qui étoit si

(1) Deux myriamètres, ou deux myriamètres et demi.

intéressant pour nous dans le pays éloigné où nous nous trouvions. C'étoit un chinois que l'ambassadeur avoit amené d'Europe. Il y a à Naples un couvent où de jeunes chinois sont élevés aux frais de la Propagande pour devenir prêtres et missionnaires de la religion catholique. Le gouvernement anglais prit deux de ces élèves, et les fit partir pour la Chine avec l'ambassade. Mais il n'y en eut qu'un, le père Jacob Ly, qui osât accompagner l'ambassadeur à Péking. Cet ecclésiastique, non moins recommandable par ses sentimens que par des connoissances qui faisoient beaucoup d'honneur au collége de Naples, se rendit très-utile à l'ambassade. Eh! quel tort n'auroit-il pas pu lui faire, s'il ne se fût pas montré aussi honnête que le croyoit l'ambassadeur, et que je suis bien certain qu'il a toujours été? Comme il avoit plus de facilité qu'un étranger pour rendre dans sa langue les idées de ceux qui l'employoient, il étoit à cet égard bien préférable aux missionnaires européens qui se trouvoient à Péking.

Nous apprîmes tous quelque mauvais chinois, qui nous suffisoit pour les choses

ordinaires ; mais le jeune Staunton parvint promptement à parler, à lire, à écrire la langue chinoise d'une manière qui étonnoit tout le monde ; et il servoit souvent d'interprète à l'ambassadeur avec beaucoup de succès.

On savoit à Péking le jour que l'ambassade devoit y arriver. Le chemin étoit couvert de monde jusqu'à une grande distance de la ville, car chacun vouloit voir des étrangers sur lesquels on avoit répandu les bruits les plus merveilleux. Dès que la foule ou la fatigue nous obligeoit de nous arrêter, nous étions entourés de curieux. Les uns tâtoient nos vêtemens ; les autres s'étonnoient de la singulière couleur de nos mains ; et nous ne faisions cesser leur surprise à cet égard, qu'en ôtant nos gants, qui leur paroissoient fort ridicules. Quelques personnes croyoient que nous n'avions point de barbe. En un mot, tout en nous étoit nouveau pour les Chinois, et nos voitures étoient comme des caisses d'optique, dont les spectateurs s'approchoient les uns après les autres.

Les faubourgs qui, du côté par où nous arrivâmes, ne se traversent qu'en une

heure de marche, et la foule croissante des gens à pied, des cavaliers et des voitures, nous annonçoient une des plus grandes villes du monde.

Péking est entouré d'une muraille épaisse, très-haute, et dont les grandes portes, garnies de canons, ont de loin un aspect imposant et majestueux. Que ne font-elles pas espérer de l'intérieur de cette capitale ! Dès que nous y fûmes, l'empressement de la multitude nous parut insupportable; et malgré la dureté des soldats qui nous conduisoient, et que nous étions bien loin d'approuver, nous eûmes beaucoup de peine à traverser la ville.

La première chose qui captiva mon attention fut le grand nombre de chaises à porteurs des dames, qui avoient jusqu'à vingt porteurs à-la-fois, et étoient suivies d'autant de domestiques. Il m'est impossible de peindre la variété des couleurs, les draperies, les rubans et les autres ornemens qui parent ces voitures. Ce qui y manque de goût est remplacé par la richesse et la somptuosité. Mes yeux furent ensuite frappés de la quantité de dorure qui couvroit l'extérieur des maisons; et bientôt ils

se fatiguèrent de regarder les gros caractères dorés qui brilloient sur les longues enseignes des boutiques, la forte dorure des portes et des balustrades, les couleurs tranchantes qui s'y mêloient, et le nombre considérable et varié de lanternes de papier, suspendues de tous côtés.

Les rues de Péking sont larges et sans pavé. L'été on a soin de les arroser, ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait une poussière étouffante. Les maisons n'ont point d'étages, ou du moins c'est une règle à laquelle il y a très-peu d'exceptions : mais, on y voit beaucoup de galeries et de balcons. Le devant des maisons est sans fenêtres, et presque toujours occupé par des marchands ou des gens de métier. Il n'y a qu'une seule porte d'entrée, et il est impossible que, de la rue, on puisse voir dans l'intérieur des appartemens. Les toits sont carrés, et ont leurs angles très-alongés, pointus et recourbés. Les tuiles, qui les couvrent, sont cuites, et pourtant la couleur en est grise. On voit des maisons où le toit entier est couvert d'un vernis jaune et très-brillant.

Il faut convenir que dans toutes les bou-

tiques de Péking les marchandises sont étalées d'une manière très-avantageuse, et qu'il y régne un grand air de richesse. On voit çà et là des arcs de triomphe, qui sont en partie de pierres de taille et en partie de bois. Ils sont peints de diverses couleurs, ornés de sculptures et de dorures, et couverts d'un toit : malgré cela, notre goût, bien ou mal fondé, nous empêche de leur trouver la beauté que les Européens croient devoir distinguer ces sortes de monumens.

Je n'ai pas besoin de dire que les rues de Péking sont remplies d'une foule immense de gens chargés de divers fardeaux, de marchands de place, de charlatans, d'oisifs, de mendians (1), de voitures, de chevaux, etc. On sait que cela est ainsi dans toutes les grandes villes.

J'ai lu quelque part qu'on ne voit jamais une femme dans les rues de Péking : mais cela est faux. Nous en vîmes plusieurs, et dans les rues et à leurs balcons ; et il y avoit non-seulement des femmes du peuple, mais des dames très-bien parées et très-jolies.

(1) Ceci contredit sir George Staunton, qui prétend qu'il n'y a point de mendians en Chine. (*Note du Traducteur.*)

Péking est partagé en cité chinoise et en cité tartare. Nous fûmes environ deux heures à nous rendre au pied des murs de cette dernière, devant laquelle nous passâmes; et comme nous ne devions pas d'abord demeurer dans la capitale, nous fîmes, de plus, environ un mille d'Allemagne pour nous rendre au palais impérial de Yuen-min-yuen, où les présens destinés à l'empereur, et le bagage de l'ambassade furent en même-temps portés. On avoit préparé pour l'ambassade, tout près du palais de Yuen-min-yuen, une petite maison de plaisance, habitée autrefois par le célèbre Cam-hi, et occupée encore quelquefois par l'empereur actuel (1).

Les Chinois aiment à voir, dans leurs jardins, des rochers artificiels, de petites montagnes, des groupes d'arbres plantés au hasard, des eaux, et des demeures ombragées et solitaires. A l'exception du principal bâtiment, tout étoit négligé et presqu'en ruine, dans la maison de plaisance où l'on nous conduisit. Quelques appartemens étoient ornés de tableaux, qui, d'après la parfaite imitation des objets et l'éclat du coloris, méritoient

(1) Tchien-long, petit-fils de Cam-hi, ou Kang-hi.

méritoient l'admiration des connoisseurs. Les maisons, situées à côté de celle où nous étions, ne pouvoient guère être habitées. L'excessive chaleur nous auroit fait singulièrement souffrir, si l'on ne nous avoit pas fourni, soit dans cette maison de plaisance, soit à Péking, et même en Tartarie, une grande quantité de glace. Les Chinois en font beaucoup d'usage pendant l'été.

Près de la demeure occupée par l'ambassade est un palais plus considérable, qu'a bâti et qu'habite souvent l'empereur Tchien-long. C'est là qu'on déposa une partie des présens que le roi d'Angleterre envoyoit au monarque chinois, tels, par exemple, que deux superbes lustres de cristal, ouvrage du fameux Parker, un globe terrestre, un globe céleste, un planétaire, des pendules, et quelques autres objets.

Les palais chinois sont très-différens des palais européens. Celui où l'on mit les présens, s'élève au milieu d'un parterre et consiste en un édifice d'environ quatre-vingt-dix pieds de long sur quarante pieds de large. L'extérieur en est très-brillant. On y voit des fleurs et des dragons sculptés, dorés et en partie couverts d'un réseau de fil-

d'archal, pour empêcher les hirondelles d'y faire leurs nids. L'œil ne peut, de loin, soutenir l'éclat de cet édifice : mais dès qu'on en approche, on remarque aisément le travail grossier de la sculpture et le mauvais goût avec lequel elle est dorée. La salle est carrelée en marbre blanc. Dans le milieu s'élève un trône avec des marches, autour desquelles est une balustrade d'un bois rouge foncé et très-bien sculptée. Des deux côtés du trône, on voit deux grands éventails de plume, faits avec beaucoup d'art. Au-dessus du trône, on lit en gros caractères dorés : TSCHINN TA QUANN MIN, ce qui signifie *la vraiment grande et resplendissante lumière.* Le trône est couvert de drap jaune et le pavé tout autour d'un tapis rouge. On voit, dans la salle, des pendules organisées, des tableaux et différens chef-d'œuvres des arts chinois. Les fenêtres ne sont garnies que de papier blanc de Corée : mais comme le toit est très-avancé, ce papier est à l'abri de la pluie. De grandes colonnes de bois, peintes en rouge et vernissées, supportent la couverture de l'édifice. A l'entrée du palais, sont deux figures colossales, en bronze, représentant des dra-

gons à cinq griffes, qui sont les armoiries de sa majesté impériale. Loin, et en avant de l'édifice que je viens de décrire, il y en a un autre à-peu-près pareil, devant lequel sont deux grotesques lions de bronze. Celui-ci n'est pas précisément un appartement, mais une galerie ou plutôt une salle ouverte qui conduit à l'autre. L'espace qui sépare les deux bâtimens, forme une très-belle cour, pavée de grands carreaux de granit d'un grain très-fin. Il y en a qui ont dix pieds de long sur quatre pieds de large. La plate-forme sur laquelle est construit le palais, a environ quatre pieds d'élévation, et on y monte par des marches en pierre.

Derrière la salle du trône, on voit un très-joli petit lac, entouré de rochers, de grottes, de grands arbres, ensemble dont l'aspect est très-pittoresque.

Nous trouvâmes dans ce palais, une foule d'eunuques d'un rang élevé, lesquels, par leur insolence, leur ignorance et leur empressement à se mêler de tout, se faisoient aisément distinguer des autres courtisans chinois.

Tandis que nous étions à Yuen-min-yu n,

il y eut une éclipse de lune (1). Elle n'eut pas plutôt commencé, que nous entendîmes le grand bruit qu'on faisoit dans une petite ville voisine, appelée *Kian-hai-tien*. Les petites cloches, les bassins, les claquets et une certaine espèce de tambours, firent peur au dragon qui tenoit déjà la lune dans ses griffes, et aussitôt il l'abandonna.

Au bout de quelques jours, nous quittâmes Yuen-min-yuen pour retourner à Péking, où nous fûmes logés dans un grand palais, consistant en plusieurs bâtimens séparés et très-commodes. Il avoit appartenu à un mandarin qui, d'abord hoppo (2) de Canton, ensuite inspecteur-général du sel, dans la province de Pé-ché-lée, fut accusé de concussion, dépouillé de ses biens et jeté dans une prison où il mourut.

L'ambassade consistoit en un si grand nombre de personnes, que pour faire connoître aux mandarins les diverses choses dont nous avions besoin, il sembloit nécessaire que nous eussions auprès de nous, quelqu'un des missionnaires européens qui se trouvoient à Pékin. L'ambassadeur obtint en conséquence

(1) Le 21 août 1793.

(2) Receveur principal des douanes et des impôts.

que le père Rox (1), missionnaire français, se rendroit tous les jours au palais. Dès-lors cet ecclésiastique nous devint très-utile.

Il auroit sans doute suffi que le missionnaire eût à ses ordres quelques domestiques pour nous procurer ce que nous demandions. Mais, soit par considération, soit par défiance, douze mandarins, au moins, étoient chargés de nous faire avoir les choses qui nous étoient nécessaires. Il y avoit de quoi rire en voyant ces mandarins courir toute la journée dans le palais, comme s'ils avoient été occupés des plus importantes affaires. L'un étoit le mandarin du lait, l'autre le mandarin du pain, un troisième le mandarin portier. Quelques-uns épioient notre conduite, et d'autres rendoient compte à l'empereur de tout ce qui avoit le moindre rapport à nous. Rien n'étoit aussi fatigant que l'importunité de ces mandarins qui, non-seulement se rassembloient autour de nous, lorsque nous étions à table, pour voir s'il nous manquoit quelque chose, mais qui venoient aussi jusques dans nos chambres à coucher.

Chaque mandarin avoit sans cesse, auprès de lui, au moins un jeune homme pour

(1) C'est, sans doute, *Roux* et non *Rox*.

porter sa pipe, chose dont les Chinois ne peuvent pas se passer; de sorte qu'il entroit toujours chez nous autant de domestiques que de maîtres. Ces derniers amenoient, en outre, d'autres personnes; car des parties les plus reculées de l'empire, des curieux étoient venus pour nous voir; et ils n'étoient point admis sans faire des présens considérables aux mandarins qui avoient l'inspection de notre palais. Les deux mandarins même, qui nous avoient reçus à notre débarquement, et accompagnés jusqu'à Péking, ne pouvoient plus pénétrer jusqu'à nous qu'avec difficulté. On leur demandoit de l'or, parce qu'on prétendoit qu'ils avoient reçu de nous des présens considérables.

Les courtisans chinois sont en très-grand nombre, et n'ont, pour la plupart, que des emplois d'un modique revenu; de sorte qu'ils manquent d'argent, s'endettent et profitent de l'occasion pour friponner. Cela leur étoit, cette fois-ci, plus facile que jamais; car toutes les choses qu'on achetoit pour nous, étoient comptées à l'empereur dix fois plus qu'elles ne coûtoient, et on ne donnoit ni aux soldats ni aux domestiques ce qui leur étoit nécessaire. D'ailleurs, nos mandarins

ne se faisoient pas le moindre scrupule de nous demander ceux de nos effets qu'ils trouvoient à leur gré. Nos montres eurent particulièrement l'avantage de leur plaire : aussi plusieurs d'entre nous cessèrent bientôt d'en porter.

Tandis que divers Anglais étoient à Yuen-min-yuen, occupés à monter le planétaire, un missionnaire italien qui leur servoit d'interprète, tira, par hasard, sa montre. Un des principaux courtisans chinois la vit, l'admira, et le soir même il la fit demander au missionnaire, qui n'osa pas la lui refuser. Le chinois lui envoya en retour quelques boîtes de thé et d'autres bagatelles, ce qui ne valoit pas la douzième partie du prix de la montre. On nous raconta beaucoup de traits pareils à celui-là.

Il manquoit, dans le palais que nous occupions à Péking, un lieu commode pour faire notre cuisine : mais plusieurs d'entre nous ne s'en soucioient guère, parce qu'ils s'accoutumèrent aisément à la cuisine chinoise ; et quelques connoisseurs la comparoient à celle des Français. Dans les ragoûts chinois, la viande est coupée par petits morceaux, parce que, comme on sait, on mange

en Chine, non avec un couteau et une fourchette, mais avec de petits bâtons pointus. Les fruits même, tels, par exemple, que les oranges, n'y sont servis que coupés par petites tranches. Les mets y sont très-bien assaisonnés, très-variés, et ont un coup-d'œil agréable.

Les Chinois ne connoissent point l'usage du lait : aussi eûmes-nous beaucoup de peine à nous en procurer; et j'ai souvent vu des Chinois s'étonner de ce que nous en buvions.

Nous résidions au milieu de Péking ; mais on ne nous permettoit pas de nous y promener à notre gré : nous étions, au contraire, gardés chez nous comme dans une espèce de prison. Il ne faut pourtant point en conclure qu'on manquât de considération pour l'ambassade. Je crois même qu'à tout prendre, nous n'avons pas à nous plaindre de la gêne dans laquelle on nous tenoit, gêne qu'on attribuoit à l'idée singulière que les Chinois se forment des Européens, à notre costume, et à la crainte de quelqu'émeute. Malgré cela on avoit peut-être quelques secrètes raisons de nous surveiller d'aussi près; car il n'étoit pas plus permis aux Chinois de venir nous voir, qu'à nous de sortir.

CHAPITRE II.

VOYAGE DE PÉKING A ZHÉ-HOL. ACCUEIL QUE REÇOIT L'AMBASSADE. FÊTES. TEMPLES ET JARDINS DE ZHÉ-HOL.

NOTRE séjour à Péking ne dura que le temps qu'il falloit pour mettre nos effets un peu en ordre ; car il nous tardoit d'être présentés à l'empereur, qui étoit alors dans son palais d'été, à Zhé-hol (1), en Tartarie (2). Une partie des présens y fut conduite avec nous.

Le 2 septembre, nous nous mîmes en route pour la Tartarie. L'ambassadeur et le secrétaire d'ambassade voyagèrent dans un carrosse anglais qu'ils avoient porté en Chine, pour leur usage, et dont la vue excita beaucoup d'admiration. La suite de l'ambassadeur monta à cheval, et le reste des Anglais dans des voitures du pays.

Si je voulois donner une preuve de la

(1) M. Hüttner écrit *Dschecho*, et on trouve sur les cartes Geho : mais j'ai suivi l'ortographe de sir George Staunton. (*Note du Traducteur.*)

(2) Dans la province de Leao-tong.

singularité des sons dont se composent les mots chinois, je rapporterois les noms des villes et des villages que nous vîmes sur notre route: mais je m'en abstiendrai, parce que la plupart de ces endroits sont de peu de conséquence et ne se trouvent sur aucune carte ; d'ailleurs nous passâmes toutes les nuits dans les palais où l'empereur lui-même a coutume de coucher quand il voyage.

Il est cependant une petite ville trop remarquable pour que je n'en parle pas. Située près de la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie, elle se nomme *Chou-pai-kou* (1).

Un quart-d'heure avant d'arriver là, nous entrâmes par la porte de *Nan-tien-ming*, c'est-à-dire, la porte du ciel méridional, laquelle est placée sur une petite hauteur. Il y avoit déjà quelques jours que nous voyions la grande muraille que les Chinois appellent *Tschan-tschoung*. A Chou-pai-kou, nous en fûmes assez près pour pouvoir y monter, et nous y montâmes. Certes, un mur n'est qu'un mur, mais celui qui pendant deux mille ans, et s'il faut en croire

(1) Ce mot signifie *au milieu du mur* ou *adjacente au mur*.

les Chinois, pendant plus long-temps encore, a arrêté les incursions des belliqueux Tartares, mérite bien qu'on y fasse attention. J'entendis là, citer le célèbre Samuel Johnson, qui prétend qu'il est honorable pour un homme de pouvoir dire que son grand-père a vu la grande muraille de la Chine.

Cet antique ouvrage éprouve maintenant les effets du temps. Il tombe en ruine en beaucoup d'endroits. Cependant il y en a quelques-uns où il se conserve entier; ce qu'on doit attribuer à l'excellente qualité des briques et de la chaux. Le milieu de la muraille, qui a environ dix pieds de large, est rempli de terre et de décombres. On y voit des tours à deux cens pas de distance les unes des autres, et absolument abandonnées. Ce qu'il y a de très-étonnant, c'est que la muraille passe sur le sommet des plus hautes montagnes. Dans l'endroit où nous y montâmes, nous en vîmes deux autres à quelque distance l'une de l'autre, mais dans la même direction que celle sur laquelle nous étions. Peut-être par-tout où l'on avoit le plus à redouter l'attaque des Tartares, la muraille étoit double et même triple. Parmi les raretés que nous nous proposions de recueillir

dans notre voyage, étoient des fragmens de cet antique rempart, car nous avions quelqu'espérance de les vendre fort cher à des curieux d'Europe. Le capitaine Parish, l'un des principaux officiers de la garde de l'ambassadeur, dessina avec beaucoup d'exactitude, la grande muraille chinoise sur les lieux mêmes.

Le pays que nous traversâmes dans les environs de Chou-pai-kou, est montueux et pittoresque. Nous y eûmes constamment la vue de quelque village. Les champs y sont bien cultivés : mais il y a très-peu d'eau. Nos journées de marche n'alloient jamais au-delà de trois milles d'Allemagne, et étoient réglées d'après la distance des palais où l'empereur a coutume de passer la nuit, quand il fait la même route. Nous arrivions toujours dans ces palais à midi, et nous passions le reste de la journée à nous promener dans les jardins, car il n'y a pas un seul palais qui n'en ait.

Nous eûmes un très-beau temps, en nous rendant de Péking à Zhé-Hol. Le ciel ne fut pas troublé par un seul nuage. Le chemin étoit médiocrement beau. Quand nos chevaux boitoient, faisoient un faux pas, ou

refusoient d'avancer, quand nos selles étoient sans étrier ou n'en avoient qu'un seul, ou bien quand les domestiques des mandarins s'étoient emparés des meilleurs chevaux et ne nous avoient laissé que des rosses éflanquées, c'étoit pour nous un sujet de plaisanterie, qui nous faisoit oublier tous les désagrémens de la route. Nous apprîmes alors qu'en Chine une marque d'attention de la part d'un voyageur étoit de fouetter le cheval d'un autre, sans en être prié ; chose que nous avions d'abord prise pour le contraire d'une politesse.

Il est sans doute inutile d'observer que par-tout où nous passions, nous attirions sur nous les regards des habitans. Cela étoit assez naturel : mais nos personnes et notre manière d'être vêtus n'étoient pas les seules causes de leur étonnement. Le bruit s'étoit répandu que, parmi les présens que nous apportions, il y avoit des choses très-extraordinaires. Un jour un mandarin tira à part notre interprète et lui demanda d'un air mystérieux, s'il n'étoit pas possible de lui faire voir, ainsi qu'à quelques-uns de ses amis venus exprès, les étonnantes raretés que nous devions présenter à l'empereur

L'interprète le pria de se mieux expliquer et de lui dire ce qu'il entendoit par ces raretés. — « Volontiers, reprit le mandarin.
» J'ai ouï assurer à Péking et ailleurs, que
» vous avez, entr'autres choses, une poule
» qui ne se nourrit que de charbon et en
» mange cinquante livres par jour; un nain
» d'un pied et demi de haut; un éléphant,
» qui n'est pas plus gros qu'un chat; un oreil-
» ler magique, qui procure à ceux qui y
» posent leur tête, la facilité de se trouver
» aussitôt par-tout où ils veulent être (1). »

Le mandarin étoit si persuadé de la vérité de ces rapports, qu'on eut assez de peine à le tirer d'erreur. Il parut accablé quand on lui dit qu'il nous étoit impossible de lui montrer des choses merveilleuses, puisque nous n'en avions point. Ce qu'on avoit débité à ce sujet étoit d'autant plus croyable pour le commun des Chinois, que les ambassadeurs des petits états voisins apportent toujours en présent à l'empereur, des oiseaux ou des quadrupèdes rares, et d'autres curiosités naturelles.

Il arriva assez singulièrement que, pen-

(1) On dit que ces choses avoient été mises dans les Gazettes chinoises.

dant plusieurs jours de suite, nous rencontrâmes des dromadaires chargés de charbon de bois; ce qui ne fit, peut-être, que confirmer l'opinion de beaucoup de personnes, qui avoient entendu parler de notre étonnante poule.

Ce qu'on voit de plus remarquable sur la route de Péking à Zhé-hol, est le chemin impérial, qui a 418 lys de long (1) et est entièrement réparé à neuf deux fois chaque année. Il suit le milieu de la grande route, a dix pieds de large, un pied de haut, et est fait avec un mélange de sable et de terre glaise, si bien humecté, si bien battu qu'il a la solidité du ciment. La propreté de ce chemin égale celle du parquet d'un de nos sallons de compagnie. On le balaye continuellement pour en ôter non-seulement les feuilles d'arbre, mais le moindre brin de poussière; et il y a des deux côtés et à deux cents pas les uns des autres, des réservoirs, où l'on porte souvent de loin et avec beaucoup de peine, l'eau qui sert à l'arroser.

Peut-être n'y a-t-il pas dans le monde entier un chemin plus joli que celui-là, au mo-

(1) Vingt-deux myriamètres, ou vingt-deux milles d'Allemagne, ou cent vingt-cinq milles anglais.

ment où on l'a préparé pour le passage de l'empereur. Nous trouvâmes par-tout des gens qui y travailloient. Il y a, de distance en distance, des gardes qui veillent jour et nuit pour écarter les téméraires qui voudroient y passer; car personne, sans exception, ne peut y mettre le pied avant que l'empereur s'en soit servi. Il est vrai qu'après, ce chemin est bientôt dégradé, parce qu'on doit toujours le refaire, soit lorsque l'empereur se rend en Tartarie, soit lorsqu'il retourne en Chine.

L'élévation et la roideur des montagnes sur lesquelles passe ce chemin ne sont point un obstacle à sa direction, et dans les endroits où il est traversé par des rivières, on construit des ponts neufs qu'on couvre bien de terre. Par-tout, où il y a assez d'espace, de chaque côté du chemin impérial, on en voit un autre, fait avec presqu'autant de soin, pour la nombreuse suite du monarque. Si les mortels pouvoient disposer de l'air et des rayons du soleil, comme ils disposent de la terre, je ne doute point que les Chinois ne voulussent attribuer à leur empereur le droit de respirer un air plus pur et d'être éclairé par les rayons d'un soleil plus doux, que ceux

ceux dont jouiroient les autres hommes.

La petite partie de la Tartarie, que nous traversâmes dans ce voyage, est trop rapprochée de la Chine, et a trop de rapports avec cet empire, pour que nous pussions remarquer une grande différence entre les deux peuples. Les mariages qui unissent des familles chinoises avec des familles tartares, le même gouvernement, la même langue, produisent naturellement les mêmes mœurs : mais, comme une nation ne perd jamais entièrement le caractère qui lui est propre, on apperçoit toujours quelques traits qui distinguent les Tartares des Chinois.

Les voyageurs représentent les premiers comme des hommes grossiers, durs et francs ; et certes, ils nous parurent tels. S'ils ont un corps moins délicat, des manières plus simples, et des maisons moins propres que les Chinois, on ne trouve chez eux, ni la trompeuse ambiguité, ni la cruauté lâche qu'on reproche aux autres. Ils sont plus pauvres que les Chinois : malgré cela, ils les regardent avec tout l'orgueil que leur inspire l'avantage de leur donner des souverains. Le moindre tartare n'obéit que difficilement à un mandarin chinois ; et j'ai

vu beaucoup d'exemples de la haine enracinée que ces peuples ont l'un pour l'autre. Chow-ta-zhin et Van-ta-zhin, qui, déjà revêtus de beaucoup d'autorité, acquirent encore une plus grande importance, lorsqu'ils furent chargés de la conduite de l'ambassade, eurent bien de la peine à nous procurer, en Tartarie, les provisions dont nous avions besoin ; et ils attribuoient à l'opiniâtreté et à l'orgueil des Tartares, tous les embarras qu'ils éprouvoient. Les coups de bâton, qu'ils distribuoient en abondance, ne leur servoient pas de beaucoup.

Nous vîmes, dans les montagnes de la Tartarie, des goîtres, pareils à ceux qu'on a dans quelques cantons des Alpes, et dans d'autres pays montueux.

Le septième jour de notre marche, nous atteignîmes Zhé-hol. Le matin, nous déjeûnâmes dans un temple ; ce qui nous étoit déjà arrivé plusieurs fois. Les bonzes ne croient point offenser leurs idoles, en faisant dresser, de chaque côté de leurs autels, des tables pour déjeûner. Aussi, est-il reconnu que les divinités chinoises ont beaucoup plus de savoir vivre que celles des autres nations. Il n'y a rien de plus ordi-

naire en Chine, que de voir dans un temple, la bonne compagnie fumer du tabac, boire du thé, ou prendre d'autres rafraîchissemens, tandis que de petits bâtons de bois odoriférant, brûlent sous le nez du dieu.

L'ambassadeur fit son entrée à Zhé-hol avec pompe. Il étoit en voiture avec le secrétaire d'ambassade; et ses gens, ses gardes, ses musiciens, et diverses personnes attachées à l'ambassade, les précédoient, les uns avec leur livrée, les autres avec leurs différens uniformes. Il descendit, en avant de la ville, dans un palais qu'on avoit préparé pour le recevoir.

Les maisons de plaisance des princes d'Europe, sont ordinairement entourées de brillans édifices, de magnifiques allées, de chef-d'œuvres des arts, et tout y annonce le goût : mais on se tromperoit bien, si l'on se formoit une pareille idée du lieu qu'habite l'été le grand Khan des Tartares. Zhé-hol ressemble moins à une ville qu'à un village. A l'exception de deux ou trois maisons de mandarins, on n'y trouve que de misérables huttes, des rues tortueuses, et beaucoup de mal-propreté. Aussi, tout cela fait un grand contraste avec le palais

impérial, ses superbes jardins, et les riches temples des Lamas, qui l'avoisinent. Le choix de cette paisible campagne est cependant très-heureux pour l'un des souverains qui savent le mieux s'occuper.

Zhé-hol est dans une fertile vallée, située par les quarante degrés cinquante-huit minutes de latitude nord. Des chaînes de montagnes entourent la vallée, et elles seroient sans doute couvertes de riches vignobles, d'utiles oliviers, d'autres arbres fruitiers, et de toute espèce de jardinage, si les paresseux Tartares vouloient imiter les laborieux Chinois.

Quelques intrigues de cour rendirent assez tristes les premiers momens que nous passâmes à Zhé-hol. Malgré toute sa prudence, le vieux et respectable souverain qui gouverne aujourd'hui la Chine, n'est pas moins trompé que les autres princes. Les annales chinoises ne font mention d'aucune ambassade semblable à la nôtre; et, dans le fait, toutes celles qui l'ont précédée étoient beaucoup moins importantes. L'empereur regardoit comme un événement honorable pour son règne, la réception d'une ambassade qui venoit de très-loin, et lui apportoit de ma-

gnifiques présens de la part d'un des plus puissans princes du monde. Il étoit impatient de la voir. On savoit qu'il en parloit tous les jours, et qu'il vouloit rendre à l'ambassadeur plus d'honneurs qu'aucun autre Européen ne pourroit se vanter d'en avoir reçu en Chine (1). Qu'y avoit-il de plus obligeant que l'ordre donné au premier ministre d'aller au-devant de l'ambassadeur ? mais le ministre n'y alla point.

Les ennemis de l'Angleterre cherchèrent à nuire à l'ambassade, et y réussirent d'autant mieux qu'ils étoient soutenus par le vice-roi de Canton, homme puissant, qui se trouvoit alors à la cour. Cet arrogant Song-tou (2) qui, lorsqu'il étoit dans son gouvernement, avoit coutume de traiter les Anglais avec le plus grand dédain, ne pouvoit voir sans envie qu'on préparât à l'ambassade un accueil très-honorable. Pour l'empêcher, il se servit de toute l'influence que lui donnoient et son rang et le titre de gendre de l'empereur. Il parvint si bien à prévenir le premier ministre, qu'on fit des difficultés, qui retardèrent la présentation

(1) Les mandarins l'avoient rapporté aux Anglais.

(2) Titre que les Chinois donnent à leurs vice-rois.

de l'ambassadeur. La coutume chinoise de se prosterner neuf fois devant l'empereur étoit trop humiliante pour s'accorder avec la dignité d'un ambassadeur britannique. Lord Macartney refusa de s'y soumettre; et grâce à sa fermeté, on décida que la cérémonie asiatique seroit remplacée par celle de la cour d'Angleterre, où l'on met seulement un genou à terre (1) quand on est présenté au souverain.

Pendant les difficultés qui précédèrent cet arrangement, il y eut une chose, dont je ne parlerois pas si tout ce qui sert à faire connoître le caractère d'un peuple ne méritoit pas qu'on en fît mention. Les mandarins, voyant avec un secret déplaisir que l'ambassadeur conservoit fièrement sa dignité dans toutes ses conférences, et exprimoit son opinion avec la franchise qui lui convenoit, essayèrent d'employer, non pas précisément avec lui, mais avec sa suite, un moyen qu'ils croyoient très-propre à intimider. Ils fournirent, pendant deux jours de suite, si peu d'alimens que plusieurs Anglais se plai-

(1) Ce sont les Anglais et non les étrangers qui plient le genou en présence du roi d'Angleterre. (*Note du Traducteur.*

gnirent de n'avoir pas assez à manger ; et dans le même temps, on leur ôta toute occasion d'acheter des provisions. Cependant, comme cette ridicule conduite des mandarins eut un effet opposé à celui qu'ils s'en étoient promis, et qu'ils craignirent que si elle étoit connue, elle ne leur fît perdre leur place, ils furent assez prudens pour l'attribuer à un mal-entendu, et pour renoncer au projet de nous rendre dociles, en nous affamant.

Le 14 septembre, c'est-à-dire, huit jours après son arrivée à Zhé-hol, l'ambassade fut présentée à l'empereur. Ce prince tient sa cour de très-grand matin; et comme les mœurs chinoises exigent que l'on arrive quelques heures avant lui dans le jardin où il donne ses audiences, la plupart des courtisans y passent la nuit sous des tentes. Nous nous levâmes de si bonne heure que nous fûmes rendus dans le jardin impérial avant que le jour commençât à poindre.

Ce jardin contient divers édifices, des lacs et des bosquets; malgré cela, il doit moins à l'art qu'à la nature. Du côté du nord, on y voit des montagnes, dont les formes sont très-variées. Il y en a, dont la pente est douce,

d'autres qui sont séparées par des précipices, quelques-unes sont groupées et se terminent par une pointe du haut de laquelle la vue s'étend sur toute la campagne des environs. Vers l'occident, le jardin est borné par des collines d'un accès très-facile.

Du côté du nord, on avoit dressé des tentes tartares, qui diffèrent de celles des autres nations, parce qu'elles sont entièrement rondes, ceintrées et n'ont pas besoin de piquets. Elles sont d'un clissage de bambou, artistement fait, et recouvert d'une étoffe grossière. Il y en avoit dans le jardin impérial une beaucoup plus haute et plus large que les autres. Elle étoit couverte de drap jaune, et ornée en dedans de tapis, de lanternes bien peintes et de guirlandes de papier. Sur le devant, étoit un tendelet, de chaque côté duquel on voyoit des coussins et des tables très-basses, chargées de beaucoup de rafraîchissemens. Dans le fond étoit le trône de l'empereur. Les Chinois appellent cette seule tente : *Moung-kou-beu*, mot tartare dont notre interprète ne put point m'apprendre la vraie signification.

L'ambassadeur et sa suite attendirent sous une petite tente l'arrivée de l'empereur ; et

nous y fûmes visités par un grand nombre de courtisans, qui, pour la plupart, étoient Tartares. Grossiers comme tous les hommes de leur nation, ils nous touchoient et nous montroient du doigt, avec aussi peu d'égard que si nous avions été de ces figures de cire, qu'on fait voir pour de l'argent. Les Chinois ont beaucoup plus de politesse.

Comme l'anniversaire de la naissance de l'empereur approchoit, la cour étoit extrêmement brillante. Tous les princes tartares, tributaires du souverain de la Chine, plusieurs vice-rois chinois, les gouverneurs de divers cantons ou de grandes villes, et cinq ou six cents mandarins de toute espèce (1), étoient rassemblés à Zhé-hol. Leurs gens,

(1) Indépendamment du bouton et des plumes de paon que les mandarins portent à leur bonnet, suivant leurs différens grades, il y a à la cour de la Chine deux autres marques d'une plus haute dignité. Les robes de cérémonie des mandarins ont sur le devant et sur le derrière un carré de riche broderie. Mais les princes, les vice-rois et les colaos, c'est-à-dire, les ministres, portent cette broderie ronde, non-seulement sur la poitrine et sur le dos, mais sur chaque épaule. En outre, plusieurs ont un vêtement jaune, couleur qui distingue les premiers de l'état, et qu'ils ne peuvent même porter que par une permission particulière de l'empereur.

ainsi que les soldats, les musiciens et les bateleurs étoient aussi très - nombreux.

On nous montra des ambassadeurs au visage noirâtre, qui, comme nous, devoient être présentés ce jour-là. Ils portoient de longues robes de velours rouge, galonnées en or, et des turbans; ils étoient pieds nus, et mâchoient de l'arèque. Les Chinois sont de si mauvais géographes, qu'il leur fut impossible de nous désigner le pays de ces ambassadeurs, autrement que par le nom qu'on lui donne en Chine. C'étoit probablement le Pégu.

Demi-heure avant le jour, un homme à cheval arriva d'un air empressé, et aussitôt la foule se mit en rang, ce qui annonçoit l'approche de l'empereur. Tout garda dès-lors autour de nous le plus profond silence; mais on entendoit une musique éloignée et le bruit du loo, et l'on voyoit sur le visage de tous les Chinois l'impression qu'occasionne l'attente de quelque chose d'extraordinaire. Quelqu'idée qu'un européen se fasse de la pompe d'un prince asiatique, il ne peut pas imaginer l'effet qu'elle a sur les sens et sur l'ame des fanatiques Orientaux.

Bientôt arrivèrent les principaux ministres, vêtus de jaune, et montés sur des chevaux

blancs. Ils descendirent à quelque distance de la tente impériale, et se mirent en rang. Le cortége parut ensuite, précédé de la musique et d'un détachement des gardes, et alors on vit l'empereur sur une chaise découverte, très-dorée, et portée par seize hommes. Les ministres et quelques-uns des principaux mandarins se mirent à sa suite.

Tandis que le cortége passoit devant nous, tous les spectateurs orientaux se tinrent prosternés, et frappèrent la terre de leur front. A son approche, l'ambassade anglaise avoit mis un genou à terre; mais l'empereur nous fit aussitôt relever, et s'étant arrêté un moment, il parla à l'ambassadeur avec beaucoup d'affabilité. Un air de bienveillance étoit repandu sur le visage du vieux monarque. Il parloit lentement, et avec une douceur attrayante. Ses yeux, dont quatre-vingt-trois ans n'avoient pas encore éteint tout le feu, annonçoient le calme de son ame, et ses traits montroient encore qu'il avoit été dans sa jeunesse un très-bel homme. Mince, d'une belle taille, il avoit dans tous ses mouvemens de la grâce et de la dignité. Si l'on n'avoit pas su son âge, on l'auroit pris pour un homme de cinquante

ans. Il étoit vêtu avec la plus grande simplicité (1).

Après avoir parlé à lord Macartney, l'empereur se tourna vers les ambassadeurs noirs, avec lesquels il s'entretint un moment. Ensuite il entra dans sa tente et se plaça sur son trône. Lord Macartney, le secrétaire d'ambassade, le jeune Staunton son fils, et l'interprète s'avancèrent du côté gauche du trône, ce qui, nous dit-on, est un grand honneur, et n'avoit point encore eu d'exemple. Le reste de l'ambassade anglaise se tint à une certaine distance, parmi les courtisans.

Cependant le soleil se leva et éclaira tout le jardin. Le temps étoit extrêmement beau. Le calme du matin n'étoit interrompu que par une hymne solemnelle, dont la musique très-douce s'accordoit avec les sons argentins d'une cymbale. Bientôt suivit la cérémonie des neuf prosternemens, qui sont d'usage en présence de l'empereur. Les courtisans se mirent le visage contre terre. Les Anglais ne firent que plier le genou.

Lord Macartney s'étant approché du trône,

(1) Sir George Staunton dit aussi qu'il n'avoit d'autre ornement qu'une très-grosse perle qu'il portoit sur son bonnet. (*Note du Traducteur.*)

présenta à l'empereur la lettre du monarque britannique, renfermée dans une superbe boite d'or, carrée, enrichie de diamans, et sur laquelle étoient les armes d'Angleterre en émail.

Après cette cérémonie, chacun se plaça pour déjeûner. Ceux qui ne sont point accoutumés de s'asseoir les jambes croisées, se trouvent très-embarrassés dans ces sortes d'occasions. On met à terre des coussins, sur lesquels les Chinois s'assoient et mangent très-commodément, comme tous les autres Orientaux, tandis qu'un européen, gêné par ses vêtemens étroits, ne sait comment placer ses pieds, se fatigue et fait une très-ridicule figure.

Divers mandarins s'avancèrent lentement à la suite les uns des autres, pour servir du thé à l'empereur. Le premier portoit une théïère d'or, le second une tasse, le troisième un autre vase. Chacun d'eux tenoit ce qu'il portoit avec ses deux mains élevées au-dessus de sa tête, et s'approchoit du trône avec autant de respect que s'il eût été occupé par une divinité. L'empereur envoyoit aux convives, comme une marque de sa faveur particulière, tantôt du vin,

tantôt quelque mets de sa table. Il fit servir du thé versé de ses propres mains, à lord Macartney et aux autres Anglais, placés à la gauche du trône, côté qui, comme nous l'avons déjà observé, est en Orient le plus honorable. Chacune de ces marques d'attention, si flatteuses aux yeux des mandarins, exigeoit des inclinations de tête, qui, à force d'être répétées, devinrent très-fatigantes.

Pendant ce temps-là, l'empereur s'entretenoit avec l'ambassadeur. Il lui demanda des nouvelles de la santé du roi d'Angleterre, et lui remit pour ce monarque un sceptre d'agathe blanche. Il en fit aussi présent de deux autres d'un moindre prix, l'un à l'ambassadeur, l'autre à sir George Staunton, et il leur donna en outre à chacun une bourse de soie jaune, qu'il avoit à côté de lui; car les Chinois ont coutume d'en porter de pareilles à leur ceinture.

Ce prince témoigna beaucoup de bonté au jeune Staunton, dont les connoissances dans la langue chinoise parurent lui faire très-grand plaisir.

Après le déjeûné on fit venir devant la tente impériale, des lutteurs, des sauteurs,

des danseurs, dont quelques-uns étoient très-amusans. Mais comme un des jours suivans, nous les vîmes beaucoup mieux que cette première fois, je n'en dirai rien à présent.

Quand les jeux furent finis, l'empereur se retira. A quelque distance de sa tente, on avoit placé les présens destinés au roi d'Angleterre et à l'ambassade ; ils furent offerts par le premier ministre. Ces présens consistoient en étoffes de soie et de coton, en thé, en lanternes, en porcelaine, en sucre, en bourses de soie et en éventails. On ne peut se défendre de quelque surprise quand on voit payer avec des lanternes deux précieux instrumens de mathématiques, et avec des bourses de soie et des éventails, des armes d'un travail admirable et les plus beaux ouvrages des manufactures anglaises. Mais on doit songer que la Chine ne produit rien de meilleur que ce que donna l'empereur, et qu'en outre les dépenses qu'occasionnèrent à ce monarque cinq mois de séjour d'une ambassade composée de cent personnes égalent au moins le prix des présens des Anglais.

Pendant que nous fûmes à Zhé-hol, il

ne se passa pas un seul des jours qui suivirent celui de notre présentation, sans que nous allassions à la cour, et sans que, conformément à l'usage du pays, nous reçussions quelques présens. La bienveillance de l'empereur ne se démentit jamais. Il chargea ses ministres de conduire les Anglais partout.

Parmi ces ministres, le premier étoit Hoa. On l'appelle tantôt Hoa-tschoung-tschan (1), c'est-à-dire, Hoa de la moyenne cour, tantôt le grand Kolao, parce qu'il est un des six ministres qui portent ce titre. C'est un homme d'un âge mûr, très-bien fait, et d'une politessse noble et prévenante. Des incommodités, qui l'empêchent de marcher librement, et peut-être aussi des chagrins secrets, lui ont donné un air de tristesse qui le rend plus intéressant. Son front ouvert, ses yeux perçans, et un jeu de physionomie très-expressif, qui accompagne ses paroles, décèlent l'homme d'esprit et de caractère. Il étoit l'ennemi secret des Anglais. Ses incommodités, ne lui permettant point de conduire par-tout l'ambassa-

(1) C'est le même que sir George Staunton nomme *Ho-choung-taung*.

deur

deur, il en laissa le soin à un autre ministre, nommé Soung-ta-zhin, qui nous accompagna aussi, par la suite, de Péking à Han-chou-fou.

Il y a, dans les vastes jardins de Zhé-hol, divers palais, qui méritent d'être vus. Les uns n'ont qu'un rez-de-chaussée; les autres ont un étage, et presque tous sont entourés d'eau, et ombragés par de grands arbres. D'ailleurs, ils n'offrent aucune variété dans l'architecture, et semblent être tous bâtis sur le même plan. Les appartemens en sont vastes, élevés, les fenêtres garnies de papier, au lieu de vitres, et le carrelage est couvert de tapis. L'un de leurs principaux ornemens, est une assez grande quantité de pendules organisées, faites en Angleterre, et sorties, pour la plupart, des mains du fameux horloger Cox. Les tableaux, dont les murs des appartemens sont souvent couverts, représentent les victoires de l'empereur, ses parties de chasse, et les cérémonies de la cour. Les connoisseurs trouvent que ces tableaux sont faits avec un extrême soin, et que le coloris en est très-brillant, mais qu'ils manquent d'ame et d'invention.

La patience des artistes chinois se montre

encore davantage, soit dans les ouvrages de bois, sculptés ou ciselés, qui sont appendus, en grand nombre, dans les palais de Zhé-hol, soit dans les pierres sculptées, qu'on y voit. On y remarque sur-tout une agathe noire et blanche, enchâssée dans du bois, et posée sur un piédestal en pierre (1). Une main industrieuse lui a donné la forme d'un rocher, sur lequel croissent des arbres, et on y a gravé, de chaque côté, des vers chinois, composés par l'empereur. Il seroit sans doute injuste de rappeler ici la supériorité des arts européens.

Dans chaque appartement des palais de Zhé-hol, est un grand fauteuil de bois brun, artistement travaillé, garni d'un riche drap d'or, et sur lequel on voit un sceptre d'agathe, sculpté en forme de fleur. Suivant ce que les ministres nous dirent, ces sceptres sont les emblêmes de la prospérité et du bonheur de l'empire.

Les siéges, dont je viens de parler, sont les seuls qu'on trouve dans les appartemens impériaux. Les grands de l'état n'ont pas, plus que les autres, le droit de se mettre sur une chaise, en présence du souverain.

(1) Elle a 3 pieds de long, 19 pouces de large, et 2 pieds de haut. Voyez la planche intitulée : *Agathe sculptée*.

Le respect pour lui va même si loin, qu'en son absence on n'ose point s'asseoir dans certains appartemens de ses palais. Voilà, du moins, ce qui fut dit à quelques-uns des Anglais, qui, fatigués de leur course dans les vastes jardins de Zhé-hol, voulurent un peu se reposer.

Nous vîmes, dans tous les appartemens, des tables, sur lesquelles étoient des livres, de l'encre de la Chine, des pierres noires pour la broyer, des pinceaux et du papier. Il y avoit aussi de grands et de petits miroirs, et quelques carreaux de vitres, placés dans les cloisons; mais jamais aux fenêtres extérieures.

Dans ces palais, tout, à une seule exception près, sembloit assorti à la dignité du maître. Quelque corrompues que soient les mœurs européennes, il y a des vices, dont rougit, parmi nous, l'homme le plus dissolu : mais il n'en est pas de même en Chine. Dans l'un des appartemens de Zhé-hol, on voit deux figures de jeunes garçons, parfaitement bien sculptées en marbre blanc, les pieds et les mains liés, et dans une attitude, qui prouve que le goût des Grecs n'excite point parmi les Chinois l'horreur qu'il doit inspirer. Un vieil eunuque nous fit rema-

quer ces statues avec un rire dévergondé. Il est difficile de dire si l'empereur va rarement dans cet appartement, comme le pensent quelques-uns de nous, ou bien, s'il ne désapprouve pas le groupe indécent qui s'y trouve. Quoi qu'il en soit, ce prince est très-dévot. Il a à Zhé-Hol, non-seulement divers temples de Fo, mais des autels dédiés à ce dieu dans deux ou trois palais du parc.

Un de ces palais un peu caché, mais pourtant agréablement situé, se distingue des autres. Les appartemens y sont moins grands, ornés de tableaux, de sculptures, de choses rares; il y a divers endroits pour se reposer; chaque appartement a son escalier avec une entrée particulière et des fenêtres garnies de jalousies. Tout nous annonçoit que ce lieu étoit destiné à servir de serrail, et on ne fit aucune difficulté de nous le dire : mais nous n'osâmes point demander si les femmes l'avoient abandonné pour jamais, ou seulement pour nous laisser le temps de le voir; car c'eût été montrer trop de curiosité.

Un jour, que l'ambassadeur et sa suite déjeûnoient dans les jardins du palais, on fit jouer des marionettes très-bien faites. Les

eunuques contrefont très-bien leur voix ; et l'on ne peut nier que l'arlequin chinois ne vaille l'arlequin allemand, qui, tous deux, ne sont surpassés que par le polichinelle (1) anglais. Certes, on est un peu étourdi quand on sort d'un spectacle chinois, quel qu'il soit ; car, pendant la représentation, un bassin de cuivre (2), qu'on bat avec un maillet, des claquets et divers autres instrumens, font un tintamarre insupportable.

Le 17 septembre, anniversaire de la naissance de l'empereur (3), l'ambassadeur et sa suite se rendirent à la cour. Cette fois, on se rassembla dans un des palais impériaux. Les cérémonies, que nous avons déja décrites, furent répétées, et commencèrent par une autre, que nous n'avions point encore vue. Au milieu de la cour, où l'on se tenoit, étoit un assez grand espace couvert d'un tapis d'écarlate ; et à chacun des quatre coins de ce tapis, on voyoit un homme debout, avec un grand fouet à ses pieds. Aussitôt que l'empereur se fut placé sur son trône,

(1) Les Anglais l'appellent *punch*.

(2) Le loo.

(3) Il avoit 83 ans.

les quatre hommes prirent leur fouet, firent plusieurs pirouettes en même-temps, balancèrent leur fouet et le firent claquer en frappant la terre avec force. Cela fut répété neuf fois, mais avec des intervalles. Après avoir frappé trois coups, les hommes posoient leur fouet, et au bout de quelques minutes, ils le reprenoient.

Peut-être quelqu'un a-t-il appris ce que signifie cette singulière cérémonie : quant à moi, j'avoue que j'ai fait, à cet égard, beaucoup de questions sans pouvoir obtenir une réponse satisfaisante. On doit croire que cet usage tire son origine de l'antiquité la plus reculée dont les annales chinoises et tartares fassent mention, et que très-peu de personnes sont en état de l'expliquer. Peut-être a-t-il rapport aux honneurs divins, qu'on rend à l'empereur; et ce qui le fait soupçonner, c'est que les coups de fouet se répètent neuf fois, ainsi que les prosternemens par lesquels on a coutume de rendre hommage à ce prince. Le nombre neuf est sacré, non-seulement en Chine, mais dans d'autres pays où les despotes ont dépouillé l'humanité de ses droits (1).

(1) Dans la lettre que le prince africain Dahomet

L'empereur n'eut, ce jour-là, aucun amusement public. Il resta la plus grande partie de la journée dans le temple de Fo; journée que les prêtres célébrèrent, ainsi que la veille et le lendemain, par des jeûnes et des cantiques.

Le jour qui suivit celui de l'anniversaire, on tira un feu d'artifice dans le parc de Zhé-hol, où l'ambassade et tous les étrangers furent invités. Les Chinois ont la réputation d'être de grands artificiers; ce qui nous faisoit espérer de voir de très belles choses : mais notre attente fut trompée. Le

adressa au roi d'Angleterre George premier, et que M. Henniker lut au parlement en 1789, on trouve le passage suivant : — « Je sais que tu es le plus grand » d'entre les rois blancs, et je me considère moi-même » comme le plus grand des noirs, c'est-à-dire, comme » un empereur; car j'ai sous moi beaucoup de rois qui » ne paroissent pas en ma présence, sans se prosterner, ni n'osent point me parler, sans avoir touché » neuf fois la poussière avec leur bouche; et s'ils veulent obtenir de moi quelques dignités ou quelques » grâces, il faut qu'ils essuient la plante de mes pieds » avec les cheveux de leur tête, » etc. *Tiré du Magasin Européen du mois de juin* 1789. Le savant Pallas remarque dans son voyage que les Mongouls regardent le nombre neuf comme sacré.

grand bruit qui caractérise les plaisirs qu'on goûte dans ce pays-là, ne fut point oublié au feu d'artifice. Les pétards étoient plus forts et plus nombreux qu'ils ne sont ordinairement en Europe. D'ailleurs, cet art qui, dans nos climats, enchante nos yeux, est encore dans son enfance parmi les Chinois. Voici pourtant ce qui mérite d'être cité.

Une grande caisse, avec plusieurs compartimens et un fond de papier, fut élevée entre deux colonnes. On y mit le feu pardessous, et il en sortit plusieurs rangées de lanternes, qui s'allumèrent au même instant, et restèrent suspendues au haut de la caisse. Les divers compartimens de la caisse brûlèrent, les uns après les autres, et il en sortit, comme du premier, des lanternes allumées, jusqu'à ce qu'enfin leur nombre s'éleva à cinq ou six cents. Il y eut plusieurs autres caisses pareilles.

Au reste, il ne faut point oublier qu'on tira ce feu d'artifice en plein jour; ce qui lui fit perdre presque tout son eet. On auroit choisi, sans doute, un moment plus favorable, si l'empereur ne s'étoit pas couché

régulièrement à six heures, et avoit voulu s'exposer à l'air du soir.

Tandis que le feu d'artifice étoit tiré à une certaine distance des spectateurs, deux cents danseurs, vêtus d'habillemens couleur d'olive, et portant des lanternes dans leurs mains, exécutèrent un ballet devant la tente impériale. Les gestes multipliés et le chant dont ils accompagnèrent leur danse, étoient bien plus agréables à voir et à entendre que le feu d'artifice.

A ces amusemens en succédèrent d'autres. D'abord parurent des lutteurs, qui entièrement, mais légérement vêtus, ne combattoient jamais que deux à la fois, couroient l'un contre l'autre, des deux extrémités du cirque, et luttoient quelquefois cinq minutes de suite avant que la victoire fût décidée. C'étoit toujours par un croc en jambe que le plus adroit renversoit l'autre. Dès lors le combat cessoit, et le vainqueur se prosternoit devant le trône de l'empereur.

Après les lutteurs, s'avancèrent des danseurs de différentes nations de l'Asie. Les uns portoient des armes; les autres n'en avoient point. Chaque nation avoit des instrumens de musique qui lui étoient propres,

et s'accompagnoient en chantant à la manière des plus anciens peuples. Les diverses armes et les divers instrumens qui parurent alors, méritoient bien notre attention ; mais les circonstances ne nous permirent pas de les observer d'assez près. Les danseurs n'avoient ni légéreté, ni grâce. Ils portoient presque tous de grandes bottes, et étoient vêtus d'une manière incommode : malgré cela, on les voyoit avec plaisir.

La danse a toujours quelque chose d'analogue au caractère d'un peuple, et est l'expression la plus naturelle de la joie et de l'amour. Aussi, soit parce que son charme agit immédiatement sur nos sens, soit parce qu'elle nous rappelle des impressions effacées, elle nous intéresse. La danse des Tartares ressemble beaucoup à celle des Russes et des Polonais.

L'un des Tartares que nous vîmes danser à Zhé-hol, étoit décoré du bouton bleu, faveur qui prouvoit plus la partialité de l'empereur pour sa nation, que la supériorité du danseur (1).

(1) Le tribunal des censeurs ne manqua pas de faire des représentations à Tchien-long, sur ce qu'il donnoit le mandarinat à un danseur ; et ce prince publia un

Nous vîmes bientôt que, pour l'agilité et la souplesse de leurs membres, les Chinois ne le cèdent à nulle autre nation. Je vais en citer un exemple qui nous parut assez amusant. Un homme se coucha par terre, et éleva ses jambes de manière qu'il formoit une L. Alors on posa sur la plante de ses pieds un vase de pierre, très-pesant, et ayant à-peu-près la forme d'une bouteille, de deux pieds et demi de haut, et de dix-huit pouces de diamètre : il le fit tourner avec une extrême rapidité. Mais nous fûmes bien plus étonnés quand nous vîmes placer sur le vase un enfant qui en fit le théâtre de ses jeux. Il mit son corps et ses petits membres dans des postures les plus extraordinaires. Il se glissa ensuite la tête la première dans le vase, et en se pliant d'une effrayante manière, il en sortit. S'il eût fait le moindre faux mouvement, la chûte du vase l'eût écrasé ainsi que l'homme qui le soutenoit.

Les Chinois ne sont pas moins exercés

Chang-yu pour justifier sa conduite. — Il y a environ onze cents ans que Tang-kao-tsou, fondateur de la dynastie des Tang, accorda la même faveur à un danseur tartare : l'histoire le lui a reproché comme une grande faute. (*Note du Traducteur.*)

que nos sauteurs à faire des pirouettes et des sauts périlleux; et ils connoissent si bien les loix de l'équilibre, qu'il n'est peut-être en cela aucun européen qui les égale. Des pots-à-feu, ou de gros pétards, qu'on tira pendant une demi-heure, et qui firent grand bruit sans avoir rien de neuf pour les yeux, terminèrent les amusemens de cette journée. L'empereur se retira un peu avant le coucher du soleil; et tous les autres spectateurs se hâtèrent de se dérober au froid, qui, dans le pays et dans la saison où nous étions, succède rapidement le soir, à l'accablante chaleur du jour. Ce changement subit occasionna des maladies dangereuses, et coûta même la vie à quelques-uns de nos gens.

Le lendemain, on donna, en présence de l'empereur, un spectacle auquel l'ambassade assista. C'étoit dans une salle de comédie, bâtie sur une plate-forme assez haute, au milieu d'une cour carrée, et entourée de jolis édifices. Il y avoit trois théâtres, l'un au-dessus de l'autre, et l'empereur étoit placé en face de ces théâtres, qui n'avoient aucune décoration sur les côtés, mais dont le mur du fond étoit orné de fleurs et de dorures, et percé de deux portes. On re-

présenta la cour et les attributs du dieu de la mer, et des combats qui ne manquoient point de variété, et devoient faire grand plaisir à ceux des spectateurs pour lesquels un meilleur spectacle étoit étranger. Les acteurs qui représentoient d'anciens héros, des guerriers célèbres, ou des rois, s'étoient barbouillé le visage de noir et de blanc, portoient une longue barbe, avoient une double aile à chaque épaule, tenoient dans leurs mains une grande lance, et crioient au lieu de parler.

Le cortége du dieu des mers étoit composé d'une foule de monstres marins. Comme ils ne pouvoient point nager sur le théâtre, on leur avoit prêté deux ou quatre pieds d'homme, avec lesquels ils s'avancèrent à la suite les uns des autres, et avec beaucoup d'ordre. Quand on songe combien les Chinois font de bruit dans leurs spectacles, avec leurs loos, leurs claquets et leurs autres prétendus instrumens de musique, on voit qu'il ne faut pas peu de patience pour y assister trois heures de suite.

L'empereur causant ce jour là avec lord Macartney, lui dit : — « Vous ne devez » pas croire que j'aie coutume de perdre

» mon temps au spectacle. Un empereur » a trop d'affaires pour cela. Mais certains » jours de fête, comme l'anniversaire de » ma naissance, je goûte, à l'exemple de » mes prédécesseurs, quelques amusemens » extraordinaires. »

Les Anglais n'avoient plus rien à voir à Zhé-hol que les couvens des lamas et les six ou sept temples de Fo qui y sont. Le colao Soung-ta-zhin se chargea de les y conduire. On a prodigué dans ces temples les dorures, et l'or et l'argent massif, ainsi que les figures colossales et bizarres de dieux, de déesses et d'animaux. On y voit, par exemple, des éléphans et des serpens, devant lesquels on fait fumer l'encens, et on expose des offrandes de viande et de fruits.

Un homme, peu instruit en architecture, ne peut rien dire de celle des temples de Zhé-hol, sinon qu'elle surpasse tout ce que le pays offre dans le même genre. Mais la seule vue de ces édifices montre qu'ils ne peuvent être comparés, ni pour l'élégance du style, ni pour le goût de l'exécution, aux chef-d'œuvres de l'Italie.

Un des temples étoit rempli de statues

de lamas, distingués par leur sainteté. Ces statues étoient en bois doré. Il eût été sans doute très-amusant d'apprendre l'histoire des fanatiques qu'elles représentoient : mais malheureusement notre interprète ne voulut ni faire des questions à cet égard, ni nous répéter ce qu'il en entendoit dire. Missionnaire catholique, il regardoit comme indigne de lui, et peut-être même comme un péché, de nous expliquer ce qui concernoit l'idolâtrie chinoise (1).

Nous trouvâmes dans deux temples un très-grand nombre de prêtres, assis sur le pavé, et chantant des cantiques tartares pour demander à Dieu le bonheur de l'empereur. La basse de leurs voix mugissantes, et les demi-tons par lesquels ils finissoient chaque couplet, rappeloient les braîmens d'un certain animal. Quelques-uns avoient à côté d'eux du riz sec et de l'eau, ce qui mon-

(1) Le savant missionnaire Amiot n'a point eu les les mêmes scrupules. Il a donné beaucoup de détails sur des bonzes tao-tsée, et dessiné un grand nombre de leurs postures; car la sainteté d'un bonze consiste à se tenir continuellement, soit les jambes en croix, soit sur un seul pied, soit la tête penchée, soit les bras élevés, ou dans quelqu'autre attitude gênante, et on appelle cela le *cong-tou*. (*Note du Traducteur.*)

troit que pendant ce temps-là, leur diète étoit très-rigoureuse.

Le plus remarquable des temples que nous visitâmes, est le Pou-ta-la, ou temple au toit d'or (1). Il est desservi par plus de huit cents prêtres. La colline sur laquelle il est situé, domine la vallée de Zhé-hol, mais il ne paroît point à quelque distance, parce qu'il se trouve au milieu d'une cour, formant un carré long de 75 toises sur 65, et borné par divers bâtimens où logent les lamas. Cette cour est élevée et carrelée de grands carreaux de pierre, et on y monte par deux grands escaliers. Le temple est carré, et a environ cent pieds de haut. Le dehors est peint de couleurs si brillantes, et chargé de tant de dorures que l'œil ne peut s'y reposer. Il en est de même de l'intérieur. Les idoles sont très-richement vêtues, et les murailles couvertes d'or. On voit sur un autel deux pagodes (2) en or, enrichies de pierreries et

(1) Dans la *Description de l'Inde de Tieffenthaler, tome 1er.*, page 417, on voit que le château où réside le grand Lama, s'appell *Patala*, ou *Parara*, ou *Poutala*; et on y voit mêm n dessin de cet édifice.

(2) On sait que ce on appelle des *pagodes*, sont des espèces de tours.

d'un



d'un travail très-délicat. Probablement elles faisoient autrefois partie des ouvrages que Cox fut chargé de fournir pour la Chine.

Nous observâmes dans le Pou-ta-la, ainsi que dans les deux autres temples dont nous avons parlé, un grand nombre de lamas assis à terre, et chantant des hymnes tartares. Les bâtimens extérieurs sont couverts en terrasse, ornée d'une double balustrade, d'où l'on peut voir le toit d'or du temple. Les lames qui couvrent ce toit ont les proportions des grandes tuiles : il y en a environ deux ou trois mille, et si on en croit les mandarins, elles sont d'or massif ; j'entendis moi-même Soung-ta-zhin le dire à notre interprète. Les prodigieuses richesses de l'empereur, et le goût chinois sont également à l'appui de cette assertion. Malgré cela, nous pensâmes tous, et peut-être avec raison, que le toit n'étoit formé que de tuiles, revêtues de fortes lames d'or.

La vue dont on jouit de dessus les bâtimens du Pou-ta-la, n'est ni si variée ni si étendue que celle des jardins, mais elle nous parut plus agréable.

Peut-être est-ce ici le moment d'observer l'extrême ressemblance qui se trouve entre

les bonzes ou les lamas et les prêtres d'une (1) des principales communions chrétiennes. Ils ont la tête rasée, et portent des bonnets noirs carrés, comme les moines d'Europe. Leurs robes sont amples et ont aussi la forme de celles des moines. Ils habitent des cloîtres, et font vœux de chasteté, de silence et d'obéissance.

On voit dans le Pou-ta-la plusieurs figures représentant une femme qui tient un enfant dans ses bras, et certes, cette déesse des bonzes, ressemble beaucoup à la Vierge-Marie des chrétiens. Quand les bonzes dévots meurent, on place leurs portraits dans les temples, et quelque nom qu'on donne à cet usage, ce n'en est pas moins une canonisation. Tous ces rapports et beaucoup d'autres ont fait croire à quelques personnes de l'ambassade que les deux religions avoient une commune origine; mais on combat cette opinion, en disant que ni l'histoire sacrée, ni l'histoire profane qui parle de la religion chrétienne, ne font aucune mention de la Chine. Il est pourtant probable que depuis plus de dix siècles, les chrétiens ont connu ce pays, sans qu'on puisse expliquer

(1) La religion catholique.

comment, et qu'enfin on ne peut rien conclure de certain, d'après quelques ressemblances, parce que souvent des causes différentes produisent les mêmes effets. Je rapporte ces assertions avec impartialité; mais quoiqu'on puisse croire à cet égard, il paroît très-vraisemblable à ceux qui voyagent en Chine, qu'il y a eu entre cet empire et l'Europe, des relations plus anciennes que ne le rapporte l'histoire, et si cela est un jour démontré, il faudra effacer du nombre des inventions dont s'honorent les Allemands, celle de la poudre à canon.

CHAPITRE III.

VOYAGE DE ZHÉ-HOL A PÉKING, ET DE PÉKING A CANTON.

LE 21 septembre (1), l'ambassade anglaise quitta Zhé-hol, et reprit le chemin de Péking. L'un de ceux de nos gens qui étoient attaqués de la dyssenterie, mourut le second jour que nous fûmes en route. Les deux mandarins qui nous avoient accueillis à notre entrée en Chine, et continuoient de nous accompagner, furent très-affligés de cet accident. Ils craignoient qu'il ne fût connu et ne leur occasionnât une éclatante disgrace. Il faut savoir qu'en Chine, on ne permet à personne de mourir dans les palais impériaux, parce qu'on veut que rien ne puisse rappeler à l'empereur qu'il est homme. Ainsi on traita, pendant quelques heures, l'anglais mort, comme s'il étoit encore vivant. On le transporta dans un des bâtimens extérieurs du palais, où un médecin le visita, et lui fit donner une garde, des alimens et

(1) 1793.

d'autres choses dont les malades ont besoin. Le lendemain, on le mit dans une chaise à porteur pour continuer la route, et peu après on déclara qu'il étoit mort sur le chemin.

Un autre malade, qui craignoit d'avoir le même sort, et manquoit de confiance en notre médecin, demanda un médecin chinois. Ce dernier lui tâta le pouls pendant plus de dix minutes, tantôt au bras gauche, tantôt au bras droit, et avec l'air d'un homme qui réfléchissoit profondément. Ensuite, il adressa quelques questions au malade, fit un long discours sur le froid et le chaud, qui est dans le corps humain, discours auquel personne ne put rien comprendre et qui ressembloit au galimatias d'un vendeur d'orviétan. — « La racine que je vais envoyer au malade, dit-il, rétablira la chaleur de son corps, et à l'instant il sera guéri ». — Cependant, cette merveilleuse racine ne fit qu'empirer le mal ; et l'anglais ne guérit que par les secours de la médecine, plus lente, plus sûre et moins jactancieuse, de ses compatriotes.

Ce n'est pourtant point d'après ce seul exemple, qu'on doit juger de tous les mé-

decins chinois. Les missionnaires, et surtout l'estimable Amiot (1), en citent plusieurs non moins modestes qu'habiles. Je n'ai point l'orgueil de révoquer en doute leur assertion. J'observerai seulement que c'est à tort que beaucoup de gens ont cru, d'après les mémoires de ces missionnaires, que la médecine européenne étoit très-inférieure à celle des Chinois. Si une pareille erreur avoit besoin d'être réfutée, il suffiroit d'observer que les Chinois eux-mêmes, sont persuadés du contraire. Non-seulement les deux habiles médecins de l'ambassade anglaise furent souvent consultés pendant leur séjour en Chine, et y guérirent aisément des maladies contre lesquelles les docteurs du pays ne pouvoient trouver aucun remède, mais un empirique européen, qui étoit à la tête des missionnaires, à Péking, avoit, par rapport à ses connoissances prétendues dans l'art de la médecine, acquis une grande influence sur le premier ministre.

Après cinq jours de marche, nous fûmes

(1) Ce modeste et savant homme, auquel nous devons tant de renseignemens sur la Chine, mourut dans le temps que l'ambassade anglaise étoit à Péking. (*Note du Traducteur.*)

de retour (1) à Péking. L'empereur ne tarda pas à quitter la Tartarie, et se rendit à Yuen-min-yuen, où lord Macartney alla lui offrir le reste des présens du roi d'Angleterre. J'ignore les détails de cette audience et tout ce qui se passa pendant les quinze jours qui la suivirent, parce que, cruellement attaqué de la dyssenterie, je ne pus quitter ma chambre. A peine commençois-je à me rétablir, que l'ambassade se préparoit à son départ.

Les Chinois ont toujours montré une grande défiance à l'égard des étrangers. Ils ne permettent jamais à une ambassade de séjourner plus de quelques mois chez eux, ainsi que le prouvent les relations de toutes celles qui ont précédé la nôtre. Mais ce ne fut pas le seul motif qui fit accélérer le départ des Anglais. Dans presque tous les pays,. les voyages par terre, sont plus incommodes que les voyages par eau, et cela est ainsi, sur-tout en Chine. L'ambassadeur voulut, en conséquence, profiter des rivières et des canaux, qui vont de Péking à Chusan, où il comptoit se rembarquer à bord du *Lion*, et pour cela, il n'avoit pas de temps

(1) Le 26 septembre.

à perdre, car autrement, il auroit été contrarié par le froid qui, dans ces contrées, fait geler les rivières dès le mois de novembre.

Le 7 octobre, nous quittâmes Péking. Quelques heures avant notre départ, on présenta, avec beaucoup de solemnité, à lord Macartney, la lettre que l'empereur adressoit au roi d'Angleterre, lettre écrite en différentes langues, et qu'un messager à cheval qui marchoit devant la chaise de l'ambassadeur, porta jusques à Toung-schou-fou.

Toutes les lettres adressées à l'empereur, ou expédiées par lui, sont déposées dans un étui, couvert d'une étoffe de soie jaune, et attaché sur l'épaule d'un messager à cheval. La couleur jaune fait que tous les voyageurs reconnoissent de loin les messagers impériaux. Aussi remarquâmes-nous qu'à la vue de celui qui précédoit l'ambassadeur, tous les gens à cheval, que nous rencontrions, mettoient pied à terre; et ceux qui étoient en voiture ou à pied, se rangeoient et s'arrêtoient pour le laisser passer.

Nous n'eûmes que peu de chemin à faire le premier jour de notre route. Les bateaux que nous avions demandés, nous attendoient

à Toung-schou-fou ; de sorte que le lendemain de notre départ de Péking, nous nous embarquâmes sur le Pei-ho.

Pour témoigner une considération particulière à l'ambassade, l'empereur la fit accompagner par le colao (1) Soung-ta-zhin, dont j'ai déjà fait mention. Il eut bientôt gagné le cœur de tous les Anglais ; car il unissoit à beaucoup de franchise et de modestie, une grande bienveillance et un aimable empressement à obliger. On lui donna pour adjoints ou pour subordonnés, dans sa mission auprès de l'ambassade anglaise, les deux mandarins Chow-ta-zhin et Van-ta-zhin, nos anciens conducteurs, qui furent de nouveau chargés du pénible soin de nous procurer tout ce qui nous étoit nécessaire.

Non-seulement ils étoient obligés d'expédier continuellement des gens à cheval avec des lettres, pour nous faire fournir des vivres, mais leur rang élevé ne les empêchoit pas d'être souvent présens à la distribution de ces vivres dans les différens yachts qui nous portoient ; car quelques-uns des mandarins inférieurs, à qui ce soin étoit confié au commencement du voyage, avoient si

(1) Ministre d'état.

peu de délicatesse, qu'ils avoient souvent gardé la moitié de ce qui nous étoit destiné, et avoient même laissé quelquefois des yachts entiers sans leur rien donner.

L'embarras que l'ambassade occasionnoit à Chow-ta-zhin et à Van-ta-zhin leur auroit rendu leur emploi très - désagréable, s'ils n'avoient eu un véritable attachement pour elle. Des relations continuelles avec nous, leur avoient donné une meilleure idée des Européens que celle qu'ils en avoient auparavant. Ils aimoient et admiroient la franchise et l'honnêteté du caractère anglais. Une confiance et des complaisances réciproques fonda entr'eux et les Anglais une amitié qui ne se démentit jamais, et sembla détruire des deux côtés cette prévention qu'on a contre les étrangers, prévention honteuse pour l'esprit humain, et si commune encore parmi les nations les plus éclairées.

Chow-ta-zhin et Van-ta-zhin résidoient l'un et l'autre dans la province de Pé-ché-lée, et ne devoient pas nous accompagner au-delà des limites de cette province. Mais lord Macartney obtint de l'empereur qu'ils ne quitteroient l'ambassade, qu'au moment où elle se rembarqueroit à bord du *Lion*;

et ces deux mandarins en furent extrêmement flattés.

Nous ne perdîmes aucun temps, et ne fîmes que les haltes nécessaires : ainsi nos observations en route furent très-imparfaites. Il nous étoit impossible de voir autre chose que ce qui se trouvoit sur les bords des canaux et des rivières, où nous naviguions.

Nous suivîmes le cours du Pei-ho jusques à Tien-sing, où nous tournâmes à droite pour remonter une autre rivière qui se jette dans le Pei-ho. Toutes les fois que nous avions vent contraire, il falloit haler les yachts. Les hommes qu'on employoit à ce travail étoient payés : mais soit qu'on les prît malgré eux, soit qu'on les traitât trop mal, il y avoit des bateaux que les haleurs quittoient souvent tous à-la-fois, et alors la flotte étoit obligée de s'arrêter une partie de la journée.

Les yachts des Anglais étoient plus rarement abandonnés que ceux qui portoient les mandarins et leur suite. Un jour le colao Soung-ta-zhin fut forcé de rester plus de quarante lys (1) derrière nous. Lorsque les déserteurs étoient attrapés on les punissoit

(1) Vingt lys font un myriamètre.

à coups de bambou : mais la désertion n'étonnoit pas beaucoup et paroissoit même une chose ordinaire.

Nous entrâmes bientôt dans la province de Schang-tong. C'est dans cette province qu'est situé Lin-schin-fou, où commence le fameux canal impérial, qui fait qu'on peut aller par eau depuis Canton jusqu'auprès de Péking. Il s'étend de Lin-ching-fou à Han-chou-fou, dans la province de Sché-kiang, et a soixante-douze écluses, où l'on perçoit des droits au nom de l'empereur. Ces écluses sont toutes construites en granit. Elles n'ont point de portes comme celles des écluses que nous voyons en Europe. On les ferme avec de simples planches pour arrêter l'eau ; et elles sont si étroites que le passage en est très-dangereux. Aussi arrive-t-il beaucoup d'accidens, parce que des bateaux ne passent pas bien dans le milieu. Pour rendre ces accidens moins funestes, chaque côté des écluses est garni de gros coussins et de paquets de paille; et la nuit on y allume une grande quantité de lanternes. Mais ce que dit le missionnaire Lecomte, de l'attention et de tous les soins des gardiens des écluses, pour empêcher les bateaux de heurter con-

tre les piliers, a cessé d'avoir lieu. Il est aisé de voir combien les écluses européennes l'emportent sur les écluses chinoises. Mais en Chine on est tellement persuadé de l'excellence et de la perfection de tout ce qu'on y a, que la proposition de faire quelque changement, y paroîtroit ridicule ou punissable.

Nous ne nous avançâmes pas très-loin dans la province de Schang-tong, parce que l'ambassadeur apprit que le *Lion* étoit déjà parti de Chu-san. L'*Indostan* y étoit encore, et l'ambassade auroit sans doute pu s'y embarquer ; mais ce n'eût pas été sans beaucoup de gêne. Lord Macartney témoigna alors le désir de se rendre directement à Canton, et dès que l'empereur en fut instruit, il y donna son agrément.

La province de Schang-tong est plus plane que montueuse, et on y voit des campagnes très-agréables : mais elle est bien inférieure à la province de Schiannan, où nous entrâmes vers la fin d'octobre. Les Chinois regardent cette dernière province comme la plus belle et la plus riche de leur empire. Lorsqu'ils avoient encore un empereur de leur nation, Nan-

king étoit la ville la plus florissante de la Chine, et la plus grande du monde. Le nom de cette ville est connu des Européens les moins instruits, à cause de l'étoffe qu'on en tire, et dont on y fabrique une immense quantité. Tout ce qui vient du Schian-nan, et sur-tout de Sou-chou et de Nanking, paroît meilleur aux Chinois que ce qui sort d'ailleurs.

Le plus grand des fleuves de la Chine, le Whang-ho, ou le Kouang-ho, c'est-à-dire le fleuve Jaune, arrose la province de Schian-nan, avant de se jeter dans la mer. Nous le traversâmes; et il nous parut plus large que le Rhône et la Saône, dans l'endroit où ils se réunissent près de Lyon. Il parcourt peut-être plus de terrain qu'aucun autre fleuve du monde. Il prend sa source dans les montagnes qui bornent la province de Sé-chuen, arrose une partie de la Tartarie, traverse la Chine dans une étendue de six cents lieues, et tombe enfin dans la mer orientale.

Les ravages que fait ce fleuve sont horribles. Il détruit souvent des villes entières, malgré les nombreuses digues élevées pour arrêter ses débordemens. Aussi charie-t-il, sur-tout dans les temps de pluie, une grande

quantité d'argile et de limon qui donne à ses eaux une couleur jaune, à laquelle il doit son nom.

Après avoir traversé le Whang-ho, notre petite flotte rentra dans le canal impérial. Toutes les fois que nos regards n'étoient pas attirés par de jolies campagnes, des villes, ou d'autres objets remarquables, nous voyions au moins des soldats. Il suffit de dire, une fois pour toutes, que dans les diverses parties de la Chine où voyagea l'ambassade, on lui rendit constamment des honneurs militaires. Indépendamment des soldats que nous voyions en garnison dans les villes et dans les villages, nous rencontrions des corps-de-garde de demi-heure en demi-heure, aussi bien sur les chemins que sur le bord des rivières. Les soldats prenoient aussitôt les armes, faisoient jouer leur musique, et tiroient le canon pour nous saluer. Cela avoit lieu même la nuit; et dans les grandes villes, les longs rangs de troupes qui bordoient le canal et portoient des lanternes, dont l'eau réfléchissoit la lumière, formoient un coup-d'œil magnifique.

Dans la province de Schian-nan, le canal impérial suit plusieurs milles de long le bord

de grands lacs et traverse des marais. Ces marais sont coupés par des fossés, qu'on a creusés par-tout où on l'a pu, afin d'élever la terre, et d'y cultiver du riz. Çà et là sont des maisons et des groupes d'arbres, et tout le pays paroît être un riant jardin potager, semblable à quelques-uns des fertiles marais de la Hollande, et sur-tout à ceux du voisinage de Rotterdam.

Les lacs sont remplis d'excellent poisson, et comme les habitans des environs en font leur principale nourriture, ils ont inventé, pour le prendre, des moyens par-tout ailleurs inconnus. Le plus extraordinaire de ces moyens est l'art de se servir d'une espèce de canard (1) qu'on instruit à rapporter ce qu'il pêche, et qui en chinois se nomme hwui ging. Cet oiseau appartient, suivant les naturalistes, à l'espèce du pélican. On s'en sert dans toute la Chine, et nous en vîmes en très-grand nombre dans les provinces de Schang-tong, de Schian-nan, de Sché-kiang, de Kiang-si et de Quang-tong.

Ces oiseaux sont placés ordinairement sur

(1) Sir George Staunton dit que c'est un cormoran, ce qui paroît plus vraisemblable. Il dit aussi, qu'en chinois, on le nomme le Leu-tsé.

le bord des canots de pêche, et attachés par le pied droit avec une longue ficelle, que le pêcheur tient dans sa main. Jamais le poisson, qui passe aux environs du canot, n'échappe à leur regard perçant; et dès-lors l'oiseau, plongeant avec la rapidité d'une flèche, saisit sa proie et la rapporte à son maître. Lorsque quelque poisson est trop pesant pour un seul oiseau, un second va l'aider, et ils le rapportent ensemble. Ces oiseaux sont si voraces, qu'ils mangeroient tous les poissons qu'ils prennent, si l'on ne leur mettoit pas au cou un anneau, qui les empêche d'avaler les gros. Mais on ne peut les priver des plus petits, qui servent à leur nourriture.

Il en coûte beaucoup de soins pour instruire ces oiseaux à rapporter. Mais une fois qu'ils sont éduqués, leur propriétaire a en eux un capital qui lui donne de gros intérêts. Aussi est-il obligé de payer à l'empereur un droit considérable. Le poisson qui constitue la principale nourriture de ces oiseaux, leur donne une odeur repoussante.

Malheureusement, la route que nous suivîmes, ne passoit pas près de Nanking; mais

la vue de la fameuse ville de Sou chou-fou nous en dédommagea. Située dans la douce latitude de 31 degrés nord, éloignée de la mer de deux journées de marche seulement, environnée de la campagne la plus riante et la plus fertile, jointe à toutes les provinces de l'empire, par des rivières et des canaux, séjour des plus riches marchands, école des plus grands artistes, des plus célèbres savans, des plus habiles comédiens, et des meilleurs danseurs de corde et joueurs de gobelets, possesseresse des femmes à la plus jolie taille et aux plus petits pieds, législatrice du goût chinois, de la mode et du langage, rendez-vous des plus riches oisifs et voluptueux de la Chine, Sou-chou-fou doit, à tant de titres, être placée entre les premières villes de la Chine. Les Chinois ont un dicton, qui exprime le cas qu'ils font d'elle. — « Le paradis est dans les cieux, disent-ils, » Sou-chou-fou est sur la terre. »

Ce qui prouve que Sou-chou-fou est une des plus vastes cités de la Chine, c'est que, quoique l'ambassade anglaise n'en traversât qu'une partie, elle fut plus de quatre heures en chemin. Les nombreux milliers d'hommes rassemblés par-tout sur notre passage,

montroient combien cette ville étoit populeuse. Les canaux couverts de gondoles qui se promènent dans la ville, et les ponts qu'on y voit, ont engagé quelques missionnaires à comparer Sou-chou-fou à Venise, avec la seule différence que les canaux de Venise n'ont que de l'eau de mer, et ceux de Sou-chou-fou que de l'eau douce. Mais il en est de cette comparaison comme de beaucoup d'autres : elle cloche fortement.

Les maisons bien bâties sont en plus grand nombre à Sou-chou-fou que dans les autres villes chinoises, et elles annoncent plus de goût et de noblesse. Il est vrai qu'il y a aussi beaucoup de maisons qui paroissent malpropres et négligées, lorsqu'elles n'ont point de boutiques, qui, en Chine, sont toujours tenues avec un grand soin ; mais on doit, en partie, attribuer ce défaut à ce que les habitans de Sou-chou-fou et les étrangers qui s'y trouvent, passent beaucoup de temps dans les nombreuses et jolies petites gondoles, qu'on voit se promener dans l'intérieur et au-dehors de la ville.

Ces gondoles sont très-propres et admirablement bien vernissées. On dit que beaucoup de gens y dépensent, en peu de temps,

M 2

leur fortune, et que des négocians qui vont vendre leurs marchandises à Sou-chou-fou, doivent souvent aux plaisirs des gondoles le malheur de s'en retourner la poche vuide. Les rameurs se tiennent sur le devant et sur le derrière de la gondole, où il y a aussi une cuisine. Dans le milieu, est une chambre couverte, ayant des fenêtres, et meublée d'une table, de quelques petits siéges, d'un lit de repos et de coussins.

Nous vîmes, dans quelques-unes, des jeunes-gens qui se promenoient pour s'amuser; dans d'autres, des personnes qui mangeoient; et dans plusieurs d'entr'elles, nous entendîmes des instrumens de musique et des chanteurs. Beaucoup de ces gondoles étoient conduites par des femmes, et avoient à bord de jeunes filles, dont la parure légère, l'air libre et les éclats de rire annonçoient qu'elles étoient de la voluptueuse école, qui fleurit dès long-temps à Sou-chou-fou; car, en Chine, comme dans le reste de l'Asie, on fait une étude de la volupté, et un commerce des écolières qui s'y distinguent.

Sou-chou-fou et Han-chou-fou sont les villes chinoises, où les filles étudient l'art

de plaire, et où on les achète comme d'autres marchandises. Les harems de l'empereur et des plus riches mandarins, sont composés de femmes, dont la plupart sortent de ces deux villes. On leur apprend, dans leur jeunesse, à chanter, à jouer du cistre, à faire tous les ouvrages qui conviennent à leur sexe, et même à composer des vers. Notre interprète m'assura que les plus jolies chansons que chantoit le peuple chinois, étoient faites par ces femmes-poëtes; mais leur plus grand talent s'exerce dans un art honteux. Sou-chou-fou et Han-chou-fou ont la réputation de voir naître les premières beautés de la Chine, et les filles y sont une des meilleures productions.

A Sou-chou-fou, le canal impérial s'agrandit; mais, un peu plus loin, il reprend sa largeur ordinaire. Les ponts, qui le traversent dans les environs des villes et des villages, sont construits d'une manière qui mérite l'attention des voyageurs. Je ne possède pas assez de connoissances en architecture, pour les décrire convenablement : mais il suffit de les voir pour croire qu'ils ne manquent ni de solidité, ni d'élégance. Ils sont composés de grosses pierres de taille, qui sem-

blent n'être liées que par leur propre poids. Leurs arches sont toujours très-élevées et très-larges, et plus ou moins nombreuses. On les a tellement multipliées dans quelques endroits où des marais impraticables bordent le canal, qu'un de nos compagnons(1) de voyage, dont la véracité ne peut être soupçonnée, nous assura en avoir compté quatre-vingt-dix dans un seul pont.

Le 8 novembre, nous arrivâmes à l'extrémité de la fortunée province de Schiannan, et nous entrâmes dans celle de Ché-kiang, qui ne lui cède guères, ni en richesses, ni en commerce. La culture des vers à soie y est dans toute sa perfection, et les fabriques de soieries y sont les plus florissantes de la Chine. Quand les personnes, qui voyagent dans le Ché-kiang, ne seroient pas d'avance instruites de ce fait, elles le devineroient à la seule vue des campagnes, qui sont presque par-tout couvertes de plantations de mûriers. Il eut été sans doute assez intéressant d'apprendre, dans tous ses détails, la manière dont on obtient la soie, dans un pays que cette brillante pro-

(1) M. Barrow.

duction a, depuis si long-temps, rendu célèbre (1) : mais plusieurs causes nous en empêchèrent, et il fallut nous contenter de recueillir

(1) La soie a été connue en Chine dès les premiers temps dont parlent les annales de cet empire. Ceux qui entendent la langue des Chinois peuvent, dit-on, lire dans les anciens livres de cette nation, que, sous le règne d'Yao, qui vivoit plus de deux mille ans avant l'ère chrétienne, les princes, ses vassaux, lui payoient un tribut de trois pièces d'étoffe de soie. Mais avant même que les Chinois eussent trouvé l'art d'employer la soie à faire des étoffes, ils en tiroient des sons doux, et la faisoient servir à leur musique. Fou-hi fut, dit-on, le premier qui en fit des cordes pour l'instrument de son invention, qu'on appelle Kin. Les Chinois retirent de la soie de plusieurs espèces de chenilles : mais celle que leur fournissent les vers qui se nourrissent de feuilles de mûrier, est incomparablement plus abondante. Elle est même à présent si commune en Chine, que les soldats en sont vêtus. Jadis, la soie ordinaire se vendoit au poids de l'or, et une autre soie, bien plus belle, qu'on nommoit *cho-cho*, et qu'on tiroit d'une espèce de pinne d'eau douce, y coûtoit le centuple de l'or. Le mémoire, dont j'emprunte cette remarque, dit que probablement le *Cho - cho* des Chinois n'étoit que ce que le prophète Ezéchiel a appelé *Chod-chod*, et que les commentateurs n'ont pas su expliquer. Voici le passage : — « Et Bissum » et Sericum et Chod - chod posuerunt in mercatu » suo ». — EZECH. Cap. 17. (*Note du Traducteur.*)

le peu d'observations que je vais rapporter.

Il y a en Chine des mûriers blancs et des mûriers noirs ; mais les feuilles des premiers y sont plus estimées (1). On plante les mûriers dans la seconde ou la troisième lune, c'est-à-dire, au mois de mars ou d'avril, sans choisir une espèce de terrain plutôt que l'autre. Aussi, quand on achète une plantation de mûriers, on considère son étendue, et non la qualité du sol. Cependant, on préfère, pour les nouvelles plantations de mûriers, le terrain sec au terrain humide, qui, en revanche, convient mieux à la culture du riz. Les feuilles de mûrier poussent le premier, le second, le troisième ou le quatrième mois, suivant le plus ou moins de chaleur du climat. Chaque arbre donne même des feuilles deux ou trois fois par an ; mais celles de la première pousse sont les meilleures. Au surplus, on choisit les plus tendres pour les jeunes vers à soie, et on donne les autres à ceux qui ont acquis de la force.

(1) Sir George Staunton dit précisément le contraire. Est-ce le voyageur anglais, est-ce le voyageur allemand qui se trompe, ou bien est-ce une faute d'impression, dans l'une des deux relations ? (*Note du Traducteur.*)

Les propriétaires des mûriers ne s'occupent point à élever les vers à soie. Ils sont, pour la plupart, établis à la campagne, et ils vendent les feuilles (1) de leurs arbres aux habitans des villes, qui font éclore et nourrissent les vers. Les Chinois ne donnent jamais à ces petits animaux d'autres feuilles que celles du mûrier (2).

Quoique les soieries de la province de Ché-kiang soient plus fortes, et aient des couleurs plus durables que celles de la province de Quang-tong, ces dernières sont presque les seules qu'on importe en Europe, parce que la façon des autres, et les fleurs et les figures dont elles sont parsemées, et qui plaisent beaucoup aux Chinois, ne flatteroient pas notre goût. Les étoffes de soie, fabriquées à Canton, sont unies, et

(1) On les vend au poids.

(2) Autre contradiction avec sir George Staunton, qui prétend qu'ils les nourrissent aussi avec des feuilles de frêne. Les missionnaires disent qu'on en nourrit, non-seulement sur le frêne, mais sur le chêne, et ils soupçonnent même que le cyprès et le térébinthe servent au même usage, ainsi que Pline dit que cela avoit lieu dans l'île de Co. Il est vrai qu'il y a à la Chine diverses espèces de vers-à-soie. (*Note du Traducteur.*)

d'après les dessins et les couleurs que demandent les marchands européens,

Dans le Ché-kiang les plantations des mûriers ne sont interrompues que par des champs de riz et par les marais qui bordent des deux côtés le canal impérial, et que nous fûmes quelques jours à traverser. Il y a lieu de croire que ces marais sont encore plus étendus que ceux de la province de Schian-nan. Sur la chaussée qui forme les deux bords du canal, et qui est d'une assez grande largeur, nous vîmes çà et là des cercueils qui n'étoient pas couverts d'un seul brin de terre et qui ne pouvoient qu'empester l'air. Quelques-uns seulement, qui sembloient renfermer les restes des gens riches, étoient entourés d'un petit mur. Peut-être doit-on attribuer le choix d'un tel cimetière à une cause que nous ignorons; peut-être aussi les habitans de ces marais, ayant besoin d'employer à l'agriculture tout le terrain qu'ils peuvent arracher à l'eau, sont forcés de déposer leurs morts sur le bord du canal. Si l'on creusoit des fosses dans la chaussée, on nuiroit peu-à-peu à sa solidité, et c'est sans doute pour cela qu'on n'en creuse point.

Ces objets avoient, au moins, pour nous

l'attrait de la nouveauté, attrait que ne pouvoient conserver les villes et les villages uniformes, devant lesquels nous passions continuellement. Mais si nous ne trouvions plus autant de plaisir à voir ces villes et ces villages, l'empressement que les habitans avoient à nous voir, étoit par-tout le même. Pour éviter les regards des curieux, nos soldats et nos domestiques ne se tenoient plus sur le pont des yachts, lorsque nous arrivions près de quelque ville. Non-seulement les habitans du lieu, mais ceux des campagnes voisines qui venoient pour nous voir, étoient trompés dans leur attente; ce qui fit que les mandarins prièrent les officiers de la garde de l'ambassadeur d'empêcher les soldats de se cacher.

La capitale de la province de Ché kiang est Han-chou-fou, rivale de Sou-chou-fou, et l'une des plus importantes villes de la Chine. Située presqu'au centre de l'empire, ayant d'un côté l'embouchure du canal impérial, et de l'autre la rivière de Tchiang (1), la ville de Han-chou-fou est l'entrepôt du commerce des provinces du nord avec celles du midi. Les maisons y sont d'une architecture médiocre,

(1) Sir George Staunton donne à cette rivière le nom de *Chen-tang-chaung*. (*Note du Traducteur.*)

les rues étroites, mais bien pavées et les boutiques très-riches et en très-grand nombre. Je ne crois pas avoir vu, nulle autre part, autant de cabarets; ce qui prouve qu'il y a là beaucoup d'étrangers et d'ouvriers. Les voyageurs, qui ont écrit sur la Chine, ne parlent qu'avec enthousiasme de la campagne qui environne Han-chou-fou; et certes, on ne peut les blâmer, lorsqu'en suivant les bords du Tchiang, on se retourne pour regarder du côté d'Han-chou-fou. Des collines verdoyantes et des montagnes, dont trois sont distinguées par de hautes pagodes, s'élèvent à côté de la vallée où est bâtie la ville et forment un paysage très-pittoresque. Il m'est impossible de décrire les beautés de ces montagnes; peut-être, même, ne peuvent-elles être bien rendues que sur la toile.

Il n'y a point de jonction entre le canal impérial et la rivière de Tchiang. La ville et un des faubourgs d'Han-chou-fou les séparent. Nous traversâmes donc Han-chou-fou, pour nous rendre du canal au bord de la rivière; nous étions en chaise à porteur, et nous mîmes plus de deux heures à faire ce trajet. Les yachts, dans lesquels nous nous embarquâmes sur le Tchiang, étoient

plus petits, mais non moins commodes que ceux du canal impérial. Un plus grand nombre de soldats, que nous n'en avions encore vu, étoit assemblé sur le bord de la rivière, et salua l'ambassade par des coups de canon et des airs d'une bruyante musique.

Le colao Soung-ta-zhin, qui nous avoit accompagnés depuis notre départ de Péking, nous quitta à Han-chou-fou, et nous partîmes de cette ville avec Chang-ta-zhin, qui avoit été jusqu'alors gouverneur du Ché-kiang, et qui se rendoit à Canton, dont il étoit nommé vice-roi.

Nous ne naviguâmes que six jours sur le Tchiang. Le peu d'eau qu'il y avoit, à cause de la saison, et les rochers qui hérissoient le lit de la rivière, d'un bout à l'autre, rendoient la navigation non moins dangereuse que désagréable. Chacun des nos yachts eut presque continuellement vingt hommes et quelquefois plus, qui tantôt le haloient, et tantôt le poussoient, sans quoi il eût été impossible de le faire avancer. Le bruit que faisoient les rames en frappant les rochers, les heurts subits qui sembloient mettre les yachts en pièces, les cris continuels des matelots, et la manière étourdissante d'ap-

peler les haleurs, auroient rendu très-fatigante cette partie de notre voyage, si les beautés du pays, où coule le Tchiang, n'eussent pas captivé toute notre attention.

Des deux côtés de la rivière, s'étendent de hautes chaînes de montagnes, qui tantôt se rapprochent et resserrent son lit, tantôt s'écartent très-loin, et ont à leurs pieds des plaines fertiles et cultivées avec le plus grand soin. L'œil du voyageur y rencontre sans cesse des champs de riz, des plantations de cannes à sucre, des orangers, des pamplemousses, des grenadiers, des maronniers, de très-beaux légumes, des arbres à thé, des camphriers, des arbres à suif et des bambous. Parmi ces végétaux, celui qui attiroit le plus nos regards, étoit l'arbre à suif(1), parce qu'il nous paroissoit très-singulier qu'un arbre pût produire ce que les Européens tirent du règne animal. Il le produit pourtant, et ce n'est pas un des moindres avantages du riche sol de la Chine.

L'arbre à suif a la forme du cerisier, et se fait distinguer de loin par ses feuilles rouges. Son fruit ressemble beaucoup à celui du fusain, avec cette différence qu'il

(1) Le *croton sebiferum* de Linnæus.

est blanc ainsi que son écale. Il a quatre graines enveloppées d'une farine grasse, qu'on en extrait en faisant bouillir le fruit. On ne fait des chandelles avec cette substance qu'en y mêlant de l'huile, parce qu'autrement elle seroit trop grumeleuse et trop cassante. Les chandelles des Chinois sont très-différentes des nôtres. Indépendamment de ce qu'elles sont plus courtes et plus grosses, elles ont des mèches de bois, entourées de jonc, et donnent quelquefois de la fumée(1). D'ailleurs, elles répandent beaucoup de clarté, n'ont jamais de flammèches, et se vendent à bon marché.

Mais si le fruit de l'arbre à suif, est un des plus utiles de la Chine, l'orange paroît, avec raison, aux Chinois et aux étrangers, l'un des plus délicats et des plus sains. Ce fruit nous est suffisamment connu, et le nom (2) que lui donnent les Allemands, rappelle son origine. Les Portugais commencèrent à le naturaliser en Europe; et l'on prétend que

(1) Sir George Staunton dit que les mèches des chandelles chinoises sont d'amianthe, d'armoise, ou d'une espèce de chardon. (*Note du Traducteur.*)

(2) *Appelsine*, mot corrompu, qui signifie pomme de la Chine. (*Note du Traducteur.*)

le premier pied d'oranger qu'ils y transportèrent, se conserve encore à Lisbonne. Il y a en Chine trois espèces d'oranges. La première et la meilleure est assez grosse, et a une écorce rouge, qui se sépare aisément de la pulpe, sans y laisser la seconde peau blanche et cotonneuse qu'elle recouvre. Cette orange a en outre l'avantage de s'ouvrir, sans qu'on en perde le jus, qui est extrêmement doux et rafraîchissant.

La seconde espèce d'oranges est un peu oblongue, a une écorce rude et d'un jaune pâle. Elle se partage facilement, mais elle n'est ni si douce, ni si abondante en jus que la première.

La troisième espèce, la seule que nous connoissions en Europe, est d'un jaune foncé, et plus remplie de jus, mais moins douce que les autres. Sa pulpe est aussi plus ferme.

Les habitans de Canton donnent différens noms à ces trois espèces d'oranges. Ils appellent la première, l'orange des mandarins, à cause de son extrême délicatesse. La seconde, l'orange des capitaines, parce qu'elle approche de l'autre. Et la troisième, l'orange des coulis c'est-à-dire, l'orange des journaliers, attendu qu'elle est la moins chère et la plus commune.

Quand

Quand l'habitant du nord de l'Europe voit croître abondamment et spontanément en Chine, ces fruits du midi, que son pays natal ne produit qne par le moyen d'une chaleur artificielle et fort chère, il sent qu'il ne peut rien comparer à la richesse des campagnes des bords du Tchiang, d'ailleurs si romantiques. Leur aspect change à chaque pas. Là, des rochers escarpés et totalement dépouillés de verdure, bordent les deux côtés de la rivière. Ici, cette rivière fait un coude, et l'on découvre tout-à-coup les champs les plus rians. Les nombreuses sinuosités du Tchiang nourrissent la curiosité du voyageur, et écartent l'ennui qu'occasionne l'uniformité d'une perspective toujours agréable ou toujours triste.

Les cultivateurs étoient par-tout occupés à faire la récolte du riz et de la canne à sucre; et l'un et l'autre étoient portés dans les différens moulins qui sont construits au bord de la rivière et que font mouvoir ses eaux. Comme ces moulins sont très-bas, les pluies qu'occasionnent les changemens de mousson, font augmenter la rivière, qui dès-lors les couvre, et ne permet pas qu'on s'en serve. Nous en vîmes plusieurs dans ce cas. Mais quelque singulier que celà

paroisse, le Chinois est trop attentif à ses intérêts, pour qu'on doive croire que l'inconvénient d'avoir ses moulins ainsi placés, en puisse balancer l'avantage.

Notre petite navigation sur le Tchiang ne dura que jusques au 21 novembre, jour que nous arrivâmes à Chang-san-chieng. Là, ceux qui vont à Canton sont obligés de voyager un jour par terre. Ce changement nous parut très-agréable, et remplit le vœu que nous formions tous d'avoir occasion de voir la culture de l'intérieur de la Chine. Elle est très-célèbre, et à juste titre; car pendant cette journée nous eûmes continuellement des preuves de la plus laborieuse industrie.

Ce n'est point assez pour les Chinois de cultiver leurs plaines avec le plus grand soin, ils cultivent aussi leurs montagnes, comme les Tyroliens et les Suisses, et y font dans tous les endroits où ils peuvent atteindre, des gradins qui sont couverts de différentes sortes de jardinage, et plus souvent encore du riz. Pour arroser les plantations de riz, ils fouillent des trous, où ils rassemblent non-seulement les eaux de la pluie, mais celle des petits ruisseaux qui coulent des montagnes. De petits canaux

conduisent ensuite ces eaux dans les champs voisins, et lorsque les endroits où l'on veut la porter sont plus élevés que les réservoirs, on se sert de pompes à chaîne.

Ces sortes de pompes sont très-communes dans toute la Chine, et la culture du riz les y rend très-nécessaires. Dans la province de Schang-tong, il y en a de grandes qui ne peuvent être mues que par quatre et même par six hommes. Quoique les Anglais aient des pompes à chaîne de plusieurs manières, ils avouent que la première idée leur en est venue des Chinois. Ainsi beaucoup de savans pensent que la boussole, qu'on dit avoir été inventée en Italie quelque temps après le retour de Marc-Paul, n'est qu'une imitation de la boussole chinoise. Il est, en effet, plus vraisemblable que nous l'avons prise d'eux, que non pas qu'ils l'ont prise de nous.

Nous vîmes de près, pour la première fois, des arbres à thé, qui, par leurs fleurs et par leurs feuilles, ressembloient au jasmin (1). A la vérité, nous ne rencontrâmes

(1) Encore une contradiction entre deux voyageurs qui ont vu ensemble les mêmes objets. Sir George Staunton dit que la fleur de l'arbre à thé ressemble à la rose. (*Note du Traducteur.*)

point de ces plantations de thé où l'on cueille les jeunes feuilles, pour en préparer une boisson. Nous n'en apperçûmes que quelques touffes isolées.

Plusieurs montagnes étoient couvertes de pins, qui, à en juger par leur grosseur, n'avoient pas plus d'un an de croissance. La Chine a peu de bois, et il est sage de chercher à multiplier une chose aussi nécessaire dans un pays où la navigation intérieure sert à répandre les autres objets de nécessité, avec une activité dont il n'y a point d'exemple ailleurs.

Des deux côtés du chemin nous apperçûmes divers bosquets de ces pins, qu'on nomme pins de Canada (1). Mais nous vîmes bien plus de bambous, qui étoient si droits et d'un verd si foncé, qu'on ne pouvoit s'empêcher de les distinguer. Plusieurs camphriers, aux branches étendues et touffues, frappèrent aussi nos regards. Il n'y avoit presque pas de maison qui n'eût auprès d'elle quelques arbres à suif; et il est probable que chaque paysan fait lui-même les chandelles dont il a besoin.

Le chemin que nous suivîmes étoit en

(1) Pinus canadensis, Linnæï.

partie ferré avec du gravier, en partie avec du petit moellon, et par-tout très-uni et assez large. De pesantes voitures de transport et des diligences, comme celles d'Europe, l'auroient bientôt gâté. Mais en Chine, presque tous les fardeaux sont portés sur les épaules, et les voyageurs vont plutôt dans des chaises à porteur ou à cheval, que dans des voitures à roues. Le grand nombre de villes et de villages qui se succédoient rapidement à nos yeux, prouvoient la population de ce pays, où la douceur du climat n'exige pas des maisons d'une construction dispendieuse.

Les villes chinoises offrent une singularité qu'on peut plus impunément voir que décrire ; ce sont les temples de la déesse Cloacine. Ils ne sont point, ainsi qu'ailleurs, érigés pour la commodité du public, mais pour l'utilité de celui qui les fait bâtir, et qui considère les sacrifices qu'on y offre, comme un grand bien pour ses champs. On ne les trouve pas dans quelque coin secret de la ville, mais dans les rues les plus passagères; et les Chinois montrent par-tout une si grande attention à ne rien perdre des offrandes qu'on y dépose, que.....:

mais c'en est déjà trop sur ce sujet (1).

Nous vîmes, à côté de la montagne, plusieurs tombeaux en maçonnerie, peu élevés, entourés d'arbres, et dont quelques-uns avoient des fenêtres. On sait quel respect ont les Chinois pour les tombeaux de leurs pères. Ils en choisissent la place avec le plus grand soin, et les ornent de la manière la plus dispendieuse que leur fortune le permet.

Le même jour, nous arrivâmes à Zau-ping, dans la province de Kiang-si, et nous nous embarquâmes à Yu-sang-tchien, sur la rivière de Yu-sang-ho. Nos barques étoient très-commodes. Elles avoient non-seulement cuisine, chambre à coucher, salle à manger, mais assez de place pour contenir notre bagage; et les appartemens étoient peints ou tapissés de papier blanc.

Le Yu-san, ainsi que plusieurs autres rivières, qui coulent de l'Occident et du Midi, porte ses eaux dans le lac Po-yang, qu'on

(1) Sir George Staunton est entré dans de plus grands détails sur cela; et l'utilité dont ils peuvent être pour l'agriculture, et la manière décente dont ils sont rendus, excusent ce qu'un pareil sujet peut avoir de désagréable. (*Note du Traducteur.*)

nomme aussi le *Hwoï-yang-chou*. Nous traversâmes ce lac, qui abonde en poisson, et sur lequel vivent plusieurs milliers d'hommes, dont le seul métier est de pêcher.

Les filets et les autres instrumens ordinaires des pêcheurs, ne sont pas les seuls moyens qu'emploient ceux-ci. On voit sur les bords du lac un grand nombre de planches peintes en blanc, et inclinées du côté de l'eau. Auprès de ces planches sont les canots et les filets des pêcheurs. Lorsque la lune brille, les planches réfléchissent sa lumière dans l'eau, le poisson trompé, s'élance vers elles, tombe dans le canot, ou dans le filet, et les pêcheurs n'ont que la peine d'emporter une proie si facilement acquise (1).

Long-temps avant notre arrivée dans cette province, on nous avoit peint le danger d'y naviguer. On assuroit que nous y aurions des cascades à franchir. Le jésuite Lecomte, quelques autres missionnaires, et sur-tout la relation d'une ambassade hollandaise en Chine, confirment tout ce qu'on peut dire d'effrayant à cet égard. Quiconque a seulement entendu des cascades, et sur-tout qui-

(1) Ce moyen est un peu différemment décrit par sir George Staunton. (*Note du Traducteur.*)

conque en a vu, doit sentir ses cheveux dresser sur sa tête, quand il pense qu'il doit passer par-dessus une cascade. Mais il est des libertés itinéraires, comme des libertés poétiques, et c'est au genre des premières qu'appartient la description des cascades dont on voulut nous effrayer. Cette description est, pour n'en rien dire de plus, très-exagérée. La rivière de Ta-tchiang, dans laquelle nous entrâmes en sortant du lac Po-yang, est en grande partie remplie de rochers, et d'une navigation difficile. Mais malgré cela, notre flotte, qui étoit composée de soixante barques, n'éprouva pas un seul accident.

Nous voyagâmes dans une partie de la province de Kiang-si, qui est plane et sablonneuse, et reste très-souvent cinq mois de suite sous les eaux du lac Po-yang. Nous en traversâmes une autre rocheuse et montueuse. Toutefois nous vîmes, pendant quelques jours, des plantations de cannes à sucre et des champs de riz, qui bordoient les deux côtés de la rivière. Pour les arroser dans les endroits où le rivage est haut, on place de grandes roues, par le moyen desquelles l'eau est élevée dans un canal qui la porte dans les plantations où elle est nécessaire.

Plusieurs montagnes étoient couvertes de tcha-chwa (1), qui est la camelia japonica de Linnæus. Sa fleur ressemble beaucoup à celle du thé, et sa noix donne une huile dont les Chinois font un grand usage. Cette huile, il est vrai, n'égale pas l'huile d'olive; mais elle est claire, grasse et n'a point de mauvais goût. C'est un des objets du commerce du Kiang-si.

Les paysans de cette province portent des sandales de paille, qui ressemblent assez à la chaussure des anciens Romains. Elles sont attachées avec des liens qui passent entre les doigts du pied et derrière le talon. Probablement la chaleur du sable rend nécessaire l'usage de ces sandales qui sont également communes dans toute la province de Quang-tong et à Macao.

Jusqu'à présent, je n'ai point remarqué que dans tout le pays que nous traversâmes par eau, en nous rendant de Tong-chou-fou à Canton, la campagne étoit décorée de beaucoup de pagodes; ce qui étoit une preuve de la beauté et de la fertilité de ces contrées, car les bonzes, ainsi que les fondateurs des

(1) Sir George Staunton écrit ce mot *cha-whaw* : ce mot signifie en chinois, *fleur de thé*.

monastères ont toujours choisi les lieux les plus avantageux pour leurs établissemens.

La capitale du Kiang-si est Nan-chang-fou. En passant près de cette ville, nous fûmes étonnés de la quantité de grandes et de petites barques qui étoient mouillées dans son port. L'un de nos voyageurs, qui essaya de compter les plus grandes, en trouva plus de quatre cents. Pour se faire une idée de ces barques, il faut songer qu'en général elles ont cent cinquante pieds de long, quatorze pieds de large et douze pieds de profondeur, et qu'elles portent deux cent cinquante tonneaux. Le nombre des barques d'une moyenne grandeur, et des petites, étoit, autant que nous pûmes en juger, deux fois plus considérable. Que de commerce! et combien sont étendus les besoins de la ville où il se fait!

A Nan-chang-fou, nous prîmes des haleurs pour nos yachts; et nous les trouvâmes mieux vêtus que ceux que nous avions eus auparavant. Ils chantoient souvent, et paroissoient moins sentir la dureté de leur condition qu'on n'auroit d'abord pu le croire. Nous ne sommes point accoutumés à voir faire par des hommes le travail des

animaux (1). Mais si nous y réfléchissons bien, peut-être trouverons-nous que beaucoup de nos journaliers prennent autant de peine que ceux qui halent un bateau. En passant devant les plantations de cannes à sucre, les haleurs chinois en prennent toujours quelques-unes pour se désaltérer; et il paroît que cela leur est permis.

Vers l'extrémité de la province de Kiang-si, la rivière de Ta-tchiang est resserrée entre deux montagnes, et ce n'est qu'à Nan-gan-fou qu'elle s'élargit de nouveau. Là, nous débarquâmes, et nous fîmes, pour la dernière fois, la route par terre. Le chemin étoit médiocrement pavé, s'élevoit insensiblement, et traversoit des vallées bien cultivées qui étoient de chaque côté entourées de montagnes, et offroient souvent des points de vue très-pittoresques.

Nous vîmes beaucoup de champs de riz inondés. Après environ deux heures de marche, nous nous trouvâmes sur la haute montagne de Miling, qui sépare les pro-

(1) Si M. Hüttner avoit voyagé dans nos provinces méridionales, il auroit vu les plus grosses barques, halées, non par des chevaux, mais par des hommes. (*Note du Traducteur.*)

vinces de Kiang-si et de Quang-tong. Le chemin étoit par-tout pavé, et en quelques endroits bordé de maisons : mais il étoit très-roide et très-pénible pour les chevaux. Plusieurs de ces pauvres animaux furent tellement épuisés de fatigue, quoique ceux qui les montoient eussent mis pied à terre, que dans l'après-midi, ils tombèrent roides morts au milieu du chemin. Il est vrai qu'on pouvoit l'attribuer, en grande partie, au peu de nourriture qu'on leur avoit donnée; car les Chinois sont pour le moins aussi cruels envers leurs chevaux que les Européens.

On dit que la montagne de Miling s'élève de trois mille pieds au-dessus du niveau du lac Po-yang. Elle est entourée de plusieurs autres montagnes moins grandes qui semblent remplies de précipices, et sont couvertes d'arbres et de grandes herbes; ce qui leur donne un coup-d'œil sauvage et romantique.

Nous rencontrâmes durant toute cette journée, des troupes d'hommes allant à Nan-gan-fou et portant sur leurs épaules des jarres d'huile de tcha-chwa dont j'ai déjà parlé. De Nan-gan-fou, on transporte cette huile ailleurs. La plus grande partie de la

montagne étoit converte de l'arbuste qui produit la graine dont on l'extrait.

Dès que nous entrâmes dans la province de Quang-tong, où Flore a prodigué tous ses bienfaits, nous apperçûmes beaucoup de femmes dans les champs; ce que nous n'avions point encore vu. Les habitans de cette province sont très-laborieux, et préférés à tous les autres pour le service intérieur des maisons, comme pour les travaux de l'agriculture.

Les Européens sont plus connus à Canton que dans le reste de la Chine. On les y méprise et on leur y donne le nom de koui-tsé, c'est-à-dire, diables; parce que sur les théâtres chinois, on représente le diable avec des vêtemens étroits, comme ceux que nous portons. Nous nous attendions que le peuple nous salueroit par ce titre. Mais comme nous voyagions avec le vice-roi, et que nos mandarins étoient d'un haut rang, personne n'osa nous insulter.

Nous nous embarquâmes pour la dernière fois à Nan-tchan-fou (1), seconde ville de la province de Quang-tong. Nous n'étions plus alors qu'à deux journées de marche du

(1) Sir George Staunton l'appelle *Nan-choo-fou.*

lieu que nous désirions tant d'atteindre. Il n'est, sans doute, pas difficile de deviner pourquoi il nous tardoit d'y arriver : nous étions, depuis quinze mois, privés des nouvelles publiques d'Europe, dans un temps où s'y opéroient les changemens les plus importans.

Les bords du Sik-ho (1), qui coule de Nan tchan-fou à Canton, sont très-montueux et en partie hérissés de rochers. On y voit divers endroits d'où l'on tire de la chaux, ainsi que diverses mines de charbon : mais ce charbon est très-inférieur. En approchant de Canton, nous apperçûmes plusieurs briqueteries. Peu de montagnes étoient cultivées ; et une d'entr'elles étoit couverte de pins. Il y en a cinq qui se distinguent par la singularité de leur forme ; et comme les Chinois sont ceux, qui ont le plus d'occasions de les remarquer, ils leur ont trouvé une ressemblance d'après laquelle ils les ont nommées Ou-ma-tchou ; c'est-à-dire, les cinq têtes de cheval. Dans le Fo-kien, la forme d'une de leurs idoles est imitée de diverses montagnes ; et les remarques des missionnaires sur les noms et les ressemblances

(1) Sir George Staunton l'appelle le *Pé-kiang*.

prétendues des montagnes dans plusieurs autres provinces sont extrêmement singulières.

A environ une journée de marche de Canton, nous vîmes le rocher Kouan-innchann, pour lequel les Chinois ont la plus grande vénération, et à cause de ses masses inégales, creuses et suspendues, et à cause du temple antique qu'il renferme. Il a environ six cents pieds de haut et deux cents pieds de large. Ses flancs sont à pic, et la nature les a rendus inaccessibles. Mais du côté que baigne la rivière, il y a une assez grande caverne, que les bonzes (1) habitent de temps immémorial. Cette caverne a trois différentes ouvertures. La première a environ douze pieds au-dessus de l'eau; la seconde a cinquante pieds, et la troisième en a cent. Celle d'en bas sert de porte, et les deux autres servent de fenêtres au premier et au second étages, si toutefois l'on peut nommer étages les excavations supérieures, qui communiquent l'une à l'autre par des escaliers commodes et où sont des autels du Pouh-sa.

(1) Le mot bonze n'est point chinois. Il y a apparence que les Européens l'ont pris du mot chinois hwoa-chang, qui signifie *prêtre*.

Le premier étage est planchéïé et garni de siéges. Mais ses parois de rocher n'ont aucun autre ornement que quelques anciens caractères qu'on y a gravés et qui contiennent des sentences morales et des allusions mystiques à la merveilleuse histoire de l'idole. Les bonzes nous accueillirent avec beaucoup de bienveillance, parurent très-contens de voir des étrangers, et ne dédaignèrent pas quelques aumônes.

Le nouveau vice-roi de Canton, avec lequel nous fîmes, ainsi que je l'ai dit plus haut, une partie du voyage, avoit pris les devans pour se rendre dans la capitale de la province, et y accélérer l'exécution des ordres donnés pour la réception de l'ambassade. Pour qu'il pût gagner plus de temps, notre marche fut ralentie. Quoique nos barques fussent assez commodes, le vice-roi envoya au-devant de nous des yachts de cérémonie, très-bien construits et très-bien ornés, qui nous portèrent à Canton. Nous arrivâmes dans cette ville le 19 décembre. Il y avoit soixante-quatorze jours que nous étions partis de Péking et que nous voyagions sans interruption.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE IV.

ARRIVÉE ET SÉJOUR A CANTON. OBSERVATIONS SUR LES MŒURS ET LES ARTS DES CHINOIS. DÉPART DE CANTON. SÉJOUR A MACAO.

Le vice-roi rendit à l'ambassade anglaise plus d'honneurs que ne le désiroient les orgueilleux mandarins de Canton, et les nations rivales qui faisoient le commerce dans cette ville. Il lui donna pour logement, divers bâtimens situés dans un jardin du faubourg, et meublés à l'anglaise. Sans parler de tous les honneurs militaires qu'on lui rendit à son entrée dans Canton, je me bornerai à dire qu'elle fut reçue avec pompe par le vice-roi, le fou-yen, le hop-po et les autres principaux mandarins de la cour du vice-roi. On avoit, pour cela, préparé une salle d'audience à la manière chinoise.

L'usage chinois est que quand un ambassadeur est prêt à quitter le pays, il remercie solemnellement l'empereur des marques de bienveillance qu'il en a reçues, et sur-tout de

la sécurité et des agrémens dont il a joui en voyageant dans ses états. Il faut alors répéter les mêmes cérémonies qu'on a coutume de faire en présence de l'empereur. L'ambassade accomplit volontiers ces cérémonies; car d'après les ordres de l'empereur, elle avoit été, dans toute la route, traitée avec la plus grande distinction; en outre, le vice-roi, homme de mérite et plein de droiture, et les mandarins Chow-ta-zhin et Van-ta-zhin, dont j'ai déjà cité l'inclination pour les Anglais, s'étoient à l'envi efforcés de nous être agréables.

Nous demeurâmes trois semaines à Canton, et chaque jour, nous y reçûmes quelque nouvelle preuve de la bienveillance du vice-roi. Il fit différentes proclamations à l'avantage des Anglais, qui s'honorèrent en ne voulant pas que les autres Européens en fussent privés. Aussi, tous les règlemens qui ont été déjà faits ou qu'on fera par la suite, deviendront communs à toutes les nations d'Europe.

Peut-être lord Macartney auroit visité d'autres contrées d'Asie, ou seroit parti sans délai pour retourner en Europe, si la guerre n'eût pas exigé que le *Lion* convoyât les

vaisseaux de la compagnie jusqu'en Angleterre. Mais avant que je parle de notre retour, peut-être désire-t-on apprendre quelque chose de Canton. Cette ville est, en effet, si commerçante et si digne d'être observée, que quelque peu qu'on la connoisse, il seroit impardonnable de ne pas communiquer aux autres ce qu'on en sait.

Quand bien même Canton ne resteroit pas en possession de recevoir tous les vaisseaux européens qui vont en Chine, elle seroit encore très-considérable par l'avantage qu'elle a d'être la capitale de la province, résidence du vice-roi, ville manufacturière, l'une des plus commerçantes de l'empire, et port où s'arment la plupart (1) des jonques qu'on expédie pour le Japon, Manille, la Cochinchine, Batavia et autres contrées voisines. Mais c'est sur-tout parce que les habitans des pays les plus lointains y portent leurs richesses, qu'on la regarde comme la première ville commerçante de l'Asie ; et tant que

(1) Le mot *la plupart* n'est pas dans l'allemand ; mais je l'ai mis ici, parce que Canton n'est pas le seul port de la Chine d'où l'on expédie des jonques pour le Japon, Manille, la Cochinchine, etc. comme on pourroit l'inférer d'après M. Hüttner. (*Note du Trad.*)

le thé sera un objet de très-grande nécessité en Europe et en Amérique, tant que les Chinois continueront à avoir du goût pour nos manufactures, et auront besoin de productions étrangères, cette ville conservera son rang.

Le Song-tou, que dans le jargon de Canton on appelle le *Santok* ou *Tchontok*, n'est pas sans raison comparé, par les Européens, à un vice-roi. C'est le premier personnage de la ville et de la province; et son origine tartare et son alliance avec l'empereur, le rendent aussi l'un des premiers de l'empire. Il gouverne deux grandes provinces, celle de Quang-tong et celle de Kian-si. Ses revenus sont très-considérables. Pour montrer le pouvoir despotique dont il est investi, on raconte que ses prédécesseurs ont toujours eu coutume de choisir les choses les plus précieuses qu'apportoient les vaisseaux d'Europe comme, par exemple, les pendules organisées d'Angleterre, que les Chinois nomment *Sing-songs*. Les Co-haungs (1), dont j'aurai bientôt occasion de parler, étoient aussitôt obligés d'acheter ces pendules et d'en faire présent au vice-roi; et par ce moyen, les fraudes

(1) Ce sont les marchands chinois de Canton.

de ces Co-haungs restoient impunies. — Il y a tout lieu de croire que le vice-roi actuel est trop juste pour imiter les vils et coupables abus de ses devanciers.

Canton est situé sur le bord d'une rivière, à laquelle il donne son nom, et qui va, à cinquante milles anglais (1) au-dessous, prendre celui de Bocca-tigris, et se jeter dans la mer. Cette embouchure de la rivière est défendue par deux petites forteresses, situées chacune sur l'un de ses bords, et ne doit le nom de Bocca-tigris qu'à l'île du Tigre, qui est tout auprès.

Tous les vaisseaux étrangers qui se rendent à Canton, doivent passer par le Bocca-tigris. Mais on peut mettre au nombre des difficultés, auxquelles on a soumis le commerce européen en Chine, l'obligation où ils sont de se rendre d'abord à Macao, île située à seize milles plus loin : là, on leur fait payer chèrement, et des pilotes, et une permission écrite pour entrer dans la rivière. Indépendamment de ce que ce détour paroît très-désagréable à des navigateurs qui viennent de faire un long voyage,

(1) Sir George Staunton dit environ 80 milles. (*Note du Traducteur.*)

il est aussi fort dangereux, parce que la mer y est excessivement tempétueuse et remplie de rochers et de petites îles.

Le peu de profondeur de la rivière ne permet pas aux vaisseaux de remonter au-delà Vam-pou, lieu qui est à trois heures de marche de Canton, et où le mouillage est sûr. Entre Vam-pou et Canton, il n'y a pas moins de trois bureaux de douane (1); et à chacun de ces bureaux, les chaloupes et les canots européens sont rigoureusement visités, avant d'arriver à la factorerie de leur nation.

(1) A Canton, on appelle ces bureaux maisons du Tchop (*). Tchop signifie proprement un sceau, et sert à désigner tous les ordres écrits des mandarins, parce qu'ils y mettent leur timbre. On appelle aussi tchop-piastres, les piastres d'Espagne sur lesquelles les mandarins impriment en caractères chinois, le prix qu'elles valent. Presque toutes celles de ces piastres qu'on voit en Chine, ont non-seulement cette marque, mais des coupures sur le côté par où l'on peut voir si elles sont de bon argent. On se sert souvent dans les magasins de Canton d'une expression singulière qui a la même origine que les deux autres. On appelle les marchandises de la meilleure qualité : *premier tchop*, et celles qui viennent ensuite : *second tchop*.

(*) Osbeck écrit ce mot, *Tiapp*; et Sonnerat, *la Chappe*.

Les factoreries ont été établies sur le bord occidental de la rivière, par les Hollandais, les Anglais, les Français, les Espagnols et les Suédois, et on les distingue de loin à leurs pavillons, qui flottent très-haut. Il y a sur le devant des factoreries anglaise et hollandaise, des galeries couvertes, que, d'après un mot indien, on appelle des ferandes. Toutes les factoreries, et principalement celle des Anglais, qui est bien plus considérable que les autres, n'ont qu'un étage; mais elles sont spacieuses et meublées avec goût.

Aucun européen ne peut demeurer dans la cité de Canton. Ainsi, les factoreries sont dans un faubourg, et ce faubourg a plusieurs rues, dont toutes les maisons ont des boutiques. Plusieurs boutiques sont tellement remplies de marchandises européennes, qu'il semble qu'on est là dans une de nos villes. Il n'y a point de lieu qui ressemble plus à un autre, que le faubourg de Canton ne ressemble à la *Merceria* de Venise. On y trouve presque tout ce qu'on peut rencontrer dans les ports d'Europe, et les vivres n'y laissent rien à désirer pour la qualité, la quantité et le bon marché.

Il y a non-seulement de très-bonne viande, mais des légumes et des fruits excellens.

Les habitans de Canton savent si bien imiter les meubles et les ustensiles des Européens, et sur-tout des Anglais, qu'ils en font beaucoup, tout aussi bien et à aussi bon marché qu'en Angleterre. Il en est ainsi, par exemple, de l'argenterie ordinaire, des malles, et de divers autres objets.

Les tailleurs chinois sont en grand nombre à Canton; ils travaillent aussi bien que les Anglais, et se font payer la moitié moins. Comme on y fabrique une grande quantité d'étoffes de soie et de coton, il n'y a pas de ville au monde où l'on s'habille à meilleur marché.

De plus, on y blanchit le linge parfaitement bien, et à un plus bas prix que dans nos grandes villes d'Europe. On voit donc qu'à beaucoup d'égards, le séjour de Canton convient beaucoup aux marins. Mais il faut qu'ils soient très-attentifs à ne pas se laisser tromper par les négocians du pays. On reproche à toute la nation chinoise d'être peu loyale, et même de regarder la fourbe comme une chose ingénieuse et digne de louange; mais ce sont sur-tout les habitans de Canton

qui se distinguent en ce genre d'habileté, et il estrare qu'un étranger quitte cette ville, sans avoir été trompé par eux. On peut au moins se tenir en garde contre les ruses des marchands; mais on est obligé de souffrir patiemment les fraudes manifestes du Hop-po (1) et des autres mandarins.

Les capitaines des vaisseaux européens sont obligés de payer à ces voleurs dix pour cent au-dessus de la somme à laquelle s'élèvent les droits qu'exige l'empereur. Ces droits se montent, pour chaque grand vaisseau, à 2,200 taels (2) d'argent; mais les douaniers prennent en outre 1,950 taels. Cette dernière somme n'étoit d'abord qu'un présent; peu-à-peu on s'est accoutumé à en regarder le paiement comme une obligation, et maintenant c'est un droit.

Les Européens qui font le commerce à Canton ne peuvent point traiter avec qui ils veulent, mais seulement avec dix marchands qu'on leur indique, et qui sont désignés sous le nom de co-haungs, ou plus communément sous celui de haungs. Le Hop-po ex-

(1) Receveur-général des douanes.

(2) Le tael est l'once chinoise, qui vaut sept francs cinquante centimes.

torque de ces co-haungs tout ce qu'il veut, et en revanche, il leur laisse mettre à leurs marchandises des prix exorbitans.

Dans les deux mois qui précédèrent notre arrivée, le Hop-po avoit tiré des Co-haungs deux cent mille piastres. Or, comme le séjour des Européens à Canton dura encore quatre mois, on peut aisément juger à quelles sommes s'élèvent ces exactions. Ce qu'il y a de plus humiliant pour les négocians européens qui vont à Canton, c'est qu'on ne leur permet d'y rester qu'une partie de l'année, et qu'ils sont obligés d'aller passer le reste du temps à Macao. Quoique ces négocians aient bâti les factoreries à leurs frais, elles appartiennent non à eux, mais aux propriétaires du terrain où elles sont. Les Européens ne peuvent pas même acheter ce terrain, de sorte que pour demeurer dans leurs propres maisons, ils faut qu'ils en payent le loyer. Quoiqu'ils payent tout ce qu'ils achètent avec de l'or comptant ou des marchandises, ils sont obligés de faire crédit pour ce qu'ils vendent, et même sans que les magistrats leur donnent aucune sûreté.

Toutes les fois qu'ils se rendent à Macao, et qu'ils retournent à Canton, ils sont soumis

aux droits de douane pour les effets qu'ils transportent avec eux, de sorte qu'ils n'ont pas un seul meuble pour lequel ils n'aient payé ces droits au moins douze fois.

Avant que l'ambassade anglaise arrivât à Canton, les Européens n'avoient aucun moyen de s'adresser au vice-roi verbalement ou par écrit. Il étoit sévèrement défendu d'apprendre le chinois à un étranger ; et d'après les mœurs du pays, il y a trop de distance entre un vice-roi et un marchand, pour que celui-ci ose approcher l'autre, et lui fasse entendre ses plaintes par le secours d'un interprète. Tous les négocians sont d'autant plus sensibles à une telle humiliation, que dans toutes les parties éclairées de l'Europe, leur profession est honorée. Mais les Anglais en souffrent doublement, parce que les Chinois, qui donnent le nom de barbares à tous les Européens, les regardent comme les plus féroces de ces barbares. C'est un honneur qu'ils doivent à leurs matelots, qui, dans le fait, ne sont pas les plus doux des hommes.

Si désormais les négocians d'Europe qui trafiquent à Canton, ne font pas en sorte que leur conduite ne blesse point les Chinois,

à cet égard, dans le mauvais anglais qu'on parle à Canton, des remarques assez malhonnêtes. Personne n'y fit d'abord attention, mais bientôt un incident plus sérieux donna occasion de les mieux observer. Un jour, deux de nos savans avoient quitté les yachts, et herborisoient sur le rivage. Un des premiers mandarins de Canton les apperçut. Ne sachant pas, ou bien ne voulant pas savoir qui ils étoient, il ordonna à un soldat de les faire rentrer à bord. Ils refusèrent; le soldat les frappa. Indignés d'un pareil traitement, les deux Anglais coururent vers le mandarin qui avoit donné l'ordre, et le forcèrent de se rendre avec eux dans le yacht de nos deux principaux conducteurs (1). Il étoit pâle et suppliant, mais sa conduite ne pouvoit pas rester impunie. Le vice-roi ne se contenta pas de le dépouiller de sa dignité; il lui fit de plus infliger quarante coups de bambou. Le soldat fut encore plus cruellement puni. Malgré l'intercession des Anglais, on lui perça les oreilles avec un fer brûlant, on le frappa long-temps, et on l'étendit ensuite dans une machine qui fait beaucoup souffrir.

(1) Les mandarins Chow-ta-zhin et Van-ta-zhin.

La gêne dans laquelle les Européens sont tenus à Canton prouve aussi qu'on les y regarde comme des barbares auxquels on ne doit pas se fier. Les factoreries et quelques rues étroites du faubourg sont les seuls endroits où on les souffre. Il ne leur est permis d'aller, ni dans la ville, ni dans la campagne, ni même sur les rivières, au-dessus de la ville. Autrefois ils pouvoient, dit-on, faire tout cela; mais la conduite turbulente de leurs matelots, le leur a fait défendre. Quoi qu'il en soit, il semble probable qu'on leur rendra et le droit d'aller par-tout, et beaucoup d'autres, quand la cour de Londres jugera à propos de resserrer les liens qui l'attachent à celle de Péking.

Pendant le séjour de l'ambassade à Canton, le vice-roi rendit plusieurs ordonnances en faveur des Anglais et des autres Européens. Les deux plus importantes étoient qu'à l'avenir ils n'auroient à payer que les droits impériaux, et que le premier agent de la compagnie anglaise, auroit le droit de l'approcher quand il le voudroit. Cependant il est difficile de dire si ces règlemens seront fidèlement suivis.

S'ils ne le sont pas, si au contraire, l'on

gêne davantage les étrangers et qu'ils renoncent à faire le commerce avec les Chinois, ou que les Chinois eux-mêmes le fassent cesser, l'Angleterre et la Chine souffriront-elles de cette cessation, ou bien n'occasionnera-t-elle que des pertes individuelles ? — Des personnes qui prétendent être parfaitement instruites à cet égard, soutiennent que le commerce de la Chine est le plus désavantageux que l'Angleterre puisse faire. En l'année 1792, la balance de ce commerce s'éleva en faveur des Chinois à un million et demi de livres sterling, dont la plus grande partie fut payée en argent. — En 1793, les Anglais tirèrent de Canton vingt-trois millions pesant de thé, et la balance fut à-peu-près la même que l'année précédente. La compagnie anglaise, il est vrai, et sur-tout les agens qu'elle a en Chine, et les capitaines des vaisseaux qu'elle y envoie, s'enrichissent. Mais, si, en même temps, les besoins et les dépenses du peuple augmentent, parce qu'on lui procure avec profusion une chose dont il pourroit facilement se passer, ce commerce est-il avantageux à l'état ?

Et la Chine souffriroit-elle de la cessation du commerce des Européens à Canton?

— Comment peut-on en douter, me dira-on? Plusieurs millions comptant que les Européens lui portent tous les ans pour le thé et les autres marchandises qu'elle leur fournit, doivent entretenir chez elle un grand nombre de plantations et de manufactures; et si cette source tarissoit, bien des gens resteroient dans le besoin.

Personne ne peut nier qu'une partie de l'argent que les Européens portent en Chine, ne passe dans les mains des pauvres cultivateurs et manufacturiers chinois; mais les deux tiers de cet argent enrichissent des fripons de mandarins qui l'extorquent des Co-haungs; et malgré cela les Co-haungs acquièrent une fortune qu'ils prodiguent ordinairement en maisons, en jardins et autres objets de luxe.

L'éloignement des Européens feroit nécessairement cesser tout cela, et Canton y perdroit beaucoup. Mais quelle fausse idée on se fait d'un pays qui est le plus vaste et le plus riche du monde, et qui en possède plusieurs autres très-considérables! combien peu l'on connoît les sources inépuisables de ses richesses, sources, dont quelques-unes sont encore toutes entières, combien, dis-je, on

on s'abuse sur la Chine, si l'on croit que l'interruption de son commerce avec l'Europe se feroit sentir dans toute l'étendue de cet empire (1)!

Quelle est la langue que les Européens parlent à Canton, puisqu'ils ne veulent ni ne peuvent apprendre celle du pays ? Lorsqu'Albuquerque eut rendu le Portugal formidable en Asie, la langue portugaise devint en usage dans toutes les îles et sur les côtes de cette partie du monde; et encore à présent un jargon dérivé du portugais sert à s'y faire entendre. A Canton, les étrangers et les gens du pays qui savent parler différentes langues, se servent de plusieurs mots portugais, tels, par exemple, que *comprador*, *fiador*, *mandarin*, etc. Cependant depuis que la puissance et le com-

(1) Cependant Sonnerat pense ainsi. Ce voyageur qui n'a pu pénétrer que jusqu'à Canton, ose critiquer amèrement le jésuite Lecomte et les autres missionnaires qui ont passé la plus grande partie de leur vie en Chine. Mais quand il auroit raison, autant qu'il a tort, à l'égard du commerce des Européens, cela ne prouveroit rien contre les relations des missionnaires; car quiconque parcourt la Chine, les trouve en général très-exactes. Qu'il est petit l'homme qui cherche à dénigrer le mérite, parce qu'il a quelque léger défaut!

merce de l'Angleterre se sont élevés au-dessus des autres, un patois anglais commence à devenir commun en Asie ; et presque tous ceux des habitans de Canton qui ont des rapports avec les Européens, parlent ce patois, quoique plusieurs d'entr'eux entendent encore le portugais.

On ne peut s'empêcher de rire quand on entend, pour la première fois, le nouveau jargon de Canton (1). Ceux qui le parlent s'imaginent que c'est un si bon anglais, qu'ils disent quelquefois aux étrangers qui ne peuvent pas les comprendre : — *You no savée that english talkée* ; c'est-à-dire, dans leur baragouin : vous n'entendez point l'anglais. J'ai déjà observé qu'il n'est pas permis aux Chinois d'enseigner leur langue : mais cela n'arrête pas toujours quelques-uns d'entr'eux, qui non moins ardens à gagner de l'argent que quelques Européens ne le sont à s'instruire, leur donnent des leçons auxquelles nous devons en partie la traduction de divers ouvrages chinois.

Quoique depuis plusieurs années un grand

(1) En voici quelques exemples : *to much good*, pour *très-bien* ; — *he hap gone walkée walkée*, pour *il est sorti* ; — *chop chop*, pour *vîte*.

nombre de négocians européens demeure à Canton et à Macao, la défense d'enseigner la langue chinoise, et l'extrême difficulté qu'offrent les caractères chinois, sont cause qu'à tout prendre, la littérature de cet empire nous est encore étrangère. Quiconque sait que depuis près de cent ans la Propagande fait constamment élever douze chinois, qui après avoir fini leurs études retournent en qualité de missionnaires dans leur pays et sont aussitôt remplacés par d'autres, qui, pour la plupart, connoissent assez les caractères dont on se sert dans leur langue; quiconque, dis-je, sait cela, doit s'étonner que ces chinois n'aient encore traduit aucun des livres de leur nation. Mais le goût naturel qu'on a pour la littérature du pays où l'on a reçu le jour, le désir si commun aux savans de rechercher et de faire connoître les écrits rares, et l'ambition plus noble encore d'étendre ou de mieux cultiver le champ des connoissances humaines, sont étouffés chez ces élèves de la Propagande, parce qu'on leur persuade que c'est un crime pour un prêtre catholique que de faire connoître un ouvrage payen, et qu'ils ne doivent s'occuper que de la

P 2

conversion de ceux de leurs compatriotes qui, nés enfans du diable, vivent dans une damnable idolâtrie. J'ai vu moi-même un de ces chinois missionnaires repousser avec une sainte horreur la demande qu'on lui faisoit d'expliquer le titre d'un livre, qui traitoit d'une idole chinoise. Si les missionnaires français avoient eu de pareils scrupules, nous ignorerions encore presque tout ce qui concerne la Chine.

Indépendamment des Chinois qu'on élève en Europe dans la religion catholique, il en est quelquefois d'autres qui passent de Canton en Angleterre; mais ce sont des hommes d'une classe inférieure, et trop ignorans, pour qu'on doive en rien attendre (1). D'ailleurs ils font ce voyage si furtivement et avec tant de crainte d'être découverts, qu'ils s'en retournent toujours le plus promptement possible, et n'osent jamais parler à Canton de ce qu'ils ont vu en Europe.

Parmi les Asiatiques que le commerce attire

(1) Cela n'est pas sans exception. Le jeune chinois Wang-atong, qui étoit à Londres, il y a une vingtaine d'années, savoit, dit-on, très-bien sa propre langue et la langue anglaise, et il avoit quitté l'état de lettré pour s'adonner au commerce. (*Note du Traducteur.*)

à Canton, les plus considérés et les plus riches sont les Arméniens. J'ignore absolument quelle est l'étendue de leur négoce, et de quelle manière ils le font. — Ils diffèrent peu des Européens, et par leur teint et par leurs vêtemens. Les seules choses qui les distinguent, c'est qu'ils portent, au lieu de chapeau, un bonnet de velours noir très-haut, et par-dessus leurs culottes une espèce de jupon qui leur tombe jusqu'au genou. Ils parlent portugais, et fréquentent beaucoup les Européens.

Il me reste encore quelques observations à faire sur l'origine, le gouvernement, la grande population et la musique des Chinois; et je crois que c'est ici qu'il convient de les placer.

L'origine des Chinois a long-temps été l'objet des laborieuses recherches, et des disputes des savans. Je me rendrois, sans doute, ridicule, si j'osois prétendre que le peu de renseignemens que j'ai pu me procurer dans un séjour de cinq mois, m'ont mis à même de décider de ce qu'on doit penser sur cette origine. Les Guignes, les Paw et les William Jones sont trop célèbres pour qu'on puisse entrer dans l'arène contr'eux,

armé à la légère. Toutefois il est permis d'avouer que l'opinion de sir William Jones me paroît la plus probable. Cet homme habile et intègre, dit que les Tchéin as, ou Chinois, sont sortis de l'Inde, et il en donne, entr'autres preuves celles, que lui fournissent les révélations de Ménou, écrites dans la langue sanscrit.

La Chine est maintenant gouvernée par Tchien-long (1), quatrième empereur de la dynastie tartare. Cependant on croit qu'il coule dans ses veines moins de sang tartare que de chinois. Son père étoit un des plus ardens partisans des lamas et des Pouh-sas, et comme ses femmes, soit par inclination, soit par contrainte, n'avoient pas moins de bigoterie que lui, il accorda aux prêtres l'entrée de ses harems. Parmi celles qui peuploient ces lieux, la mère de Tchien-long étoit une des plus dévotes, et elle eut avec un beau prêtre chinois de fréquens entretiens, dans lesquels il ne se borna pas à lui donner des consolations purement spiri-

(1) On a vu dans une note qui se trouve à la page 280 du 3e volume du Voyage de Macartney, que le 8 février, 1796, ce prince a cédé la couronne à son dix-septième fils. (*Note du Traducteur.*)

tuelles. Lors du grand tremblement de terre de Péking, quelques femmes de l'empereur furent ensevelies sous les ruines du palais, et quand on écarta ces ruines, on trouva le prêtre zélé, dont je viens de parler, à côté de sa pénitente, ce qui ne confirma que trop un soupçon dès long-temps conçu (1).

Je tiens cette anecdote d'un missionnaire, dont il faut un peu se défier, quand il parle des prêtres d'une autre religion que la sienne. Mais que le fait soit vrai ou faux, la prédilection de l'empereur pour les Tartares est évidente. Un étudiant de cette nation obtient facilement le grade de mandarin, tandis qu'un chinois a besoin d'être très-instruit pour y parvenir. Il est vrai que l'empereur traite les mandarins tartares de la manière la plus despotique. Il leur fait souvent donner des coups de bambou, sans avoir égard à leur rang, mais un chinois éprouve rarement une pareille humiliation.

Les Chinois estiment et aiment Tchien-

(1) Cette anecdote est contredite par ce que les missionnaires français ont rapporté de la mort de la mère de Tchien-long, mort qui eut lieu en 1771, et lorsque cette princesse étoit âgée de quatre-vingt-sept ans. (*Note du Traducteur.*)

long. Malgré cela, il ne faut pas croire que la jalousie des grands et du peuple contre le gouvernement tartare, s'endorme. Les deux nations se détestent mutuellement. J'ai eu souvent occasion de remarquer qu'en Chine, le mot tartare signifioit traître et méchant. Un anglais se plaignoit une fois d'un mal de dents. « Et pourquoi, lui demanda un de » nos mandarins, ne pries-tu pas le chirurgien » de te donner quelque moyen d'appaiser » ta douleur »? — « Je l'en ai prié, répondit » l'anglais; mais il veut m'arracher la dent » qui me fait souffrir.—O le Tartare! s'écria » le mandarin. »

Tandis que nous voyagions en Tartarie, nous nous étions un jour arrêtés dans un des palais impériaux, où nous avions coutume de loger. Toute la porcelaine qui en dépendoit avoit été cachée. Le mandarin, intendant du palais, fut interrogé sur ce qu'elle étoit devenue. Il répondit insolemment qu'il l'ignoroit, et que cela lui étoit égal. Alors Chow-ta-zhin lui fit donner des coups de bambou. Mais cela eut si peu d'effet sur le Tartare qu'il laissa redoubler deux fois la bastonnade, avant d'avouer qu'il savoit où étoit la porcelaine. Chow-ta-zhin indigné de

tant d'opiniâtreté, s'écria : — « Oui, un » Tartare est toujours un Tartare! »

La haine des Chinois contre cette nation est encore augmentée, parce qu'on voit la plupart des grands de la Tartarie élevés aux premières dignités de l'empire et remplir les places de vice-rois et colaos. Peut-être cette mesure est-elle très-nécessaire ; car si l'on en croit un bruit accrédité en Chine, l'empereur craint tellement de perdre son trône, qu'il fait fondre en gros lingots tout l'or qu'il peut mettre en réserve, et l'envoie près de Moukden en Tartarie, où on le dépose dans des appartemens voûtés sous le lit d'une rivière.

Il est certain que les principaux Tartares font souvent porter en Tartarie les restes de leurs pères, qui avoient été depuis longtemps enterrés en Chine, parce qu'ils appréhendent d'être tôt ou tard obligés d'abandonner ce beau pays, et qu'ils ne peuvent supporter l'idée de voir les cendres révérées de leurs aïeux exposées aux outrages d'un ennemi.

L'empereur Tchien-long jouiroit d'une grande considération quand il ne seroit qu'un simple particulier. Mais le mérite personnel

acquiert bien plus d'estime et de célébrité quand il est le partage d'un monarque. Les ennemis même de Tchien - long ne nient point que les soins du gouvernement ne soient sacrés pour lui. Il se lève tous les jours à deux heures du matin, fait d'abord sa prière dans un temple de lamas, et emploie le reste de la journée aux affaires. Il connoît si bien la Chine, les mœurs de ses sujets et les événemens qui reviennent toujours de la même manière, que malgré les soins, trop souvent heureux, de ses ministres pour le tromper, il découvre bien des fautes, ce qui fait que depuis le premier colao jusqu'au dernier mandarin, tous les membres du gouvernement se tiennent sur leurs gardes. Il lit lui-même tous les avis, les requêtes et les projets qu'on lui adresse; c'est pourquoi il faut qu'ils soient écrits avec la plus grande pureté ; autrement l'auteur s'attire des reproches amers et des explications auxquelles il ne s'attendoit pas. Quelquefois même un homme perd son emploi, parce qu'il a laissé échapper une expression vague, ou qu'il a négligé son écriture.

L'empereur est un des plus savans lettrés de son empire. Il sait si bien le tartare et

le chinois, qu'il a composé des poëmes dans ces deux langues. Le plus fameux de ces poëmes est celui du Thé, qu'on connoît en Europe par une traduction française. J'ai déjà dit combien l'extérieur de ce prince est prévenant. Il veut abdiquer le trône, lorsqu'il aura atteint l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et qu'il en aura régné soixante. Cette résolution fut rendue publique par un édit dans toute l'étendue de l'empire, pendant le séjour de l'ambassade anglaise à Macao. Mais en attendant, l'empereur s'occupe des affaires avec la même ardeur. Cette activité rare est cause que jusqu'à présent aucun mandarin n'ose quitter sa place, sous prétexte qu'il est trop vieux pour la remplir, car le souverain répond aussitôt à une pareille excuse : — « Ne voyez-vous pas » que je suis moi-même très-âgé, et que, » cependant, je m'acquitte exactement de » mon devoir? »

Quatre-vingt-trois ans n'ont pas rendu à ce prince ses harems inutiles. Il en a un en Chine, et l'autre en Tartarie. Le nombre des femmes qui les composent m'a paru un peu exagéré. En Chine, on vend les filles; et c'est une grande branche du commerce

intérieur; de sorte que le recrutement des harems n'opprime point le peuple : mais en Tartarie il faut, suivant ce qu'on m'a raconté, que toutes les filles âgées de dix-huit ans se présentent devant certains eunuques, qui connoissent le goût de l'empereur et choisissent les plus propres à lui plaire. Elles ne peuvent se marier que lorsqu'elles n'ont pas été jugées digne du Khan.

Les princesses du sang impérial sont données en mariage aux principaux Tartares. Le dernier vice-roi de Canton, qui habite à présent la Tartarie, et le fils du grand colao, ont épousé des filles de l'empereur.

Les courtisans ignorent encore quel est celui des fils (1) de l'empereur qui succédera à ce prince (2); car ce n'est point la primogéniture, mais la volonté du souverain, qui doit en décider. On dit qu'il a déposé son testament dans une pagode, et que celui qui y est nommé n'apprendra son choix que lorsqu'on ouvrira cet écrit.

Dès que les princes atteignent l'âge de

(1) Il en a eu dix-sept, dont quatre seulement vivent encore.

(2) J'ai déjà dit que son dix-septième fils l'avoit remplacé en 1796. (*Note du Traducteur.*)

douze ans, ils mènent une vie très-pénible, soit à cause de la gêne bizarre à laquelle les soumet leur rang, soit parce que leurs instituteurs les tyrannisent. La qualité et quantité même de ce qu'ils mangent sont fixées. Durant tout le temps de leur minorité, on ne leur assigne aucun revenu; et ils sont obligés de demander à l'empereur de quoi fournir à leurs dépenses les plus nécessaires. Leur gouverneur est chargé de rendre très-sévèrement compte de leur conduite, et des progrès qu'ils font dans les sciences et dans l'art militaire; et malheur à eux, si ce témoin ne leur est pas favorable! Leur minorité dure jusqu'à ce qu'ils aient vingt-cinq ans. Alors, on leur accorde une petite pension, avec le titre de roi.

Beaucoup de gens regardent comme un conte ridicule ce que les missionnaires ont dit de la population de la Chine (1). Que pensera-t-on donc quand j'avancerai qu'elle est presque le double de ce qu'ont prétendu les missionnaires? On peut juger si je suis fondé ou non. Chaque année le nombre des

(1) Les missionnaires français ont dit qu'en 1761 on comptoit dans l'empire chinois, d'après un dénombrement légal, 198,214,555 personnes. (*Note du Trad.*)

habitans de l'empire est très - exactement inscrit dans les registres qui servent pour la perception des impôts.

Le mandarin Chow - ta - zhin procura à l'ambassadeur la copie d'un de ces registres, où le dénombrement des diverses provinces étoit séparément établi; et la totalité de la population se montoit à trois cent trente-un millions, quatre cent mille habitans (1).

Les missionnaires de Péking, dont quelques-uns sont des hommes très-respectables et très-vrais, ne doutent point de l'exactitude de ce calcul; et s'il m'est permis de dire ce que j'en pense, j'ajouterai que je ne le crois point exagéré.

En Chine, les eaux même sont habitées par des hommes. Des millions de ces hommes passent leur vie entière dans de petits canots qui sont sur les rivières. Ils y naissent, ils s'y marient, ils y meurent, sans avoir jamais

(1) Sir George Staunton la fait monter à 333,000,000 dans l'écrit remis par Chow-ta-zhin à lord Macartney. On y a porté tous les pays tributaires, comme le Thibet, l'île d'Hainan, l'île Formose, le Tunquin, etc. de sorte que le nombre de deux cent millions que les Missionnaires comptent pour la Chine seule, est exact.

connu d'autre asyle. Tous les objets de transport qui ne peuvent point aller par eau, sont, ainsi que je l'ai déjà observé, chariés par des hommes. Et si ce qu'un missionnaire de Péking nous assure est vrai, si en Chine un homme, qui se nourrit de riz, n'en consomme dans un an que pour quatre piastres d'Espagne, est-il dans le monde un pays où l'on puisse vivre à meilleur marché, et qui soit plus propre à une grande population? Il est vrai qu'aussi toutes les relations affirment que lorsque la récolte de riz y manque, la famine fait bientôt périr des milliers d'habitans. Un autre inconvénient, non moins affreux, d'une immense population, c'est qu'en Chine on se soucie peu de la vie des hommes. Nous en avons eu divers exemples. On sait, en outre, quoique les Chinois ne veuillent pas l'avouer, que beaucoup de malheureux affamés ont la barbarie de dévorer leurs enfans.

Il reste bien peu de chose à dire de nouveau sur la musique des Chinois. Leurs instrumens sont assez connus, et on sait qu'à cet égard les Chinois n'ont ni harmonie ni oreille. Nos airs lents sont ceux qui leur plaisent; et, suivant ce que le missionnaire

Grammont me dit à Péking, les sons argentins de notre forté-piano, de nos clavecins, de nos flûtes les enchantent. Mais les tierces, les quintes si agréables pour notre oreille, leur paroissent une discordance. Ils n'aiment que les octaves; et quand ils jouent de quelques instrumens à corde, le samm-jinn (1) a la mélodie de l'octave la plus basse. — Le samm-jinn, le yut-komm (2) et le r'jenn, instrument à deux cordes, dont on joue avec un archet de crin, ne sont point désagréables. Mais les Chinois détruisent tout l'effet des tons doux et plaintifs de ces instrumens, parce qu'ils y joignent l'horrible bruit d'un très-grand bassin de bronze, de quelques tambours, et des crecelles.

Le r'jenn ressemble à un gros maillet de bois, qu'on a creusé pour le rendre retentissant. Ses deux cordes ne reposent point sur un manche; malgré cela on les touche avec les doigts, comme les cordes d'un violon.

(1) Dans la langue des mandarins cet instrument se nomme *sann-jenn*, ce qui signifie une espèce de théorbe à quatre cordes.

(2) Yio-kenn dans la langue des mandarins : c'est une espèce de guitarre.

lon. Le son du r'jenn est un peu rauque, et ne cesse pas de le paroître lorsqu'on joue de l'instrument, car au lieu de passer légèrement d'un accord à l'autre par des tons simples, on se traîne sur tous les demi-tons et les quarts de tons, ce qui devient bientôt fatigant pour des oreilles européennes, quoiqu'il pût faire un bon effet, s'il étoit aussi rare que dans notre musique. On peut en dire autant du tremblement continu que font les musiciens en jouant de leurs instrumens. Leur flûte de bambou ressemble à notre fifre. Elle a un son doux, mélancolique et très-assorti au ton élégiaque de leurs chansons populaires.

Les Chinois, même les enfans, font presque toujours le fausset, ce qui rendant leur chant plus semblable au son de la flûte, qu'à une musique vocale, a peu d'agrément pour nous. Beaucoup de gens même le comparent au miaulement des chats, et les nombreux fredons dont il est accompagné, rappellent les cris de la chèvre.

Beaucoup de personnes croient que la musique chinoise n'est soumise à aucune mesure, mais elles se trompent. Peut-être même n'a-t-on pas besoin du secours de l'ex-

périence pour juger de l'absurdité de leur opinion. L'on peut aisément se convaincre que la mesure n'est point l'ouvrage de la réflexion, comme le sont les notes de la musique : elle est l'accompagnement naturel de toute espèce de mélodie. Il y a bien des individus qui n'ont aucun sentiment de la mesure, mais ce sont des exceptions à une règle générale ; et on n'a jamais vu une nation entière dans le nombre de ces exceptions. Quand les acteurs chinois chantent sur le théâtre, leur mouvement est réglé par le schiak - pann et le tsou - kou (1) ; et je puis invoquer le témoignage de tous ceux de mes compagnons de voyage, qui se connoissoient en musique, pour prouver qu'à la Cochinchine, en Tartarie, en Chine et sur-tout à Canton, nous avons entendu des chants où la mesure étoit très-exactement observée.

A la Cochinchine où les usages sont presque les mêmes que ceux de la Chine, nous entendîmes quatre comédiennes chanter avec beaucoup de mélodie une ronde, dont chaque couplet avoit le même refrain. Depuis, nous eûmes occasion d'admirer à Canton le jeu

(1) Le schiak-pann est une baguette de bois, et le tsou-kou, un tambourin.

supérieur d'une troupe de comédiens, qui étoient venus de Nanking, et nous fûmes extrêmement étonnés à la représentation d'un opéra où il y avoit non-seulement un récitatif fort naturel, mais des airs pleins d'expression, chantés avec la plus grande justesse, et accompagnés d'une musique et d'instrumens parfaitement bien assortis.

La musique qui nous parut la plus belle, est celle que nous entendîmes à Zhé-hol, la première fois que l'ambassadeur anglais fut présenté à l'empereur. Après que ce prince se fut assis sur son trône, et qu'un religieux silence régna tout autour de lui, nous entendîmes sortir du fond de la grande tente, des accords ravissans. Des sons doux, une mélodie simple et pure, la solemnité d'un hymne lente me communiquèrent cet enthousiasme qui transporte les ames passionnées dans des régions inconnues, mais qu'un froid raisonneur ne peut jamais sentir. Je fus long-temps incertain si j'entendois des voix humaines ou des instrumens: mais les instrumens furent apperçus par quelques-uns de mes compagnons, qui firent cesser mon doute. Heureusement cette fois-ci, les Chinois mirent de côté le schiak-pann et le tsou-kou,

dont ils se servent ordinairement pour diriger le mouvement de leur musique, et étourdir les auditeurs. On entendoit seulement une cymbale de métal, qui régloit la mesure et le ton, sans avoir rien de désagréable. L'éloignement des musiciens et la foiblesse de ma vue m'empêchèrent d'en observer davantage.

Les danseurs des différentes nations que nous eûmes occasion de voir à Zhé-hol, avoient tous leur musique particulière. Mais la place où ils dansoient étoit trop loin de moi, et ils y restèrent trop peu de temps, pour que je pusse bien les remarquer. D'ailleurs, leur musique étoit fort peu attrayante.

Je ne sais rien de certain sur l'opinion que les Chinois avoient de la musique que leur faisoient entendre les musiciens de l'ambassadeur; car je ne m'en suis jamais informé. Il est vrai que j'ai entendu quelquefois d'autres personnes demander aux mandarins comment ils la trouvoient, et ceux-ci répondoient : chau, c'est - à - dire, bien. Mais comme notre interprète m'a assuré que cette musique ne leur faisoit aucun plaisir, j'ai bien peur qu'ils n'aient donné, par politesse, une marque d'approbation, ce qui leur est fort ordinaire.

Quand nous avions concert, j'examinois attentivement les Chinois et les Tartares d'un rang élevé, ainsi que ceux du dernier rang, et jamais je n'ai pu distinguer sur leur visage aucun signe qui me prouvât que ce qu'ils entendoient leur plaisoit.

Cependant leur attention étoit captivée par la manière ingénieuse et dès long-temps exercée, dont nos musiciens se servoient de leurs instrumens.

La musique militaire des Chinois est très-pauvre, sans cadence, sans mélodie et sans la moindre expression. Ce sont des hautbois et des cors de chasse, qui font entendre seulement cinq ou six sons, et jouent quelquefois la même chose pendant une heure de suite. En même temps on y joint une espèce de clairon, dont le bruit ressemble aux hurlemens du loup.

Il ne faut point que je termine ces observations sur la musique chinoise, sans rappeler les chansons que nous eûmes tant de plaisir à entendre sur les rivières des provinces septentrionales de cet empire, et sur-tout de celles de Pé-ché-lée et de Schan-tong.

Notre séjour à Macao dura environ deux

mois, et fut le seul temps de repos que nous avions eu depuis notre départ d'Angleterre. Ce loisir eût été utile et doublement agréable, si Macao avoit égalé la riche Manille (1), qui n'en est que peu éloignée, et qu'on dit être un paradis terrestre. Cependant, quoique Macao ne soit pas lui-même d'une grande importance, il est remarquable par l'établissement qu'y ont formé les Portugais. Les Chinois ne connoissent l'île de Macao que sous le nom de Gaumin. Elle n'appartient pas toute entière aux Portugais, comme le croient quelques personnes. Ils n'en possèdent au contraire qu'une petite partie, qui est séparée du reste par un isthme et par une muraille, et qui leur fut accordée dans le temps où ils avoient acquis une grande puissance dans les mers de l'Inde. Ils ne sont pas même les seuls maîtres du coin de l'île qui passe pour être à eux. Indépendamment d'un tribut annuel de cinq cent mille ducats, qu'ils payent à l'empereur de la Chine, il faut que leur gouverneur prenne bien garde d'avoir le moindre démêlé avec le mandarin qui réside dans la ville. Il y a dans cette ville beaucoup plus de

(1) Capitale des îles Philippines.

Chinois que de Portugais ; et ceux-ci pourroient bien en être chassés, s'ils vouloient transgresser les conditions auxquelles on les a soumis, ou même s'ils osoient défendre leurs droits, sur lesquels les Chinois ne cessent d'empiéter (1).

Quoique les fortifications de Macao soient en bon état, elles seroient inutiles aux Portugais, en cas de rupture avec les Chinois, parce qu'à l'exception de quelques champs insuffisans qu'on cultive, tout le pays est couvert de rochers, et il faut qu'il tire ses provisions des îles qui sont en dedans de la bouche du Tigre. Si cette communication étoit arrêtée, Macao seroit bientôt réduit aux plus grandes extrémités.

Les Portugais de Macao vivent paisiblement et modestement entr'eux. Le gouverneur est remplacé tous les trois ans. En quittant Macao, il se rend à Goa, pour y rendre compte de sa conduite; et si l'on en est satisfait, on lui accorde un commandement plus important.

L'on peut juger de la dévotion des Portugais de Macao par le grand nombre d'é-

(1) Le mandarin chinois qui réside à Macao traite avec le plus grand mépris le gouverneur portugais.

glises et de couvens qu'on voit dans la ville; et ce que je vais rapporter est une preuve de leur zèle pour leur religion. Il n'y a pas long-temps qu'ils envoyèrent quelques personnes à Péking, pour supplier l'empereur de la Chine d'ôter un impôt injuste qu'on avoit mis sur eux. Ils n'obtinrent point ce qu'ils désiroient : malgré cela leur démarche déplut tellement aux Chinois de Macao, qu'ils s'en vengèrent d'une manière très-sensible pour les Portugais. Ils promenèrent trois jours de suite toutes leurs idoles (1) dans les rues de Macao et dans les environs. Les Portugais eurent une telle horreur de cette procession, que tandis qu'elle dura, aucun d'eux ne mit le pied hors de chez lui. L'évêque de Macao offrit aux Chinois beaucoup d'argent pour les engager à faire rentrer leurs idoles. Mais cette offre ne fit qu'irriter les Chinois, et ils continuèrent leur procession et leurs moqueries aussi long-temps que cela leur plut.

Il y a dans les environs de Macao un îlot, sur lequel les jésuites avoient bâti un couvent, dont il ne reste que les ruines.

(1) Les Portugais de Macao nomment ces idoles, *tchos*, c'est-à-dire, *dios*.

Les négocians européens, n'ayant la liberté de séjourner que quelques mois de l'année à Canton, sont obligés de passer le reste du temps à Macao. Les Anglais, les Hollandais, les Français, les Suédois, les Espagnols, y ont de belles factoreries dans lesquelles ils demeurent tous, à l'exception des Anglais, qui étant bien plus nombreux et bien plus riches que les autres, laissent leur factorerie aux principaux agens de leur compagnie, et occupent chacun en particulier, des maisons qu'ils louent des Portugais, mais qui sont bâties et meublées à l'anglaise.

Le commerce de Macao a tellement diminué, et les Portugais de cette île sont si paresseux et si indifférens sur de nouveaux moyens de fortune, qu'ils vivent, en général, dans l'indigence. Ceux même d'entre eux qu'on appelle riches, n'ont d'autre revenu que le produit des maisons qu'ils louent aux étrangers. Les sommes considérables que ces étrangers, et principalement les Anglais, dépensent à Macao, passent presqu'entièrement dans les mains des laborieux Chinois. Les Chinois font ou fournissent tout ce qui est nécessaire aux Européens. Ils construi-

sent toutes les maisons, et rien de ce qui leur vaut de l'argent ne leur paroît ni trop pénible ni trop humiliant. Ce sont eux seuls qui servent de domestiques aux étrangers. Les Portugais ont des esclaves nègres. Plusieurs de ces Portugais sont si misérables qu'ils ne rougissent point de faire un trafic de leurs femmes, et les récits scandaleux de cette infamie, sont dans la bouche de tout le monde. L'indigence des Portugais est en grande partie ce qui les empêche de fréquenter les négocians des autres nations; et ensuite leur ignorance des langues étrangères, leur jalousie et la différence de mœurs et de religion, contribuent à ce qu'il n'y ait aucune société entr'eux et ces négocians. L'évêque et les autres ecclésiastiques de Macao détestent les Anglais, parce qu'ils les regardent comme les plus dangereux des hérétiques. D'ailleurs, si les Anglais ont peu de liaisons avec le reste des Européens qui se trouvent en Chine, on doit moins l'attribuer à la singularité des mœurs de cette nation qu'à d'autres causes.

Le collége de la Propagande entretient à Macao un agent (1), qui envoie aux mis-

(1) Procurator.

sionnaires répandus dans les provinces chinoises, l'argent qu'il reçoit pour eux, fait passer en Italie les néophytes chinois, qui doivent y être élevés, et place dans différens diocèses les nouveaux prêtres, qui arrivent en Chine. — Il y a aussi à Macao un préfet français qu'entretenoient autrefois les *Missions étrangères* de Paris, et qui, maintenant, reste privé de tout secours. Ces deux ecclésiastiques ont les mœurs les plus pures et les plus aimables.

C'est à Macao que le Camoëns composa son beau poëme de la Lusiade dont M. Mickle a nouvellement publié en anglais une intéressante traduction, accompagnée de remarques très-savantes. On connoît encore le lieu où le poëte portugais aimoit à se retirer. C'est une grotte, qui se trouve dans un rocher élevé, et est assez spacieuse pour qu'on puisse s'y asseoir commodément. De là, on voit plusieurs petites îles, qui, lorsque l'Océan est tranquille, au lever et au coucher du soleil, offrent une perspective très-pittoresque. Le Camoëns y contemploit à son gré la mer, dans le temps où, tourmentée par les génies qui la dominent, elle soulevoit ses vagues tempétueuses, et, avec

un bruit semblable aux éclats d'un tonnerre éloigné, elle se brisoit sur le rivage. Ses yeux pouvoient se promener sur cet élément, théâtre des brillantes victoires d'une nation que sa lyre a rendue immortelle. Enfin la grotte du Camoëns(1) est faite pour enflammer l'imagination d'un poëte.

Macao est un lieu sain. Cependant il y fait si chaud l'été, que les matelots anglais disent proverbialement: — « Que l'enfer n'est séparé » de Macao que par une feuille de papier. »

Les îles des Larrons, voisines de Macao, sont toujours remplies de pirates, par qui sont fréquemment enlevés les petits bâtimens chinois qui font le cabotage entre Canton et Macao. Une puissance européenne extermineroit facilement ces pirates; mais le gouvernement de la Chine ne veut ou ne sait pas les chasser de leurs repaires.

(1) *Voyez* cette grotte, *Pl.* XXXVI, page 11 de ce volume.

Fin du Voyage de J. C. Hüttner.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce cinquième et dernier Volume.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Canton. Séjour a Macao.

jointe par d'autres vaisseaux. — Elle mouille à Sainte-Hélène. — Description de cette île. — Sa circonférence. — Mouillage. — Marées. — Première découverte de Sainte-Hélène. — Son état florissant. — Mœurs des habitans. — Réception des étrangers. — Rafraîchissemens. — L'île est cultivée par des nègres esclaves. — Leur état. — Il est amélioré. — Nègres libres. — Ils sont protégés par le gouvernement. — Sainte-Hélène est une retraite agréable. — Elévation des montagnes. — Accident arrivé à un marin. — Extrême agilité d'un naturel des îles Sandwich. — Départ de Sainte-Hélène. — Passage de la ligne. — Essai d'une chaise marine. — Rencontre d'une flotte qu'on croit être française. — On se prépare au combat. — Conduite du jeune Staunton. — La flotte anglaise échappe à une escadre française supérieure en force. — Elle évite les îles Scilly. — Elle entre dans le Canal anglais. — Elle traverse la grande flotte de lord Howe. — Elle arrive à Portsmouth.

APPENDICE.

N°. I. — *Tableau de l'étendue et de la*

VOYAGE DE J. C. HÜTTNER.

CHAPITRE PREMIER.

Les vaisseaux le Lion et l'Indostan *font le tour des îles d'Hay-nan et de Macao. — Ils passent le détroit de Formose. — Arrivée à Chu-san. — Navigation dans la mer Jaune. — Noms donnés à deux promontoires et à un groupe d'îles. — Lord Macartney envoie sonder les environs de l'entrée du Pei-ho. — Il envoie aussi un brick à Ta-cou. — Etonnement réciproque des Chinois et des Anglais. — Entrevue avec les mandarins. — L'ambassade débarque à Ta-cou. — Description des yachts destinés à lui faire remonter le Pei-ho. — Manière dont ces yachts sont halés. — Idoles chinoises. — Sacrifices des capitaines*

kou. — Vue de la grande muraille. — Continuation du voyage. — Politesse singulière. — Raretés qu'on croit que l'ambassade porte. — Chemin impérial. — Caractère des Tartares. — Arrivée à Zhé-hol. — Description des environs de Zhé hol. — Négociation relative à la présentation de l'ambassadeur. — Moyen ridicule qu'emploient les mandarins pour intimider les Anglais. — Description des jardins de l'Empereur. — Indiscrétion des Tartares. — Costume des mandarins. — Présentation de l'ambassade. — Portrait de l'Empereur. — Cérémonies à la Cour. — Présens. — Du grand colao. — Palais divers qu'on voit dans les jardins de Zhé-hol. — Leur ameublement. — Singulières statues. — Harem. — Marionnettes. — Anniversaire de la naissance de l'Empereur. — Cérémonie de quatre hommes armés d'un fouet. — Dévotion de l'Empereur. — Feux d'artifice. — Lutteurs. — Danseurs. — Faiseurs de tours de force. — Spectacle chinois. — Temple des lamas et des bonzes. — Pouta-la ou temple au toit d'or. — Ressemblance entre les bonzes et les moines chrétiens. — Réflexions sur cette ressemblance.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

naires. — Des Arméniens qui sont à Canton. — Origine des Chinois. — De l'empereur Tchien-long. — Caractère des Tartares. — Quelle idée en ont les Chinois. — L'empereur Tchien-long se propose d'abdiquer le trône. — Harems de ce prince. — Sa famille. — Population de la Chine. — Causes de cette population. — Instrumens de musique chinois. — Chansons chinoises. — Mesure de la musique chinoise. — Départ de Canton. — Séjour à Macao. — Des Portugais établis dans cette île. — Leur pauvreté. — Leur vie retirée et économique. — Grotte du Camoëns. — Des pirates, qui infestent les mers de la Chine.

Fin de la Table du Voyage de J. C. Hüttner.

TABLE GÉNÉRALE ET RAISONNÉE DES MATIÈRES

Contenues dans les cinq Volumes de cet Ouvrage.

(*Nota.* Les gros chiffres romains indiquent *les Tomes*; les petits chiffres romains renvoient au *Précis de l'Histoire de la Chine*, qui se trouve en tête du Tome I; et les chiffres arabes indiquent *les pages* de chaque Tome.)

A.

B.

nisme. IV. 301. Les *accouchemens* y sont confiés à des femmes. Défense de saigner dans l'état de grossesse. 300. Ils ont l'*anatomie* en horreur. III. 392. Son peu de progrès. IV. 302. La *chirurgie* y est presqu'inconnue, et pourquoi ? IV. 3 et 298. — *Arts*. Progrès qu'ils ont fait dans quelques-uns. III. 366, quoiqu'ils soient peu avancés dans les principes de la chymie et même de la géométrie. IV. 303 et 337. — *Agriculture* florissante dans toute l'étendue de l'empire. Leurs procédés pour préparer le sol et faciliter la végétation. Leurs engrais. 220. Leur manière de semer. 82. Celle de soutenir les terres par des terrasses. 215, dans les plaines en pratiquant des écluses sur les canaux. 91, et en conduisant l'eau jusques sur les hauteurs. 223 et 249. Voyez les articles *Bled*, *Plantation*, *Riz*, *Sucre*, *Pompe à chaîne*. — *Architecture*. Leurs progrès dans cette science prouvés par une quantité prodigieuse de palais, de temples et d'autres édifices. Voyez *Palais de l'Empereur*. III. 150-257. — *Temples*. III. 177-322, et IV. 51. Leurs progrès dans l'*Architecture hydraulique*, prouvés par les canaux qui dirigent les eaux sur les hauteurs. Voyez *Canal Impérial*. Pour les autres arts, voyez les mots *Dessin*, *Musique*, *Peinture* et *Sculpture*. – Ils n'ont point de *Religion* salariée. III. 226. Celle que professe l'empereur n'est point celle des mandarins ou lettrés chinois ; un de ses temples et ses moines. 322. Les sacrifices payens y sont en usage. IV. 49-118. Ils ont aussi leurs vestales. III. 113. Leur respect pour les morts. IV. 66 *et suiv.*

D.

E.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

S.

T.

des

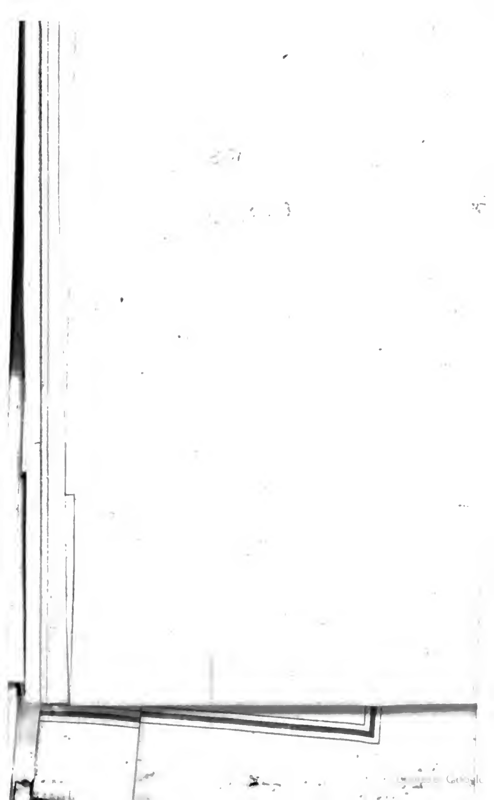
V.

Y.

Tome V. Z

Z.

Fin de la Table Générale des Matières.





X

T. V. *à la fin d*

Quang-ur-ling

-yen

-chan-yen

GRAND

qu'à suivie

E,

E

40°

de Pou, et l'huile

N

31°







